



www.comptoirlitteraire.com

présente

“Voyage au bout de la nuit” (1932)

roman de Louis-Ferdinand CÉLINE

(512 pages)

pour lequel on trouve,

dans cette première partie de l'étude :

un résumé,

puis une analyse comprenant l'examen de :

la genèse de l'œuvre (p.12),

l'intérêt de l'action (p.16),

l'intérêt littéraire (p.40).

Bonne lecture !

Résumé

[1]

En France, en 1914, Ferdinand Bardamu avait vingt ans, et était étudiant en médecine. Place Clichy, il discutait avec un camarade, Arthur Ganate, parlant de la politique, de la guerre, de la «*belle race française*», etc.. Passa un régiment avec, à sa tête, un colonel qui avait «*l'air bien gentil et richement gaillard*». Bardamu, qui se disait pourtant anarchiste, s'enthousiasma, et courut s'engager.

[2]

Un jour, alors que Bardamu était au front, sur une route de campagne que, sans prendre garde aux Allemands qui mitraillaient, son colonel (celui de la place Clichy) arpenta nerveusement, il prit conscience de l'absurdité de la guerre, se rendit compte qu'il ne voulait pas mourir, qu'il préférait fuir pour rester vivant, envisagea la possibilité d'être un de ces déserteurs qu'on fusillait. «*Puceau de l'Horreur*», il était «*dépucelé*», décidé à arrêter cette folie des hommes. Un cavalier apporta un message au colonel, et se produisit une explosion qui les tua tous les deux. La mort du colonel laissa ses hommes indifférents. Fut alors distribuée «*la viande pour le régiment*» qui fit vomir Bardamu.

[3]

Bardamu, qui était devenu brigadier, fut envoyé auprès du général des Entrayes qui, alors qu'on avait ordonné de «*battre en retraite*», tenait à ses aises. Bardamu se trouva en butte à «*ce saligaud de commandant*» Pinçon qui lui commanda de rejoindre son régiment, dans une nuit dont il avait peur. Il rencontra des agents de liaison, eux aussi à la recherche de leur régiment. Il s'émut de la souffrance de son cheval. Un de ses «*cavaliers d'escorte*», Kersuzon, fut tué «*par des Français qui nous avaient pris pour des autres*». Pour ne plus se perdre dans la nuit, des soldats mettaient le feu aux villages, et «*quand on a des feux à regarder la nuit passe bien mieux*» ! Bardamu constatait qu'«*on faisait queue pour aller crever*», tandis qu'«*on a commencé à fusiller des troupiers pour leur remonter le moral*».

[4]

Bardamu et ses hommes firent quelques rencontres avec des Allemands, mais les évitèrent. Par contre, le lieutenant de Sainte-Engence se vantait d'en avoir «*sabré*», et le capitaine Ortolan était «*en quête d'une entreprise de bravoure*». À partir d'octobre, la guerre se fit plus terrible. Bardamu et ses hommes eurent à protéger un convoi de nourriture. Un jour, le général des Entrayes (que Bardamu compare aux Aztèques) lui confia «*une mission délicate*» de reconnaissance de la ville de «*Noirceur-sur-la-Lys*». En route, il trouva une maison où une femme lui dit que les Allemands avaient tué son enfant ; mais Bardamu tenait surtout à étancher sa soif, et paya «*cent sous*» pour obtenir du vin. Il arriva à la ville qui était «*tout allumée et répandue au beau milieu de la nuit*». Il y rencontra un fantassin qui lui dit être «*un réserviste*», vouloir se «*faire paumer par les Boches*» après «*la débandade de son régiment*», s'appeler «*Robinson Léon*», mener auparavant une vie paisible à Paris. Ils découvrirent le maire de la ville qui voulait se rendre aux Allemands, et leur demanda de partir au nom de «*l'intérêt général*». Aussi errèrent-ils dans la nuit, heureux de voir arriver «*le Jour*». Ils se quittèrent : «*On est retournés chacun dans sa guerre*».

[5]

«*En rentrant à Paris*», Bardamu constata que, à l'arrière, «*les choses s'organisaient*», en particulier les funérailles. Il fut choyé, du fait de «*la médaille militaire*» qu'il avait «*gagnée*», et de «*la blessure*» qu'il avait subie. Il rencontra «*la petite Lola d'Amérique*» qui «*était venue nous aider à sauver la France*» ; mais, entre eux, «*il y avait la guerre*» car elle était éprise d'*«héroïsme»*. Elle s'employait à distribuer «*des beignets aux pommes pour les hôpitaux de Paris*» qui l'avaient fait grossir «*de deux bonnes livres*», d'où son «*angoisse*» qui était aussi celle du temps qui passe, toutefois moins grande que celle de Bardamu ; cependant, «*elle était complaisante au sexe*», et «*son corps était pour [lui] une joie qui n'en finissait pas*». Par ailleurs, il constata que le mensonge était généralisé en France. Un jour, alors qu'ils étaient allés se promener à Saint-Cloud, il fut saisi par la mélancolie qui émanait du parc, puis bouleversé par «*la baraque d'un tir : "Le Stand des Nations"*», se plaignant : «*Sur moi*

aussi qu'on tire, Lola !» ; puis tombant dans un délire où il crut qu'on allait tirer sur tout le monde, avant d'être emmené par les gendarmes, et d'être «rendu fou».

[6]

Il fut mis en observation avec «les blessés troubles, dans un lycée d'Issy-les-Moulineaux» dont la concierge leur donnait du plaisir, mais signalait les malades qui craquaient. Pour Bardamu, dans ce «monde à l'envers», «c'est être fou que de demander pourquoi on vous assassine». À Lola venue le voir, il déclara : «Je refuse la guerre et tout ce qu'il y dedans» ; de ce fait, elle le méprisa et le quitta. Il avait un voisin, Princhar, professeur qui avait inventé des «lunettes contre la lumière du gaz», mais dénonçait la voracité de la guerre, «les hypocrisies meurtrières de notre Société», dont la répression des petits larcins, la condition des «pauvres» ; il pensait aussi que les philosophes du XVIII^e siècle avaient prétendu libérer le peuple pour mieux l'envoyer à la guerre lors de la Révolution, «la religion drapeautique remplaçant promptement la céleste». Un jour, Bardamu ne vit plus Princhar, et il se demande «s'il était vraiment "disparu"».

[7]

Bardamu et ses camarades allaient dans une «cave-dancing» où une foule trépignait sur une «musique négro-judéo-saxonne». Puis, comme il «est plus difficile de renoncer à l'amour qu'à la vie», ils allaient chez «Mme Herote», qui vendait «de la lingerie fine et démocratique», et qui, ayant été débarrassée de ses ovaires, faisait fortune «grâce aux alliés», «entretenait la vie des passions». Chez elle, il rencontra «la petite Musyne», «la plus mignonne» de ses protégées qui lui prouva qu'elle était «bien dessalée». Comme cette violoniste jouait aux "Variétés", le temps de Bardamu se passait «en bondissements de l'hôpital à la sortie de son théâtre». Mais il était concurrencé en particulier par de riches Argentins, étant «cocu et pas content», passant même pour être son «maquereau» car, ayant obtenu «une autre convalescence de deux mois de durée», il put habiter avec elle à Billancourt où leurs nuits étaient «animées parfois par ces puériles alarmes d'avions et de zeppelins». Si elle devint musicienne pour «le "Théâtre aux Armées"», et reçut alors «un brevet d'héroïsme», il reste que, lors d'une alerte, elle voulut descendre dans la cave d'un boucher, tandis qu'il s'y refusa, et ne la vit pas revenir, alors qu'il ne voulait pas «la lâcher». Il fut dirigé au «Val-de-Grâce», puis envoyé dans «un bastion» de Bicêtre où le médecin-chef, Bestombes, fit un discours incitant les hommes à se «refaire casser la gueule», ce qui donna à Bardamu le sentiment d'être condamné à mort, tandis que les infirmières ne pensaient «qu'à vivre longtemps» et «à mille et dix mille fois faire et refaire l'amour». Il voyait «trotter les vieillards de l'hospice d'à côté». Bestombes procédait à des «décharges électriques [...] qu'il prétendait toniques». Bardamu faisait «chambre commune avec le sergent Branledore» qui jouait une comédie patriotique, comme le faisaient aussi les autres, Bardamu en étant incapable. Il en fit l'aveu à Bestombes, qui, la guerre lui paraissant «un formidable révélateur de l'Esprit humain», considéra que c'était le signe d'une amélioration de son état, et qu'il lui suffirait d'injecter du patriotisme. Vint le voir sa mère qui lui fit part de son «optimisme résigné et tragique», de sa croyance en «la fatalité». Mais il ne reçut «plus du tout de nouvelles de Lola, ni de Musyne».

[8]

On venait visiter «le centre neuro-médical du professeur Bestombes» qui était considéré comme «le véritable lieu de l'intense ferveur patriotique». «Une belle subventionnée» de la Comédie-Française fut impressionnée par les récits que faisait Bardamu de ses «actions de guerre», voulut qu'elles soient racontées par un poète qui les magnifia, et elle en donna un récital où le poète fit part de son intérêt pour Bardamu qui prit «congé brusquement, et sottement vexé».

[9]

Comme il avait peu d'argent, Bardamu se souvint que, au temps où il poursuivait des «interminables études», il avait été l'employé d'un «bijoutier de la Madeleine», Roger Puta. Ayant reçu la visite d'un autre employé, Jean Voireuse, ils décidèrent «d'aller ensemble taper [leur] ancien patron», et obtinrent chacun vingt francs. Puis Voireuse proposa à Bardamu d'aller chez les parents d'un copain qui avait été «nettoyé» par un obus ; ils habitaient «une espèce de château» ; mais il y avait déjà là

«un autre soldat», en qui Bardamu reconnaît Robinson ; et, alors que c'était la mère qui donnait «/e pognon», ils apprirent que, du fait de son chagrin, elle s'était «pendue» ; aussi se moquèrent-ils de Robinson mais allèrent avec lui au bordel. Bardamu indique : «Robinson, je l'ai retrouvé souvent par la suite. Jean Voireuse, c'est les gaz qui l'ont possédé.»

[10]

Libéré, Bardamu décida de se «refaire aux Colonies», et partit pour l'Afrique sur un vieux bateau, l'"Amiral-Bragueton" de «la Compagnie des Corsaires Réunis». Il y régnait «une ambiance d'étuve», et il permettait une libération des «instincts» dont il fut victime, étant voué à l'opprobre général parce qu'il était un passager payant destiné à être «balancé par-dessus bord». S'il acquérait ainsi une «infernale importance», il surveillait ses ennemis dont il se disait qu'ils étaient eux aussi «des vaincus», et il se tenait le plus possible dans sa cabine. La haine était animée par «une des demoiselles institutrices». S'étant tout de même rendu à un dîner, il fut interpellé par «un des capitaines de la coloniale», un nommé Frémizon, mais se défendit habilement : il alléguait patriotisme et héroïsme ; il abandonna tout amour-propre ; il flattait ses adversaires en les faisant parler de leur «bravoure coloniale» ; il les retourna au point d'être «un créateur d'euphorie». Mais, une fois le bateau ancré près d'une côte, il s'échappa, et apprit qu'il était à Bambola-Fort-Gono !

[11]

La Bambola-Bragamance était un pays marqué d'«hostilités particulières et collectives», dominé par le Gouverneur. Bardamu fut impressionné par «les gens et les choses des Tropiques à cause des couleurs qui en émanent». Mais la ville de Fort-Gono lui parut une «précaire capitale» où comptaient beaucoup les apéritifs, «l'introduction de la glace aux colonies» ayant «été le signal de la dévirilisation du colonisateur». Il fut engagé par «le Directeur de la Compagnie Pordurière du Petit Congo», «pour tenir une de ses factories de la brousse» à Bikomimbo, y remplacer «un beau salaud». Contemplant «le port fluvial», il y vit «des files de nègres» qui «trimaient à la chicote» ; puis il connut «la grosse nuit noire des pays chauds avec son cœur brutal en tam-tam qui bat toujours trop vite». Il n'appréciait guère «les petits commis», le «plan d'escroquerie» du Directeur, les routes qui «ne menaient nulle part» construites par l'ingénieur Tandernot, la distraction qui «consistait à organiser des concours de fièvre». Il rencontra un homme qui «redoutait toute lumière» et «n'arrêtait pas de se gratter», étant atteint d'une maladie appelée «Corocoro». Il vit un «bougnoule» apporter du «caoutchouc brut» pour lequel il ne reçut que «quelques pièces en argent» que, devant son étonnement, on remplaça par «un grand mouchoir vert». Aussi Bardamu ressentit-il l'envie de s'«en retourner en Europe».

[12]

Il constata que les Noirs, ne fonctionnant «qu'à coups de trique», gardaient leur «dignité», tandis que les «petits Blancs» marchaient «tout seuls». Il acquit «la technique du numérotage [des sacs] et des pesées truquées». Il rencontra le général Tombat qui «servait de liaison entre l'Administration et le Commerce». Il fut frappé par «l'intensité de posséder» qui animait le Directeur de la Compagnie. Il découvrit «la Pagode», lieu établi «pour l'amusement des rigolos érotiques de la colonie». Il avait un «boy pervers», mais ne répondit pas à ses avances. Pour se renseigner sur celui qu'il devait remplacer à la «factory» de Bikomimbo, il fréquenta «le café Faidherbe» où s'affalaient des «anémies européennes déteintes» disparaissant dans la verdure et dans la chaleur. Il trouvait un refuge dans l'hôpital, et en vint à désirer être malade pour être rapatrié. Toutefois, il monta sur le "Papaoutah", un bateau avançant avec une extrême lenteur, qui, cependant, arriva à Topo, un poste que commandait le lieutenant Grappa. Il avait sous ses ordres le sergent Alcide dont «les douze miliciens» se livraient à un «fantastique exercice» puisqu'ils étaient «tout nus» et n'avaient pas d'armes, d'où «sa formidable résignation». Comme Bardamu passa deux semaines à Topo, il put assister à une audience du tribunal de Grappa, y voir des «incohérences assemblées» «s'agiter frénétiquement dans le fictif», «un vieux nègre» étant condamné à «vingt coups de chicote» pour une «histoire de moutons à la noix», tandis qu'un autre, «masochiste», tenait, en vain, à en recevoir sans avoir rien fait ! Il eut l'occasion de rencontrer la «ménagère indigène» de Grappa. Il constata que, à Topo, coexistaient «deux systèmes de civilisation» : celui de Grappa, administrateur «à la romaine», et celui d'Alcide qui

faisait de ses miliciens des clients, accumulant ainsi un «pognon» dont Bardamu imagina qu'il le dépenserait à Bordeaux en allant «de bobinard en bobinard», alors qu'il découvrit que le sergent faisait éléver la fille de son frère «chez des Sœurs "bien"» ; aussi se sentit-il indigne devant cet homme qui «évoluait dans le sublime», offrait «assez de tendresse pour refaire un monde entier».

[13]

Bardamu quitta Topo, remonta le fleuve pendant dix jours, entra dans la forêt, et découvrit enfin «l'homme» qui avait «une de ces têtes de révolte qui entrent trop à vif dans l'existence au lieu de rouler dessus», «était un malheureux». Bardamu découvrit aussi ces difficultés : l'eau non potable, les conserves qui provoquaient la diarrhée, la fièvre, le bruit incessant que faisaient «les bestioles» et les habitants du village avec leur «tam-tam», le commerce avec eux, l'absence de «l'inventaire», le stock de «cotonnades insignifiantes», la maigre somme de «trois cents francs». Ce «forban» «était entouré d'une domesticité très compliquée composée de garçonnets». Si Bardamu fut dégoûté par de «lourdes chenilles caparaçonées», il admira «les crépuscules». Surtout, il reconnut Robinson, «l'homme de Noirceur-sur-la-Lys» rencontré «encore plus tard à Paris», et, la nuit, craignit «un sale coup dans le buffet». Cependant, au matin, «il était parti». Bardamu avait à lui «seul le paysage» ; mais il n'aimait pas la nature, et devait se «débrouiller dans l'état primitif». Et il fut en proie à la fièvre, tomba à un tel «niveau d'impuissance» que se produisit «la débandade générale de [son] installation». Il ressentit «l'abominable peur [...] d'avoir à rendre [ses] comptes à la "Société Pordurière"» car il vit «les étoffes du petit stock [se mettre] à fondre sous les averses». Finalement, il partit «dans la direction qu'avait prise déjà ce Robinson de tous les malheurs».

[14]

Malade, Bardamu fut porté «dans une civière». En dépit de son incapacité à «reconnaître le réel», il se souvint de la rencontre d'un Espagnol de «la colonie du Rio del Rio» qui le dirigea vers la capitale, San Tapeta, et lui établit un passeport. Il découvrit une ville qui présentait «rien que des viandes surmenées», des «êtres croasseurs». S'il fut accueilli par le curé, il se retrouva «en mer», ayant été «vendu» à une «galère», l'"Infanta Combitta", se disant : «ça bougeait et ça c'était déjà de l'espérance». Mais, dès qu'il fut moins malade, il fut condamné à ramer, la galère passant «de l'est à l'ouest de l'Atlantique» pour lui faire découvrir «un sacré spectacle».

[15]

En effet, apparut une «ville debout», New York, où il envisagea de se rendre à la nage, et d'arriver en criant «Vive Dollar !» Mais il dut subir «une quarantaine» à Ellis Island, dont, cependant, il s'évada, voulant voir les Américaines, «des femmes comme il n'y en a pas ailleurs». «Repéré et puis coincé», étant «trop imbibé de fièvre», il préféra «perdre connaissance». Plus tard, il déclara pouvoir «compter les puces» et établir de «véritables statistiques». Le «Surgeon général» accepta, et il fut mis au travail, surveillé par «M. Mischief» dont la fille, une «beauté de chair en éclosion», devint sa «petite idole». Mais il fut soudain chargé de «porter les additions à New York», se lançant alors «vers d'autres aventures».

[16]

Bardamu se trouva dans «le quartier pour l'or : Manhattan» ; il décrivit «la Banque» comme une église où l'on adoré «Dollar». Il remarqua l'«oasis» qu'est «la Mairie». Soudain, il vit des «femmes absolument belles» qui le laissèrent «baveux d'admiration érotico-mystique», expérience qui allait se renouveler maintes fois. Voulant échapper à l'attention d'un «policeman», il découvrit «la caverne fécale» où des hommes faisaient «leurs besoins». Puis il choisit «un hôtel», et, dans sa chambre, se rendit compte qu'il avait été soumis à «un torrent de sensations inconnues», que «toute cette Amérique» lui posait «d'énormes questions» ; de ce fait déprimé, en proie à l'angoisse, il ne put dormir. Aussi revint-il dans la rue, et entra dans un cinéma où le film lui procura le rêve qui redonne du courage.

[17]

Bardamu alla se nourrir «*dans le quartier des pauvres*». Mais, souffrant de «*l'isolement dans cette fourmilière américaine*», ayant le sentiment de son «*néant individuel*», «*le courage*» ne lui revenait pas. Il envisagea d'aller «*taper*» Lola, espéra rencontrer Robinson. Il choisit un restaurant qui était «*l'un de ces réfectoires publics rationalisés*», et où la serveuse fut «*la première Américaine qui se trouva forcée de le regarder*» ; comme il lui fit une déclaration d'amour, on le «*poussa dehors*». De retour dans sa chambre, il exprima son dégoût de «*la grande marmelade des hommes dans la ville*».

[18]

S'il en voulait à Lola, il vint cependant la voir, mais éprouva «*un nouveau dégoût*» devant «*la vulgarité de son succès*», et «*une haine vivace*», tout en trouvant «*encore bien désirable*» son «*corps luxueux*». Or elle refusa de l'aider à trouver un «*boulot*», de lui donner de l'argent, et il en vint à méditer sur la difficulté de l'exil. Survinrent quatre visiteuses qui provoquèrent une conversation empreinte d'un «*érotisme curieusement élégant et cynique*» auquel cependant il ne put participer. Après leur départ, il vit Lola moins optimiste et même mélancolique ; elle lui fit part de son désir d'«*éprouver un sentiment absolument maternel*», d'adopter un enfant, et ils allèrent chez un petit garçon et sa mère, après quoi elle s'apprêta à lui donner de l'argent. Bardamu l'interrogea alors sur la santé de sa mère, et, comme elle lui parla de sa maladie, il lui asséna : «*Les cancers du foie sont absolument inguérissables*», et ajouta que «*le cancer est héréditaire*», ce qui la fit «*blêmir, faiblir, mollir*», au point qu'elle lui donna «*cent dollars*», tout en l'injuriant, avant de le chasser en brandissant «*un revolver*». Cette «*solide engueulade*» lui donna «*le goût du travail*» et le fit partir pour Detroit.

[19]

À Detroit, Bardamu découvrit «*des sortes de cages à mouches sans fin*», d'où sortait «*un bruit lourd et multiple et sourd de torrents d'appareils*». C'était l'usine Ford où «*on demandait du monde*». Il rencontra d'autres «*miteux*». Il passa la visite médicale, en commettant l'erreur d'indiquer qu'il avait «*entrepris autrefois des études médicales*» alors qu'on n'avait besoin que «*de chimpanzés*». Puis il subit «*les fracas énormes de la mécanique*». On lui montra «*la très simple manœuvre*» qu'il devait «*accomplir désormais pour toujours*», traîner un «*petit chariot colporteur*». Passant la journée «*entre l'hébétude et le délire*», il se retrouva «*un nouveau Ferdinand*». Pour échapper à «*l'atrocité matérielle de l'usine*», il rédigea de «*petites nouvelles*», et fréquenta un bordel où il fut bien accueilli, en particulier par Molly dont il admirait les jambes ; ils devinrent «*intimes par le corps et par l'esprit*», et, gagnant beaucoup plus que lui, elle fut généreuse, voulant l'amélioration de sa situation. Mais, étant «*parti dans une direction d'inquiétude*», aimant mieux son «*vice, cette envie de s'enfuir partout*», ayant été «*balancé*» parce qu'il n'était pas allé au travail pendant trois semaines, ayant, parmi des «*nettoyeurs de nuit*», rencontré Léon Robinson, il voulut «*rentrer en France*», et, alors qu'il écrit le livre, s'adresse à elle, l'invite à le rejoindre et déclare : «*Je l'aime encore et toujours à ma manière*».

[20]

En France, Bardamu fit «*des petits métiers*», reprit et réussit ses «*études*» de médecine, et alla s'«*accrocher en banlieue [...] à La Garenne-Rancy*». Il montre la tristesse des lieux comme des habitants qui, du tramway au métro, se hâtaient d'aller travailler à Paris, où ils étaient soumis au «*patron*». S'il voyait l'avantage d'avoir fait des études et d'être devenu médecin pour «*se rapprocher des hommes, des bêtes et de tout*», il n'avait guère de malades, se montrait «*trop complaisant*» avec ceux qu'il avait, qui ne le payaient pas. Il fit la rencontre de Bébert, un enfant au «*teint trop verdâtre*» sur lequel il s'apitoya, et celle de sa tante, une femme qui «*parlait énormément sans jamais penser*», et qui, du fait de l'«*humanitarisme*» de Bardamu, lui vouait «*une haine animale*». Il leur conseilla d'aller se promener au cimetière, «*le seul espace un peu boisé*».

[21]

Bardamu alla voir les Henrouille, des rentiers, qui «*n'en revenaient pas d'avoir passé à travers la vie rien que pour avoir une maison*». «*Leur grande peur*» était «*que leur fils, l'unique, lancé dans le commerce, ne fasse de mauvaises affaires*». Cela lui rappelait sa mère qui «*faisait du commerce*».

«Le père Henrouille avait été petit clerc chez un notaire [...] pendant cinquante ans», et, lui qui «avait toujours eu peur de la vie, à présent il rattachait sa peur à quelque chose, à la mort», était inquiet des «bruits» qu'il avait dans l'oreille. Mme Henrouille, une fois «la maison acquise», avait pensé «qu'il y avait encore des économies à faire à propos de la mère de son mari» qui occupait un «enclos» «dans le fond du jardin», et leur coûtait «si cher» ; elle voulait «la faire interner», demandant au médecin «un certificat» contre un «billet de mille francs». Mais la vieille, qui, si elle avait peur de l'extérieur, «n'ait l'âge», était «mécontente, crasseuse, mais gaie», opposa un refus véhément. Et elle «engueula» Bardamu qui partit sans demander son reste !

[22]

Bardamu fut appelé auprès d'une femme de «vingt-cinq ans» ayant un «mal de ventre» car avait été manquée une tentative d'avortement. Alors que la mère, soucieuse que rien ne se sache, joua toute une comédie, le médecin ne put que conseiller un «transport immédiat à l'hôpital», puis rester passif, obsédé par sa propre «déveine», enfin partir avec «vingt francs» sur lesquels «la tante de Bébert» voulut «toucher sa commission» tout en lui reprochant «de ne pas savoir se faire payer». En effet, il dut «bazarder» des biens pour payer son loyer. Il décrit l'ambiance tendue qui régnait dans son quartier, surtout «après les déjeuners du samedi», quand hommes et femmes étaient éméchés. En étaient victimes «enfants, chiens ou chats». Il raconte le cas d'une famille où les parents torturaient leur petite fille puis faisaient l'amour. Il décrit la cour en été. Une concierge lui conseilla de «débarrasser les femmes qui sont enceintes», et se plaignit des «cabinets» qui débordaient !

[23]

Bardamu «rencontra à nouveau Robinson», ce qui le rendit véritablement paranoïaque. Il vint soigner «un petit garçon de deux ans» qui «n'avait pas de père légitime», raison pour laquelle toute la famille s'était «exilée à Rancy», où, cependant, la mère «pavoisait en fille mère». Or, comme, au petit, il annonça le «malheur» qui l'attendait, «franchise» par laquelle il espérait se «délivrer» de Robinson, elle trouva «une sacrée bonne occasion de crise», cria : «Le Docteur est devenu fou !», scandale qui lui donna envie de quitter Rancy.

[24]

Bardamu fut retenu à Rancy par la maladie de Bébert, «une espèce de typhoïde maligne» qui dura des semaines, «tout le quartier s'intéressant à son cas», et sa tante éprouvant un grand «chagrin». Le médecin se contenta de «deux ou trois menus simulacres professionnels» avant d'aller se renseigner à «l'Institut Bioduret Joseph». Il traversa des «laboratoires», alla «jusqu'à la tombe du grand savant». Pour obtenir «un avis thérapeutique de tout premier ordre pour le cas de Bébert», il venait voir Parapine, «la plus haute compétence en ce qui concernait les maladies typhoïdes» ; or celui-ci accusa un confrère de «crimes monstrueux» ; se moqua de son «garçon de laboratoire» et même de Bioduret, «immense génie expérimental» mais d'une «prodigieuse mesquinerie ménagère», «un mégalomane ingénieux» ; se plaignit des spécialistes qui arrivaient de partout, et de la «pétaudière de publications» sur «tant de théories vacillantes», ce qui faisait qu'il se désintéressait de la typhoïde, tandis qu'il apparaît finalement que, dans la rue, il s'intéressait aux «petites élèves du Lycée».

[25]

Bardamu, ayant «des soucis de banlieue», resta encore à Paris. Mais vint la nuit ; il fallait donc «partir une fois de plus». Dans un «Montaigne», il lut que celui-ci incitait sa femme à accepter la mort d'un de leurs fils ; mais, pensant à Bébert, il lui sembla «qu'il n'y avait rien pour lui sur la terre même dans Montaigne». Il revint à Rancy, voyant au passage des gens s'amuser à «faire des misères» à un cochon. Il se disait qu'il n'y était «pour rien [...] si Bébert n'allait pas mieux du tout», et il était «fatigué de marcher et de ne trouver rien».

[26]

Faisant part de sa conviction qu'il est impossible pour chacun de se «débarrasser de sa peine», Bardamu indique que, s'il ne pouvait pas payer des factures, si ses «malades n'étaient jamais

contents», il fut tourmenté surtout par les visites qu'il reçut ; celles de «*la vieille mère Henrouille*» qui lui demandait s'il croyait «*qu'elle était folle*», et qui consolait la tante de Bébert affligée par sa mort ; surtout, celles de Robinson, qui souffrait d'une «*toux incoercible*» parce qu'il travaillait dans les acides qui «*lui brûlaient l'estomac et les poumons*», le médecin se refusant toutefois «*à entreprendre une thérapeutique héroïque quelconque*». Ils sortirent ensemble un dimanche où il lui confia vouloir devenir chauffeur alors qu'il avait «*une tête d'assassin besogneux*». Puis Bardamu, devant assurer «*le service municipal du dimanche*», vit une sage-femme commettre «*d'abominables sottises*» auprès d'un cancéreux et d'une femme ayant fait une fausse couche et étant en train de mourir, tout cela devant la famille, surtout le mari qui n'arrivait pas à décider de l'hospitalisation. Bardamu retomba sur Robinson qui lui confia «*la peur*» que lui inspiraient «*les hommes quand ils sont bien portants*» et son désir de devenir «*infirmier*» car, «*quand ils sont malades, y a pas à dire ils sont moins à craindre*», Bardamu lui concédant que ce serait aussi la raison pour laquelle il avait voulu devenir médecin. Surtout, Robinson lui révéla vouloir construire «*un clapier pour les lapins*», en fait pour «*assassiner la vieille Henrouille*» grâce à «*une vilaine combine*», l'éclatement d'un «*pétard*» «*en pleine face*» ; il était possédé par «*la vocation de meurtre*».

[27]

Bardamu décrit une fête foraine où il retrouva «*le Tir des Nations*», découvrit «*des inventions récentes*» comme «*le manège aux automobiles*», constata les mauvais traitements infligés aux enfants et le triomphe du commerce. Il revit Robinson qui lui apprit que les Henrouille lui donnaient «*dix mille* francs pour qu'il se taise, et il se demanda si lui-même n'était pas coupable d'*«une sorte de complicité»*. Ils étaient dans le bistrot de Martrodin, ainsi que deux Arabes que la bonne, Séverine, allait «*faire tous les deux*». Dehors, Bardamu constate que, après la fête, «*la nuit était chez elle*.»

[28]

Bardamu fut appelé chez les Henrouille «*pour un Monsieur qui s'est blessé*». Il trouva la vieille qui lui cria : «*Ils ont voulu me tuer !*». Elle avait été victime d'un attentat dont l'auteur, Robinson, était blessé. La vieille raconta : «*Le pétard avec toute la chevrotine lui avait explosé en plein dans la face*», le laissant aveugle. Animée d'une «*tenace vitalité*», elle disait son mépris pour «*les hommes d'à présent*», pour sa bru et pour son fils ; «*secouée par une rigolade qui n'en finissait pas*», elle retrouvait de la vie dans «*un rôle ardent de revanche*» ; elle ne voulait «*plus mourir, jamais*».

[29]

«*Les Henrouille furent obligés*» de garder chez eux Robinson. Il était soigné par Bardamu qui pensait qu'il pourrait lui «*arranger une vision tant bien que mal*». Il fallait craindre la vieille qui était «*possédée de vindicte*», et tenter de «*parlementer*» avec elle. Bardamu essayait de consoler Robinson, et ils se parlaient de leurs souvenirs. Mais, un jour, Robinson constata sa cécité, et menaça : «*Je vais me tuer !*», alors que, pensait Bardamu, il «*n'était pas prêt à mourir*». D'ailleurs, il faisait part «*de son inquiétude de ne jamais les toucher à présent, ses dix mille francs promis*». Eux et les Henrouille étaient «*environnés de soupçons*» de la part des «*gens du quartier*». Et Bardamu se sentait «*coupable*» de désirer qu'ils aillent «*tous ensemble se vadrouiller de plus en plus loin dans la nuit*».

[30]

Après une longue réflexion sur les riches et leurs femmes, sur l'absurdité de la vie et de la mort, Bardamu indique qu'il consultait dans «*un petit dispensaire pour des tuberculeux*» qui, cependant, ne voulaient pas guérir car ils espéraient «*la pension*». Il considérait que c'était parce qu'il était gratuit qu'il n'était pas apprécié par les pauvres. Un soir, il reçut la visite d'un prêtre, qu'il imagina «*tout nu devant son autel*» et dont il observa les «*dents bien mauvaises*», d'où une réflexion sur la laideur du corps humain qui contredit tout idéal. Ce prêtre lui conseilla de se «*rapprocher de l'Église*».

[31]

Cet «*abbé Protiste*» apprit à Bardamu qu'il faisait «*des démarches avec la fille Henrouille en vue de caser sa vieille et Robinson*». Ainsi, il s'engageait lui aussi dans le «*même voyage*» «*dans la nuit*». Il

s'agissait de «décider Robinson à partir» à Toulouse, «avec la vieille», pour exploiter «une espèce de cave à momies» «au-dessous d'une église». Comme il y avait «mille francs d'espérance», Bardamu acquiesça ; mais, voyant la colère de Robinson et la peur de l'abbé, il demanda «un acompte» et reçut «un billet de mille francs». Il lui restait à «le décider alors le Robinson».

[32]

«Une fois Robinson quitté Rancy», Bardamu subit «du chômage». Là-dessus, il a «attrapé un rhume si tenace». Aussi décida-t-il de «filer en douce» en profitant de la nuit. Il passa voir «la tante à Bébert» qui ne se consolait pas de sa mort. Ne marchant «qu'à coups de volonté à cause de la fièvre», mentionnant différentes rencontres qu'il fit, il passa par «l'octroi», vit «les gros quais d'ombre des fortifs», arriva «Place Clichy», atteignit le «métro Saint-Georges», enfin fut attiré par «le "Tarapout"», un cinéma qui était «tout le contraire de la nuit». Il rencontra alors Parapine qui lui apprit qu'il avait été renvoyé de «l'Institut» et qu'il travaillait désormais à «l'épanouissement des petits crétins par le cinéma» ; ils parlèrent de Napoléon. Bardamu médita sur le cinéma, sur le besoin d'émotion fourni par les artistes. À Parapine, il confia : «Je viens de briser ma carrière médicale en quittant Rancy». Or on cherchait au "Tarapout" «un Pacha pour la figuration de l'intermède», et il fut heureux de pouvoir gagner son «beefsteak» au milieu de danseuses anglaises «jeunes et désinvoltes».

[33]

Après avoir constaté que tout se passe dans la rue et non dans les maisons, Bardamu parle de sa vie dans un hôtel où il côtoyait des «étudiants de la province» qui voulaient «se fabriquer un bonheur» bourgeois dont il se moque ; en attendant, ils goûtaient à «la Bohème», organisaient «une randonnée d'amour». Ainsi, Bardamu partit «à la recherche d'une aventure à bon marché» indiquée par Pomone, un «proxénète» qui était épuisé par la masturbation à laquelle le poussaient les demandes de ses «clients de l'amour» dans des lettres que Bardamu classa «par espèces d'affections». Alors qu'il était apprécié au "Tarapout", «le malheur» vint l'atteindre quand il entendit les danseuses chanter l'amour sans avoir conscience de la misère universelle ; l'une d'elles étant «tombée malade», elle fut remplacée par une Polonaise, Tania, qui, touchée par la chanson, fut affolée par la mort de son amant à Berlin, où elle ne put se rendre. Elle et Bardamu montèrent vers Montmartre, et, près du cimetière, il eut la vision des morts qu'il avait connus, mais aussi de «communards», du navigateur La Pérouse, des «cosaques» de 1820, d'une «grande femme» qui garde l'Angleterre, se faisant du thé dans «la coque d'un bateau» en tournant «une rame qui est énorme».

[34]

«La sarabande de la nuit précédente» incita Bardamu à revenir à Rancy pour savoir si tout allait bien pour Robinson. Au passage, il vit Pomone «en train de filer» un de ses clients à travers le triste quartier des Batignolles. Pour se renseigner, il fit «une petite visite aux Henrouille», découvrit que le mari «était bien malade» ; en effet, son cœur allait cesser de battre, et sa mort serait suspecte, provoquée peut-être par sa femme qui demande à Bardamu de lui faire retirer son râtelier ; il était en or, mais il l'avait «jeté aux cabinets» ; elle fut fâchée contre Bardamu.

[35]

Bardamu méditant sur la hâte de jouir des jeunes, sur le goût malsain de la solitude, se souvient de ce que Princhard lui avait dit, et regrette de ne pas lui avoir «posé la bonne question, la vraie». Il reçut la visite de Protiste, qui lui apprit que Robinson allait mieux et «devait se marier prochainement». Puis ils se mirent à «discourir sur les âges», constatant tous deux, à la trentaine, qu'ils ne pouvaient regretter leur jeunesse car ils étaient pauvres ; ils parlèrent aussi de la solitude, des tentatives de bonheur, et de la mort. L'abbé lui ayant avancé l'argent nécessaire pour aller à Toulouse, il s'y rendit. Après un passage au buffet de la gare, puis dans une pâtisserie où il s'amusa des propos des vendeuses et des clientes, enfin dans un jardin public, il prit un fiacre qui le mena, à travers la «vieille cité», jusqu'à l'église Sainte-Éponime. Il fut accueilli par la fille de la marchande de cierges, «la petite amie de Robinson» en qui il vit une «bonne jouisseuse» qu'il osa embrasser et caresser, avant qu'elle lui

apprenne qu'elle travaillait «*dans les modes*», qu'elle s'appelait Madelon, qu'elle lui montre la crypte et ses cadavres qui faisaient «*gagner bien de l'argent*» à la mère Henrouille.

[36]

Alors que Robinson, encore presque aveugle, restait à la porte, en bas, la mère Henrouille, plus gaillarde que jamais, présentait les cadavres car «*elle n'avait pas peur de la mort*». Elle devait partager les bénéfices avec le curé et avec Robinson qui «*n'arrêtait pas de jérémiaiser*». Il révéla qu'il était allé en prison à Bardamu, qu'il décevait car il considérait qu'il était devenu «*bourgeois*», «*contaminé*» par la «*rage d'économies*» de la mère Henrouille et par l'*«envie de mariage»* de Madelon avec laquelle il avait de discrètes «*entrevues*». Il serait bien resté là, mais il dut «*songer au retour*», avant quoi il donna des conseils de prudence sexuelle à Madelon ; mais ils furent incapables «*d'analyser un peu le caractère de Robinson*».

[37]

Le départ de Bardamu fut retardé car Robinson et Madelon voulaient lui montrer «*les environs de Toulouse*». Sous «*une chaleur étonnante*», ils firent «*un petit tour en bateau*», s'arrêtèrent à «*un restaurant*», firent «*une petite promenade à pied*». Entendant «*de l'accordéon*» venant «*d'une péniche bien propre et fignolée*», ils se mirent «*à réfléchir sur le prix qu'elle pouvait bien coûter*». Or «*le propriétaire*» les invita à «*venir prendre le café chez lui*» où il y avait d'autres invités. Bardamu, entendant «*des voix aussi distinguées*», exprime son «*dégoût*». Il constata que Madelon, qui était gourmande de pâtisseries et de liqueurs au point d'être «*éméchée*», «*excitait tout le monde, y compris les femmes*». Robinson prétendit avoir été en Afrique «*Ingénieur Agronome*», et Bardamu se déclara «*l'un des médecins les plus distingués de la région parisienne*». Ils ressentaient le bonheur d'être avec ces gens ; mais, comme ils s'assoupissaient, les trois invités s'esquivèrent. Bardamu dut alors assister aux «*effusions*» entre Robinson et Madelon, entendre celle-ci dire qu'elle voulait «*l'avoir tout entier*», tandis qu'elle trouvait Bardamu «*brutal tout de même avec les femmes*», «*trop vicieux*», Robinson lui parlant alors de la «*grosseur*» de son «*machin*». Enfin elle voulait qu'ils s'éloignent lui.

[38]

Alors que Bardamu s'apprêtait à partir, on lui apprit que Mme Henrouille «*est tombée à travers les marches de son caveau*», et il fila «*tout droit, vers la gare*».

[39]

Comme au «*Tarapout*», «*on n'embauchait plus*», Parapine trouva une place pour Bardamu «*dans l'Asile*», à Vigny-sur-Seine, du Docteur Baryton, «*aliéniste chevronné*» mais patron «*radin*». On y soignait des fous de «*surveillance facile*», «*le sujet le plus inquiétant*» étant d'ailleurs Aimée, la fille de Baryton. Celui-ci ne voulait pas qu'on parle des malades à table, préférant entendre Bardamu raconter ses «*pérégrinations*». Il se méfiait de Parapine du fait qu'il était russe ; qu'il se sentait victime d'injustice et aurait voulu «*se venger*» ; qu'il lui avait dit «*qu'il manquait d'Ethique*» ; ce à quoi Bardamu acquiesça car il avait appris «*les bons principes d'étiquette de la servitude*».

[40]

Alors que le village qu'était Vigny-sur-Seine se muait en banlieue, Baryton regrettait de ne pas avoir «*su acheter d'autres terrains*». Il s'empressait de «*mettre au goût du jour*» «*son Institut psychothérapeutique*», mais rejettait «*la mode obscène*» dans «*la psychiatrie récente*», venue de l'étranger, qui consiste à «*délirer sous prétexte de mieux guérir*», à coups d'*«analyses superconscientes»*. À partir du cas d'un écrivain qui «*était passé de l'autre côté de l'intelligence*», il se plaignait de «*la tyrannie des familles*». Au contact des «*pensionnaires*», Bardamu se sentait entraîné «*jusqu'au beau milieu de leur délire*». Il fut victime d'un malaise qui lui fit se sentir «*vieillir*». «*Les démêlés de Robinson avec la famille Henrouille*» l'empêchaient de dormir. S'étant brouillé avec Parapine, il ne trouva de réconfort qu'en parlant «*de femmes*» avec Baryton. Celui-ci imposait à ses subordonnés des «*tracas oiseux*», alors qu'Aimée en provoquait de vrais en circulant au milieu des fous ; que les «*clientes*» donnaient du «*tintouin*», en particulier «*une Argentine*». Baryton demanda à

Bardamu de «donner quelques leçons d'anglais» à Aimée afin qu'elle devienne «une jeune fille moderne» ; mais c'est lui qui fut pris de «la passion d'apprendre» la langue au point de «se reconstituer entièrement sur le plan anglo-saxon», puis de se plonger «dans la lecture de la grande Histoire de l'Angleterre par Macaulay» qui lui fit «perdre un peu de son assurance», car il se trouva «de plus en plus perfidement contaminé par la méditation» en particulier par le personnage de «Monmouth le Prétendant». Il en vint à déclarer vouloir quitter l'«Institut psychothérapeutique» pour partir en Angleterre, en dépit des tentatives de dissuasion de Bardamu, qui usa d'un «ton louangeur» mais était, en fait, très ému de s'en voir attribuer la direction, tandis que Parapine «s'occupera des mécaniques, des appareils et du laboratoire», et qu'Aimée sera confiée «à l'une de ses tantes».

[41]

L'abbé Protiste vint apprendre à Bardamu que Robinson, «du côté de ses yeux, allait beaucoup mieux», et lui parla de «l'accident qui était arrivé à la vieille [...] sans [lui] raconter absolument que c'était Robinson qui l'avait basculée». Mais Bardamu ne tenait pas «à en savoir davantage». Il reçut des nouvelles de Baryton qui, d'Angleterre, «était passé en Norvège», à Copenhague, en Finlande ; à l'Institut, on évita de parler de lui. Un jour, Bardamu vit arriver Robinson, ne fut «pas content du tout de le revoir», dut l'accueillir à l'Institut où, après avoir cherché en vain un emploi à Paris, il demanda de pouvoir rester car il lui fallait avoir «l'air d'être malade du cerveau», Madelon étant capable de le «faire arrêter» alors qu'ils avaient été d'accord pour l'assassinat ; cependant, mécontent d'avoir dû «donner des commissions», il voulait désormais qu'on lui laisse «la paix», ne voulait plus se marier car Madelon était follement «amoureuse» (ce qui étonna Bardamu !), et lui reprochait de manquer «d'entrain» ; il lui avait proposé de le laisser «voyager tout seul» ; mais elle déclara qu'elle allait «mourir de chagrin» ; il en était venu à prétendre que, à la suite de sa blessure à la guerre, il devenait «un peu fou de temps à autre», ce qui ne l'avait que rendue plus passionnée encore ; aussi s'était-il «tiré en douce». Cependant, Bardamu, qui avait «comme vieilli tout d'un coup», «s'en foutait» ; il s'employait à gérer l'Institut, administrant des «bromures», achetant «un accordéon pour que Robinson puisse faire danser les malades», lui et Parapine «s'accordant à coups d'indifférence». Mais il crut voir Madelon. Un des aliénés «subit mal l'exaltation mortuaire de la Toussaint». Souffrant d'angoisses, Bardamu décida d'aller à Rancy, «d'où tous les malheurs venaient, tôt ou tard», chez les Henrouille où ne restait que «la fille» ; mais il n'eut «plus envie» de la revoir car il était «arrivé plus loin qu'elle dans la nuit». Cependant, il finit par reconnaître : «Je n'avais peut-être plus assez de force [...] pour aller encore loin, moi, comme ça, tout seul.»

[42]

Si Bardamu se réjouissait de sa «chance miraculeuse», il demeurait inquiet, d'autant plus qu'il recevait des lettres anonymes où on l'accusait de «faire ménage» avec Robinson ; ils se dirent qu'elles étaient envoyées par «une jalouse». L'agent Mandamour leur parla d'«une brune» passant souvent devant leur maison ; Bardamu et Robinson pensèrent à Madelon, ce qui suffit pour les «combler de frousse». Robinson refusa de s'éloigner. Un soir, Madelon se présenta ; Bardamu lui déclara qu'elle ne pouvait voir Robinson, et lui donna «deux gifles à étourdir un âne» ; mais «elle s'est relevée» et «a dépassé la porte sans même retourner la tête».

[43]

Bardamu apprit que Robinson profitait de ses sorties à Paris pour, en cachette, revoir Madelon. L'Institut engagea une nouvelle infirmière, «une Slovaque du nom de Sophie», dont Bardamu célèbre la jeunesse, la beauté, la santé, la «superbe» qui lui faisait prendre conscience de sa «miteuse réalité» ; mais il s'employa à «l'humaniser» en l'observant dans son sommeil, en la «baisant», tout en devant accepter qu'elle le trompe afin qu'il ne se «surmène» pas ! D'autre part, elle proposa une réconciliation avec Madelon, idée de Robinson accepta ; cela aurait lieu à la fête des Batignolles.

[44]

Lors de la fête, si Madelon se vanta d'être la meilleure au stand de tir, elle n'apprécia pas, d'être «bousculée» dans les autos tamponneuses, et elle ne répondit pas aux «avances» de Bardamu qui

admit que le projet de réconciliation «était raté», vit même «*la faillite du monde entier*» dans «*cette foule transie*» où les uns étaient à la recherche de «*l'Amour*», tandis que d'autres recouraient à des «*combines*» louches. Mangeant un marron, Madelon tomba sur «*un asticot*» et devint «*absolument furieuse*», «*se disputa*» avec Robinson. Bardamu proposa «*un petit souper tous ensemble*», mais «*c'était la gaffe !*» car elle y vit «*un tour*» qu'il voulait «*lui jouer*». Cependant, elle s'en prit à Robinson, tantôt y allant «*à la tendresse*», tantôt supposant : «*Vous couchez tous ensemble, je parie*», l'accusant de «*mépriser son amour*», de «*détruire son idéal*». Ils prirent un taxi où Bardamu lui parla d'«*amusement*» et se fit répondre : «*Vous ne pensez jamais qu'à ça vous autres !*» - «*Je suis une fille propre moi !*». Là-dessus, elle embrassa Robinson qui, agacé, la repoussa. Puis elle joua une «*grande scène*», apostrophant Bardamu, lui reprochant d'avoir rendu Robinson «*si méchant*», le traitant de «*satyre*», l'accusant de «*faire les copains cocus et puis après de frapper sur leurs femmes*» ; surtout, elle intima à Robinson : «*Viens, Léon [...] Laisse-les tomber !*» et, devant son refus, annonça : «*J'irai moi, au Commissaire, et je lui expliquerai comment qu'elle est tombée dans son escalier la mère Henrouille !*», et cela même si elle était complice. Robinson lui rétorqua : «*J'ai plus envie qu'on m'aime*», affirma : «*C'est tout qui me dégoûte ! [...] L'amour surtout !*» Elle lui asséna : «*Tu ne bandes pas [...] quand tu fais l'amour ?*». Robinson refusant encore de partir avec elle, elle lui tira deux coups de revolver, et «*fila dans la nuit*». Atteint au ventre, il «*s'en allait de minute en minute*», Bardamu regrettant d'être «*aussi pauvre*» «*pour compatir*», se disant incapable de partager la souffrance de Robinson dont il décrit l'agonie et la mort.

[45]

Mandamour «*transporta le corps jusqu'au Poste*», tandis que Bardamu descendit vers la Seine en méditant sur la fin de son «*trimbalage*» qui ne lui avait pas permis d'acquérir, comme Robinson, «*une belle idée [...] plus forte que la mort*», qui serait un idéal d'amour. Mais il fut appelé au Poste pour que le rapport soit complet. À «*la fin de la nuit*», il vit des hommes «*se mettre du jour plein la figure*», et se dit : «*Il faudra bien qu'ils crèvent tous un jour aussi. Comment qu'ils feront ? [...] À quoi qu'ils pensent ?*» Sifflé alors un remorqueur dont il voudrait qu'il emmène «*tout, qu'on n'en parle plus*».

Analyse (la pagination est celle de l'édition Folio)

La genèse de l'œuvre

On a appris de quelle façon le roman est né par Elizabeth Craig, une danseuse états-unienne, née en 1902, que Louis-Ferdinand Destouches avait connue à Genève en 1927 et avec laquelle il vécut à Paris de 1927 à 1933, en une liaison très libre qui était interrompue par les séjours qu'elle faisait aux États-Unis ; qui fut, sans aucun doute, la femme à laquelle il a été le plus attaché ; qui avait, plus qu'aucune autre avant elle, joué un rôle dans sa vie, et qui pourrait bien être représentée dans le roman par Sophie, la Slovaque, dont il nous dit qu'elle «*trompait régulièrement*» Bardamu qui indique, d'ailleurs, qu'elle le faisait «*pour ne pas [le] surmener, à cause des travaux d'esprit qu'il avait] en route et qui s'accordaient assez mal avec les accès de son tempérament à elle*» [p.474]. Elle indiqua que ce fut lorsqu'ils s'installèrent à Montmartre, 98 rue Lepic, vers le 15 août 1929, que Destouches s'attela au roman ; qu'il devint alors «*si déprimé et déprimant*» du fait de «*toute la misère et toutes les maladies qu'il a vues*», étant tout transformé après avoir écrit quelques pages, lui disant : «*Tu ne comprends rien, tu ne sais pas combien la vie est tragique*».

Pourtant, il allait prétendre ne l'avoir fait que pour «*pouvoir payer le terme*» (le loyer de son appartement). En 1957, il déclara à Madeleine Chapsal, journaliste de «*L'express*» venue l'interviewer à la sortie de «*D'un château l'autre*» : «*J'ai écrit pour me payer un appartement. C'est simple : je suis né à une époque où on avait peur du terme. Maintenant on n'a plus peur du terme.*»

Il produisit alors un texte inspiré de ses aventures et mésaventures qu'il faisait vivre à un personnage appelé Bardamu, qui avait déjà paru dans sa pièce "L'église" (1924) où il était un médecin travaillant pour le compte de la "Commission d'hygiène" de la "Société des Nations". Il intitulait ce texte "Travels" ou "Journeys", ce qui fut donc le premier titre de "Voyage au bout de la nuit".

Il fut encore plus incité à écrire son roman par la rencontre de Joseph Garcin, un homme comme il les aimait, car, comme lui, il avait été blessé à la guerre, et, peu scrupuleux sur les moyens, était prompt à profiter de toutes les occasions pour fuir ce qu'il appelait la médiocrité générale ; de ce fait, il avait eu une vie aventureuse, tout en étant facilement inquiet et pessimiste. Le 1^{er} septembre 1929, Destouches lui envoya une lettre où il lui indiqua : «*J'ai un projet, tout autre chose, pas de politique ni de frauduleux commerce, il faudra que je vous en fasse part et vous pourrez m'aider.*»

Le 10 décembre 1929 parut "Hôtel du Nord" d'Eugène Dabit, tableau d'un milieu très populaire et laborieux, galerie de personnages pittoresques, moins, à proprement parler, un roman, qu'une succession de tranches de vies, dans un style qui tendait à la plus grande simplicité. Céline allait toujours situer le point de départ de son roman à partir de cette publication alors qu'il avait commencé avant, il a ainsi déclaré : «*J'ai lu "Hôtel du Nord", un sacré bouquin, et je me suis dit : "Eugène de la Villette et Ferdinand de Courbevoie, ça se vaut, tous les deux enfants de la rue. Pourquoi j'en ferais pas autant?" [...] Se confesser tout au long, comme Dickens, Jean-Jacques ou le Vicomte, ça ne doit pas être sorcier.*» À Madeleine Chapsal, il raconta : «*Je me suis dit : c'est le moment du populisme. Dabit, tous ces gens-là produisaient des livres. Et j'ai dit : moi, je peux en faire autant. Ça me fera un appartement, et je n'aurai plus l'embarras du terme. Sans ça je ne me serais jamais lancé.*»

Il allait revendiquer pour maîtres non seulement Dabit, mais aussi Barbusse, auteur de "Le feu", qui avait donné la parole aux hommes des tranchées, et le Suisse Ramuz, qui se proposait en 1928 d'utiliser la «langue parlée». Son audace résida dans l'ampleur de son entreprise, puisqu'il décida d'écrire en style populaire la totalité du volume et non les seuls dialogues.

Il avait ainsi déjà décrit la rencontre de son personnage avec Parapine, qui guettait, devant un lycée, la sortie des filles de quinze ans. Le passage allait se retrouver dans le manuscrit, au dos d'un papier à en-tête de "Sanatoriums de Plaine-Joux-Mt Blanc". D'autres pages du manuscrit, relatives aux imprécations de la vieille Henrouille après la tentative de son assassinat par un certain Merluret, furent écrites sur des feuillets à en-tête de l'"Assistanat aux tout-petits", clinique de Grasse. Mais la plus grande partie du texte fut écrite sur des feuilles recto-verso, parfois sur le papier à en-tête du dispensaire de Clichy.

Le 21 mars 1930, Destouches signala à Joseph Garcin : «*J'écris un roman, quelques expériences personnelles qui doivent tenir sur le papier, la part de folie, la difficulté aussi, l'œuvre énorme.... D'abord la guerre, dont tout dépend, qu'il s'agit d'exorciser, hélas nous verrons mieux encore dans le sinistre.*»

La correspondance connue de Destouches ne donne ensuite quasiment aucune indication sur les étapes de la rédaction du livre, ce qu'on ne peut que regretter. Il allait indiquer à Paul Vialar, dans une interview pour "Les Annales politiques et littéraires" du 9 décembre 1932 : «*J'ai mis des années à rédiger "Voyage au bout de la nuit". [...] Il y a eu cinquante mille pages, dans lesquelles j'ai rogné et taillé ; il a été dactylographié douze fois.*» Soucieux du style, il mit beaucoup de soin à le composer.

Dans cette première version, la célèbre séquence d'ouverture est très différente de celle qu'on découvre dans la version définitive : c'était l'interlocuteur de Bardamu, Arthur Ganate, conformiste bon teint, qui rapportait la scène, et c'était lui encore qui, logiquement, s'engageait.

Cette première version, un texte de 1040 pages couvertes d'une écriture noire, l'ensemble pesant 4,2 kilos, fut tapée par une dactylo de "La Biothérapie" (laboratoire pharmaceutique dont Destouches était devenu un des collaborateurs à la fin de 1928) qui, face à certains mots («canasson», «pognon», «trucider», «partouzeur»), exprima sa perplexité en les soulignant en rouge avec un point d'interrogation.

Destouches se lança alors dans une seconde version où il effectua un bouleversement qui eut un puissant effet de porte-à-faux sur le roman, Bardamu étant désormais à la fois l'affranchi et le «cave», celui à qui on ne la fait pas et celui à qui on la fait. Et cette oscillation allait se perpétuer jusqu'à la fin du roman. On constate également l'apparition du nom de Robinson, qui vint finalement remplacer

ceux d'une série d'autres personnages antérieurs, Merluret, Lacombe, Vassous, Tourman, et qui aurait pu être choisi à la suite de la lecture du roman de Kafka, "Der Verschollene" ("Le disparu" puis "Amerika") paru en 1927, et où le héros erre aux États-Unis en compagnie de deux vagabonds, dont l'un s'appelle Robinson. Enfin, le discours pacifiste de Princhard fut élagué, et sa tirade sur la « grande galère » qu'est la patrie mise dans la bouche de Bardamu dès la scène d'ouverture (p.9).

En novembre 1931, Destouches recopia et corrigea ce nouveau manuscrit qui, même si son écriture était serrée, était encore un bloc de 876 pages raturées, marquées de taches d'encre, des pages entières étant biffées. Il le fit dactylographier par quatre personnes : Jeanne Carayon, Anna Riccini, Aimée Le Corre et Alexandra Benenson.

Sur cette dactylographie, il apporta encore des corrections manuscrites, procédant par reprises et ajouts, ses textes allant tous être des « mille feuilles » dont les liasses foliotées s'ajoutaient les unes aux autres, se démultipliant de version en version jusqu'à constituer parfois de véritables casse-tête. Une seconde dactylographie puis une troisième auraient ensuite été effectuées.

Enfin, il annonça à son ami, le peintre Henri Mahé qu'il avait écrit un roman, en lançant d'un air désabusé : « *J'en ai fini avec mon guignol.* » Et Henri Mahé fut le premier lecteur du livre. Chargé de lui trouver un éditeur, il proposa le livre à Gilles Bossard qui, sympathisant de "L'action française", journal nationaliste et monarchiste, refusa l'édition en raison de certaines de ses vertus.

Le 9 décembre 1931, Destouches écrivit à Gallimard : « *Je viens de terminer un travail, une sorte de Roman, dont la rédaction m'a pris plusieurs années. Il me semble que j'arrive au plus mauvais pour me faire éditer même "à compte d'auteur". [...] Pourriez-vous m'écrire où je dois déposer mon manuscrit?* »

Le 13 décembre, il signala à Joseph Garcin : « *Je suis exténué, je termine mon œuvre, tant de pages. On ne m'y reprendra plus.* »

Le 17 janvier 1932, il adressa un billet à Henri Mahé : « *Je passerai demain vers 11 heures prendre la page* » (une page oubliée de "Voyage au bout de la nuit").

Début février, il porta "Voyage au bout de la nuit" chez l'éditeur Gallimard, avec la mention « *seul manuscrit* ».

Vers le 12 avril, Louis Chevasson, des "Éditions Gallimard", lui demanda de rédiger un résumé de son livre.

Visiblement décontenancé, il lui répondit le 14 avril : « *Je vous remets mon manuscrit du "Voyage au bout de la nuit" (5 ans de boulot). [...] Vous me demandez de vous donner un résumé de ce livre [...] Je ne crois pas que mon résumé vous donnera grand goût pour l'ouvrage.* »

Il fit cependant un résumé. Mais, oubliant Bardamu, il raconta l'histoire de Robinson, alors appelé Tourman, et en fit le protagoniste du récit, l'appelant le « *proléttaire moderne* », « *l'homme nouveau* » qui ne croit plus à l'amour, n'en veut pas, refusant son discours, se sachant seul face à la vie et à la mort. Il concluait en définissant son livre comme « *un récit romancé, dans une forme assez singulière et dont je ne vois pas beaucoup d'exemples dans la littérature en général [...] une manière de symphonie littéraire, émotive, plutôt que d'un véritable roman [...] Au point de vue émotif ce récit est assez voisin de ce qu'on obtient ou devrait obtenir avec de la musique. [...] Cela se tient sans cesse aux confins des émotions et des mots, des représentations précises. C'est de la grande fresque, du populisme lyrique, du communisme avec une âme, coquin donc, vivant. [...] 700 pages de voyages à travers le monde, les hommes et la nuit, et l'amour, l'amour surtout que je traque, abîme, et qui ressort de là, pénible, dégonflé, vaincu... Du crime, du délire, du dostoïevskysme, il y a de tout dans mon machin, pour s'instruire et pour s'amuser. [...] C'est du pain pour un siècle entier de littérature. C'est le prix Goncourt 1932 dans un fauteuil...* »

Le 25 avril, impatient, il relança Gallimard sur le sort de son manuscrit : « *Je voudrais bien connaître votre déclaration de manière à pouvoir le soumettre au cas de refus à un autre éditeur avant les vacances.* »

Le 29 avril, Gallimard lui répondit : « *Votre manuscrit est actuellement en lecture.* »

Le 24 mai, Benjamin Crémieux, qui n'avait pas achevé la lecture du livre, rédigea un compte rendu, le décrivant comme « *un roman communiste contenant des épisodes de guerre très bien racontés. Écrit par moments en français argotique un peu exaspérant, mais en général avec beaucoup de verve. Serait à élaguer.* »

Le 29 mai, Destouches intima à Gallimard : «Depuis 2 mois et demi, vous avez en lecture mon manuscrit "Voyage au bout de la nuit". Je vous serais très obligé de le remettre à ma disposition. N'ayant pas reçu votre réponse j'ai accepté la proposition d'un autre éditeur.»

Mais ce ne fut que le 15 juin que cet «autre éditeur», Robert Denoël, qui avait édité "Hôtel du Nord", reçut un tapuscrit de "Voyage au bout de la nuit". S'il manifesta immédiatement son enthousiasme, il allait demander à Destouches de procéder à quelques coupures afin d'éliminer des propos qu'il jugeait obscènes. Ce fut en vain, et, en mai, il accepta de publier le texte.

Le 30 juin, Destouches signa avec les "Éditions Denoël & Steele" pour la publication du livre à ces conditions : 10% sur les 25 francs de chaque volume à partir du quatrième mille (après amortissement des frais de fabrication et de distribution) - 12% de 5000 à 10000 exemplaires - 15% de 10000 à 50000 - 18% au-dessus de 50000. C'était en fait un contrat de compte d'auteur déguisé.

Allant récupérer son tapuscrit chez Gallimard, il croisa Emmanuel Berl qui lui dit l'avoir lu et avoir trouvé «un ton». L'avait lu aussi Malraux qui essaya, en vain, de le faire éditer à la N.R.F..

Le 2 juillet, les "Éditions Gallimard" écrivirent à Destouches pour lui annoncer que son manuscrit avait fait l'objet de «grands éloges», et que Benjamin Crémieux souhaitait le rencontrer. Il répondit le même jour qu'il ne pouvait se rendre au rendez-vous parce qu'il devait partir pour Marseille le lendemain ; il proposait un rendez-vous entre le 25 juillet et le 2 août, avant de repartir pour la Bretagne ; il se disait «très heureux de prendre bonne note des objections» ; il ne faisait pas mention de son contrat avec les "Éditions Denoël & Steele". On ignore si la rencontre eut lieu.

Le 7 juillet, Louis Chevasson lui écrivit que Gallimard se proposait d'éditer le livre s'il acceptait de procéder à des élaguements : «Il y a en effet des parties tout à fait remarquables mais qui sont malheureusement noyées parmi d'autres un peu monotones qui risqueraient de lasser le lecteur. Il désirerait donc vous conseiller d'alléger votre manuscrit en supprimant les passages qui en rendent la lecture difficile et qui gâtent un livre des plus sympathiques et remarquable en beaucoup d'endroits.» Ainsi cessèrent les relations entre Destouches et les "Éditions Gallimard".

Fin août, "Voyage au bout de la nuit" fut à la composition. Quatre jeux d'épreuves auraient été nécessaires pour en fixer la forme définitive. Destouches écrivit à Denoël : «De grâce surtout n'ajoutez pas une syllabe au texte sans me prévenir ! Vous foutez le rythme par terre comme rien ! Moi seul peut le retrouver où il est ! [...] Faites attention à la couverture aussi. Pas de music hallisme. Pas de sentimentalisme typographique. Du classique. Considérez que vous en êtes vous autres à la période romantique de cet ours [manuscrit à revoir et à corriger], qui n'est qu'un ours mal léché !]. Moi je l'ai digéré et je suis prêt à le vomir.»

Ce fut sans doute alors qu'il choisit le pseudonyme de Louis-Ferdinand Céline. Tandis que ses biographes y voient un hommage à sa grand-mère, Céline Victoire Guillou, née Lesjean, il affirma toujours que son nom de plume était un hommage à sa mère, même si elle se prénommait Marguerite Louise : «Céline c'est le nom de ma mère. Pour ce qui est raffiné dans l'ouvrage, je le tiens de ma mère.»

Il dédia son livre «à Élisabeth Craig» (p.3).

Il plaça en tête deux textes :

-Un quatrain intitulé "Chanson des Gardes Suisses", daté de 1793 (p.4) : Les gardes suisses, employés depuis 1616 par les rois de France pour qu'ils assurent leur protection, en avaient été victimes. En effet, certains furent, au palais des Tuilleries, le 10 août 1792, massacrés par les émeutiers ; puis, jusqu'à la fin de septembre, on en tua ou guillotina d'autres qui avaient été faits prisonniers. Ils avaient été décidément des vaincus.

-Un texte en prose sans titre ni date : «Voyager, c'est bien utile, ça fait travailler l'imagination. / Tout le reste n'est que déception et fatigues. Notre voyage à nous est entièrement imaginaire. Voilà sa force ./ Il va de la vie à la mort. Hommes, bêtes, villes et choses, tout est imaginé. C'est un roman, rien qu'une histoire fictive. Littré le dit, qui ne se trompe jamais. / Et puis d'abord tout le monde peut en faire autant. Il suffit de fermer les yeux. / C'est de l'autre côté de la vie.»

Denoël donna les épreuves à lire à Jean Paulhan qui travaillait à la N.R.F.. Il allait écrire à Destouches le 1er décembre 1948 : «Je n'ai connu le voyage que par les épreuves que m'a envoyées Denoël. J'ai trouvé ça extrêmement fort, je l'ai écrit à Denoël, vous m'en avez gentiment remercié quand le livre a paru.»

Le 2 décembre, Destouches écrivit à Denoël : «*Je suis près de la petite Carayon qui comprend bien ce que je lui demande.*» Jeanne Carayon, correctrice d'épreuves, vivait dans le même immeuble que lui, à Clichy, avec son enfant, son père et une amie qui préparait l'agrégation d'anglais.

Fin septembre, Destouches écrivit à sa nouvelle amie, Cillie Ambor-Tuschfeld : «*Le livre va paraître le 5 octobre [...] Ce n'est pas cela qui me nourrira non plus.*»

Il indiqua encore : «*Ce bouquin, ça m'aurait dégoûté de le signer.*»

L'intérêt de l'action

En dépit de la déclaration de Céline : «*Notre voyage à nous est entièrement imaginaire. [...] Hommes, bêtes, villes et choses, tout est imaginé. C'est un roman, rien qu'une histoire fictive. Littré le dit, qui ne se trompe jamais. / Et puis d'abord tout le monde peut en faire autant. Il suffit de fermer les yeux. / C'est de l'autre côté de la vie.*», «*Voyage au bout de la nuit*», qui est écrit à la première personne, et dont le narrateur, Ferdinand Bardamu, parle de lui, est bien un roman autobiographique, la transposition romanesque des moments marquants de la vie de son auteur, ce que, d'ailleurs, l'éditeur s'empessa de révéler dès sa publication. De plus, Céline indiqua bien, dans le livre lui-même, sa propension à «tout dire» puisqu'on y lit : «*On ne sera tranquille que lorsque tout aura été dit, une bonne fois pour toutes, alors enfin on fera silence et on aura plus peur de se taire. Ça y sera.*» (p.327). Bardamu raconte que, alors qu'il était à New York : «*Elles rigolaient bien les quatre visiteuses de Lola à m'entendre ainsi me confesser à grands éclats et faire mon petit Jean-Jacques*» [p.214]), allusion à Rousseau auteur de «*Confessions*».

Le roman est, en fait, un témoignage, l'histoire de Bardamu reposant sur les expériences de tous ordres vécues par Louis-Ferdinand Destouches : à la guerre, dans des voyages (en particulier en Afrique et aux États-Unis), dans l'exercice de la médecine dans la banlieue parisienne, expériences toutes intenses et rendues encore plus intenses par la verve vénémente prêtée au héros. Comme signalé plus haut, ces aventures, d'un personnage déjà appelé Bardamu, avaient déjà été évoquées dans une pièce de théâtre intitulée «*L'Église*». Dans «*Voyage au bout de la nuit*», le témoignage a pris plus d'ampleur, le récit étant constitué d'une enfilade d'événements dont le seul lien est Bardamu. Surtout, il s'est transformé, ce qui fait bien du livre un roman, et même, pourrait-on dire, un roman picaresque, type de romans né en Espagne à la fin du XVI^e siècle et qui, dans un style fort réaliste, décrit la vie d'un «picaro», d'un vaurien, d'un pauvre bougre, entraîné, malgré lui, dans des aventures qui le font mûrir en lui ôtant toute illusion, à qui l'injustice sociale enlève tout scrupule et qui fait son chemin à travers divers milieux sociaux, selon le mécanisme traditionnel d'une succession de crises surmontées une par une. L'exemple le plus fameux de roman picaresque est «*Lazarille de Tormes*» dont «*Voyage au bout de la nuit*» rappelle parfois la bassesse et l'accent. On peut surtout citer cette parodie du roman picaresque qu'est «*Candide*» de Voltaire qui, lui aussi, n'est pas sans ressemblance avec «*Voyage au bout de la nuit*» : si Candide est enrôlé dans une armée, Bardamu s'engage volontairement, mais c'est le point de départ d'aventures qui le font passer, lui aussi, d'un continent à l'autre ; il quitte Molly comme Candide a quitté l'Eldorado ; le compagnonnage entre Bardamu et Robinson fait penser à celui de Candide et de Martin ; comme Candide, Bardamu apprend à vivre, et connaît une nette évolution ; cependant, alors que Candide avait à se corriger de l'idée qui lui avait été inculquée, selon laquelle «Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes» grâce à la Providence, Bardamu, lui, ne l'a jamais cru. Son pessimisme et son indifférence religieuse sont affirmés.

Si Bardamu se donna comme objectif : «*Faudra raconter tout sans changer un mot, de ce qu'on a vu de plus vicieux chez les hommes [...] Ça suffit comme boulot pour une vie tout entière.*» (p.25), ce «raconter tout» rappelant le «tout dire» de Rousseau, Céline malaxa et reconstruisit sa vie, expliquant d'ailleurs ensuite : «*Je m'arrange avec mes souvenirs en trichant comme il faut*». Et, en fait, Bardamu n'a pas tout dit, puisqu'il indiqua, à propos de la guerre : «*Et puis il s'est passé des choses et encore des choses, qu'il est pas facile de raconter à présent, à cause que ceux d'aujourd'hui [en 1928] ne les comprendraient déjà plus*» (p.47) ; qu'il reconnut qu'il y a des choses «*pas racontables*» (p.237). Et Bardamu annonce : «*Je dirai tout un jour, si je peux vivre assez longtemps pour tout raconter*» ; le fit

même s'en prendre aux lecteurs : «*Attention, dégueulasses ! Laissez-moi faire des amabilités encore pendant quelques années. Ne me tuez pas encore. Avoir l'air servile et désarmé, je dirai tout. Je vous l'assure et vous vous replierez d'un coup alors comme les chenilles baveuses qui venaient en Afrique foirer dans ma case et je vous rendrai plus subtilement lâches et plus immondes encore, si et tant que vous en crèverez peut-être enfin.*» (p.244).

* * *

Le titre du roman est tout à fait significatif de son contenu.

En effet, dans "*Voyage au bout de la nuit*", c'est bien le thème du voyage qui domine.

Bardamu est défini par Robinson : «*C'est un type qui aime à voir des pays*», et il ajoute : «*Moi aussi, dans un sens, alors c'est comme si on avait fait route ensemble depuis longtemps*» (p.411). L'errance de Bardamu est à la fois physique et psychique. S'il change de place, c'est pour échapper à l'angoisse, à la misère qui, selon lui, nous rattrape dès que nous nous arrêtons.

Pendant la guerre, il est contraint à de nombreux déplacements, à la recherche d'un village puis en reconnaissance. Dans Paris, avec Lola ou Musyne, il ne cesse d'aller et venir ; il se rend du Val-de-Grâce vers la «zone». Plus tard, il navigue vers l'Afrique, voyage de Topo vers Bikimimbo, y éprouve le désir du retour en Europe qui s'impose à lui avec acuité. Mais il se retrouve sur une galère, cette situation quelque peu fantastique relançant le voyage, d'où ce consentement : «*Ici au moins ça bougeait et ça c'était déjà de l'espérance*» (p.181) : la signification profonde du voyage commence à se définir. À la quarantaine de New York, il constate : «*Le goût de l'aventure et des nouvelles imprudences me revint impérieux.*» (p.190). À Detroit, le bonheur pourrait le retenir, mais il cède à son irrépressible besoin de partir, pensant : «*L'infini s'ouvre rien que pour vous*», même si ce n'est qu'*«un ridicule petit infini»*, «*le voyage*» étant «*la recherche de ce rien du tout, de ce petit vertige pour couillons*» (p.214) ; quittant Molly en reconnaissant : «*Je l'aimais bien, sûrement, mais j'aimais encore mieux mon vice, cette envie de m'enfuir de partout, à la recherche de je ne sais quoi, par un sot orgueil sans doute, par conviction d'une espèce de supériorité*» (p.229), tandis que Robinson s'étonne : «*T'en veux donc encore des voyages?*» (p.233). En France, les tribulations de Bardamu deviennent des «*tribulations académiques*» (p.237). Puis le médecin fait un voyage à travers les misères de la banlieue ; et il compare sa perpétuelle agitation à l'immobilité de la mère Henrouille : «*Elle semblait absolument certaine de sa tête, comme d'une chose indéniable et bien entendue, une fois pour toutes / Et moi, qui courais tant après la mienne et tout autour du monde encore*» (p.255). Il justifie son départ de Rancy : «*À mesure qu'on reste dans un endroit, les choses et les gens se débraillent, pourrissent et se mettent à puer tout exprès pour vous.*» (p.275). Plus il a tendance à se fixer, plus le souci de l'évasion se fait pressant : «*Il ne restait plus qu'à partir une fois de plus.*» (p.288). Alors qu'il quitte Rancy, non sans grandiloquence, il proclame que : «*Pour ces gens-là [les concierges] je me glissais dans l'inconnu comme dans un grand tunnel sans fin. [...] je m'en allais me perdre au diable*» (p.347) - «*Fallait que je bouge encore et que m'en aille ailleurs. J'avais beau faire, beau savoir... Je ne pouvais pas rester en place.*» (p.349). Plus loin, il raconte : «*Au "Tarapout" on continuait à me trouver bien convenable, bien tranquille, un figurant ponctuel mais après quelques semaines d'accalmie le malheur me revint par un drôle de côté et je fus bien obligé, brusquement encore, d'abandonner ma figuration pour continuer ma sale route.*» (p.362). Plus loin encore, il se rend à Toulouse avant de fuir devant une autre catastrophe. Cependant, enfin, il avoue sa fatigue, son renoncement à continuer de parcourir «*le chemin de rien du tout*», au cours duquel «*on a plus ou moins bien vomi, avec bien des efforts et de la peine*» (p.458). Et, au moment de la mort de Robinson, se reprochant de manquer de compassion, il constate : «*J'avais tout perdu décidément au cours de la route, je ne retrouvais rien de ce qu'on a besoin pour crever, rien que des malices*» (p.497).

Ce besoin d'errance agite aussi Robinson que Bardamu rencontre à différentes étapes de sa propre errance, et qui, finalement, alors que lui-même s'est assagi, va plus loin dans son désir de fuite puisque, à Toulouse, il manifesta encore son «*goût funeste pour les escapades*» (p.444), proposa qu'on le laisse «*faire un tour, voyager tout seul, revoir un peu de pays*» (p.453).

Il y a même l'abbé Protiste qui est contraint au voyage : «*Il ne savait plus trop comment faire le curé pour avancer à la suite de nous quatre dans le noir. [...] On était maintenant du même voyage. Il apprendrait à marcher dans la nuit le curé, comme nous, comme les autres.*» (p.340).

On peut voir un autre type de voyage dans l'étude de l'anglais par Baryton, qui est d'ailleurs appelée «une pérégrination académique et désolée» (p.436), à la suite de laquelle, sorte de successeur de Bardamu, il part pour faire un vrai voyage lui aussi.

Le voyage, c'est une poursuite du bonheur toujours déçue et toujours recommencée, qui mène à la lassitude, qui aboutit à l'abdication de l'imagination. C'est surtout la recherche de la vérité dans une enquête incessante auprès des êtres humains.

D'autre part, "Voyage au bout de la nuit" est bien dominé par la nuit qui est, d'un bout à l'autre du roman, sous les noms aussi d'«ombre», d'«obscurité», de «ténèbres», le lieu de la terreur et de la perdition, car Bardamu s'y sent livré à toutes les agressions.

La nuit est d'abord une nuit réelle :

-C'est la nuit dans laquelle se déroule la guerre, «la nuit de guerre des villages abandonnés» (p.35). L'arrivée du soir la fait craindre, Bardamu observant que les «maisons du faubourg [...] se détachaient encore une fois, bien nettes, comme font toutes les choses avant que le soir les prenne.» (p.71). Il remarque que, ensuite, s'étend «une nuit énorme qui bouffait la route à deux pas de nous et même qu'il n'en sortait du noir qu'un petit bout de route grand comme la langue» (p.23). Or il lui faut se déplacer dans «les ténèbres de ces pays à personne» (p.26) où les soldats déambulent «d'un bord de l'ombre à l'autre» (p.26) ; de ce fait, «la torture du régiment continuait alors sous la forme nocturne, à tâtons dans les ruelles bossues du village sans lumière» (p.34). Mais «on a trouvé un petit moyen, dont on était bien content, pour ne plus se perdre dans la nuit» (p.28) qui est de faire brûler les villages (p.29) !

-C'est la nuit de l'Afrique, la nuit tropicale, pleine des bruits des animaux et du tam-tam des Noirs : «La nuit avec tous ses monstres entrait alors dans la danse parmi ses mille et mille bruits de gueules de crapauds.» (p.168). La forêt est «une énorme gare amoureuse et sans lumière» (p.168). Les bruits de la forêt sont «des morceaux de la nuit tournés hystériques» (p.165).

-C'est la nuit des pauvres à New York, «la nuit habituelle à [leur] condition» (p.207) et celle dans laquelle Bardamu «excursionnait» à Detroit en enviant les travailleurs nocturnes : «Ils semblaient moins inquiets que nous autres, gens de la journée. Peut-être parce qu'ils étaient parvenus, eux, tout en bas des gens et des choses.» (p.232).

-C'est la nuit qui règne à l'approche de la banlieue : «Quand on arrive vers ces heures-là en haut du pont Caulaincourt on aperçoit au-delà du grand lac de nuit qui est sur le cimetière les premières lueurs de Rancy. [...] Alors on dirait qu'on fait le tour de la nuit même.» (p.290). C'est la nuit qui «se refermait sur la zone» (p.339).

-C'est la nuit dont profitent les malades : «Les gens étaient si pauvres et si méfiants dans mon quartier qu'il fallait qu'il fasse nuit pour qu'ils se décident à me faire venir, moi, le médecin pas cher pourtant. J'en ai parcouru ainsi des nuits et des nuits à chercher des dix francs et des quinze à travers les courettes sans lune.» (p.241-242).

-C'est la nuit qui «a pris» le groupe de Séverine et des deux Arabes, puis qui «était chez elle» (p.317).

-C'est la nuit de la chambre de Bardamu : «Comme une petite nuit dans un coin de la grande, exprès pour moi tout seul [...] ma nuit à moi, ce cercueil» (p.291).

-C'est la nuit de son départ de Rancy où ne brillent que «le long doigt du gaz», la lampe de la tante de Bébert (p.347), «le truc à éclipses du coin du Boulevard», «la cage en verre» de l'octroi (p.349), le «petit brasero» des «trois grelotteux» (p.350).

-C'est même la nuit de l'espace sidéral dans laquelle se meut la Terre : «Ainsi tourne le monde à travers la nuit énormément menaçante et silencieuse.» (p.326).

-C'est la nuit de la cécité dans laquelle est jeté Robinson à la suite de son attentat (p.327).

-En définitive, c'est la nuit dans laquelle reste Robinson tandis que Bardamu atteint le «bout de la nuit», qui est aussi d'être débarrassé de Robinson, mauvais démon qui le hantait. La fin du livre est donc essentielle.

La nuit est surtout une nuit symbolique :

-C'est la nuit de la peur, de l'inquiétude, de l'angoisse (p.340), du malheur («les sales régions de la nuit» [p.372]), la nuit de Robinson dans laquelle Bardamu l'a suivi (p.308), qui lui fait se dire :

«Maintenant qu'il s'agissait d'ouvrir les yeux dans la nuit j'aimais presque autant les garder fermés. Mais Robinson semblait tenir à ce que les ouvrisse, à ce que je me rende compte.» (p.314). Après l'accident dont est victime Robinson, Bardamu se sent «coupable de désirer au fond que tout ça continue. Et que même je n'y voyais plus guère d'inconvénients à ce qu'on aille tous ensemble se vadrouiller de plus en plus loin dans la nuit.» (p.331), la nuit dans laquelle l'abbé Protiste «venait nous retrouver» (p.339), s'engageant lui aussi dans le «même voyage» «dans la nuit», ce qui fait qu'il «avait très peur forcément lui aussi» (p.340). Pour Bardamu, «le tout pour le moment c'était d'avancer bien à tâtons. [...] Ça ne sert pas même d'écarquiller les yeux dans le noir dans ces cas-là. C'est de l'horreur perdue et voilà tout. Elle a tout pris la nuit et les regards eux-mêmes. On est vidé par elle. Faut se tenir quand même par la main, on tomberait. Les gens du jour ne vous comprennent plus. On est séparé d'eux par toute la peur et on en reste écrasé jusqu'au moment où ça finit d'une façon ou d'une autre et alors on peut enfin les rejoindre ces salauds de tout un monde dans la mort ou dans la vie.» (p.340-341). Le projet d'installation de Robinson et de la vieille Henrouille, «c'était des nouvelles espérances d'en sortir de la mouscaille et de la nuit» (p.343).

-C'est la nuit de l'ignorance. Ainsi, Bardamu constate que Robinson était, après son aveuglement, en proie à «une peine qui dépassait son instruction» (p.329), tandis que lui se dit : «La vie [...] allait me cacher ce que je voulais savoir d'elle, de la vie au fond du noir» (p.232) - «On avait pas assez d'instruction pour comprendre les mots qu'ils ont dit certaines gens et les gens eux-mêmes... [...] Il faut alors continuer sa route tout seul, dans la nuit. On a perdu ses vrais compagnons. On leur a pas seulement posé la bonne question, la vraie, quand il était temps. À côté d'eux on ne savait pas. Homme perdu.» (p.378).

Cette ignorance doit être traversée ; la nuit doit être affrontée car «tout ce qui est intéressant se passe dans l'ombre, décidément. On ne sait rien de la véritable histoire des hommes.» (p.64). Il faut «aller vraiment au fond des choses [...] ouvrir les yeux dans la nuit» (p.314). Bardamu se dit : «D'avoir suivi dans la nuit Robinson j'avais quand même appris des choses» (p.308) - «Il faut se méfier des choses [...] On croit qu'elles vont parler les choses et puis elles ne disent rien du tout et sont reprises par la nuit bien souvent sans qu'on ait pu comprendre ce qu'elles avaient à nous raconter. Moi du moins, c'est mon expérience.» (p.312-313) - «On s'enfonce, on s'épouante d'abord dans la nuit mais on veut comprendre quand même et alors on ne quitte plus la profondeur.» (p.381). Si, au contact des fous de l'«Institut psychothérapique», il craint de perdre la raison, il ressent tout de même «l'envie d'aller un peu plus loin pour savoir si on aura la force de retrouver sa raison, quand même, parmi les décombres.» (p.427). Plus tard, il renonce à voir la fille Henrouille car il était «arrivé plus loin qu'elle dans la nuit» - «Y avait trop de nuit pour elle autour de moi» ; «elle n'avait pas assez d'instruction» pour le suivre : «Faut du cœur et du savoir pour aller plus loin que les autres» (p.462). La recherche de la vérité exige un retour constant dans la nuit, une exploration inlassable.

-C'est la nuit de la quête à laquelle Bardamu ne peut échapper. À New York, il se dit : «À force d'être poussé comme ça dans la nuit, on doit finir tout de même par aboutir quelque part. [...] À force d'être foutu à la porte de partout, tu finiras sûrement par le trouver le truc qui leur fait si peur à eux tous, à tous ces salauds-là autant qu'ils sont et qui doit être au bout de la nuit. C'est pour ça qu'ils n'y vont pas eux au bout de la nuit !» (p.220). Cette quête n'est possible que dans la nuit car les êtres humains s'y révèlent tels qu'ils sont, tandis que, le jour, «tout le monde travaille pour la galerie» (p.43). Aussi, lui qui avait déjà avoué : «Retourner dans la nuit c'était ma grande préférence, même suant et geignant et puis d'ailleurs dans n'importe quel état !» (p.123), reconnaît : «Je retrouvai [...] la nuit [...] et puis derrière la nuit toutes les complicités du silence» (p.124).

«Voyage au bout de la nuit» se termine bien sur la fin d'une nuit, sur le lever du jour (p.503-504). Du moins, le livre aurait-il dû se terminer là, avec encore le morceau final (p.504-505), car l'épisode du «bistrot» qui s'intercale (p.504) est faible et inutile.

Mais peut-on dire que Bardamu soit vraiment au bout de sa nuit, de cette nuit qui ne peut finir que dans la mort et qu'il faut avoir le courage d'affronter afin de conjurer peu à peu les différents visages de la peur?

* * *

Ce roman autobiographique a un déroulement linéaire.

Il est soumis à une chronologie qui est d'abord marquée par la mention du «*Président Poincaré*» (p.7) qui avait été élu en 1913. On passe à la guerre qui fut déclenchée en juillet 1914, ce qui n'est toutefois pas indiqué. On apprend plus loin qu'une distribution de viande eut lieu «*dans une prairie d'août*» (p.20) puis que Bardamu devint «*brigadier vers la fin de ce même mois d'août*» (p.22) ; que «*après un repos, on est remontés à cheval, quelques semaines plus tard*» (p.31). Page 75 est effectué un retour en arrière pour une évocation de son enfance au «*passage des Beresinas*». Puis la chronologie demeure longtemps très imprécise jusqu'à ce que soient mentionnées les «*cinq ou six années de tribulations académiques*» (p.237) qui lui permirent de devenir médecin. Avec son établissement dans l'«*Institut psychothérapique*», apparaissent des notations comme «*Six mois passèrent*» (p.471), et l'énigmatique «*date fameuse ce 4 mai*» (de quelle année?) où, atteint d'un malaise, il se regarda «*vieillir, passionnément*» (p.428). Surtout, lors de la fête des Batignolles, voyant «*le "Tir des Nations"*», il put se dire : «*Voilà quinze ans qui viennent de passer*» (p.480), et, plus loin, ajouter : «*Ça allait peut-être un peu mieux qu'il y a vingt ans*» (p.501).

Au cours de ce déroulement, le sens du «*voyage*» du titre se précise de plus en plus, et Bardamu va bien jusqu'«*au bout de la nuit*». Ainsi, même si Céline suivit la trajectoire de sa propre existence, il lui donna une progression, chaque épisode prenant sa place dans un ensemble bien réglé. Il maintint longtemps une grande intensité dramatique ; elle diminue nettement quand l'action se déplace dans l'«*Institut psychothérapique*», Bardamu s'y embourgeoisant, même si c'est à Baryton de connaître un «*désarroi spirituel*» qui tourne aussitôt à la «*débâcle*» (p.435) ; elle reprend de la force quand Robinson devient le protagoniste principal ; quand il est dorénavant porteur des interrogations et des actes qui dominent toute la seconde moitié, suivant alors une évolution inverse de celle de Bardamu ; en effet, plus celui-ci connaît la sécurité, plus son double plus malchanceux s'enfonce dans la misère et le malheur, étant, en définitive, celui qui ose aller le plus loin.

Comme il se doit, la narration se fait au passé, avec quelques intrusions d'un «présent de narration» (p.197 pour le récit de la progression rapide dans l'hôtel - p.225 pour la mention de la résistance aux machines - p.298 pour le tableau de Rancy - p.301 pour le récit du conflit avec la sage-femme - p.302 pour peindre l'indécision du mari - p.345 au sujet de la tante de Bébert- p.354-355 au moment de l'engagement au «*Tarapout*», passage où toutefois se mêlent présent et temps du passé - p.396 où Bardamu donne des conseils de prudence sexuelle à Madelon - p.412 pour le récit de l'accident de la vieille Henrouille - p.422 pour le tableau de Vigny-sur-Seine - p.428 pour le malaise du 4 mai - p.482 pour le tableau en quelque sorte intemporel de la fête et des amours qui s'y nouent - p.490 pour l'agression de Madelon sur Robinson).

D'autre part, on trouve des interventions de Céline dans le cours de son écriture du roman :

- Page 23, évoquant «*le commandant Pinçon*», il le poursuit de sa vindicte : «*J'espère qu'à l'heure actuelle il est bien crevé (et pas d'une mort pépère)*».
- Page 47, on lit : «*Et puis il s'est passé des choses et encore des choses, qu'il est pas facile de raconter à présent, à cause que ceux d'aujourd'hui [en 1928] ne les comprendraient déjà plus*».
- Page 65, il prévint : «*Si je meurs de ma mort à moi, plus tard, je ne veux surtout pas qu'on me brûle ! Je voudrais qu'on me laisse en terre, pourrir au cimetière, tranquillement, là, prêt à revivre peut-être... Sait-on jamais !*» (p.65).
- Page 71, parlant de Princhard, il se dit : «*C'est loin déjà de nous le soir où il est parti, quand j'y pense. Je m'en souviens bien quand même.*»
- Page 72, on lit : «*Ces uniformes dont on commence à ne plus se souvenir qu'avec bien de la peine furent les semences de l'aujourd'hui, cette chose qui pousse encore et qui ne sera devenue fumier qu'un peu plus tard, à la longue.*»
- Page 73, sur la question des pratiques sexuelles, rappelant «*qu'on trouvait moyen de faire facilement l'amour et pour pas cher*», il constate : «*Cela était encore exact, il y a quelque vingt ans, mais depuis, bien des choses ne se font plus, celles-là surtout parmi les plus agréables. Le puritanisme anglo-saxon nous dessèche chaque mois davantage, il a déjà réduit à peu près à rien la gaudriole impromptue des arrière-boutiques. Tout tourne au mariage et à la correction.*»

-Page 77 : «À l'heure qu'il est, il m'arrive encore de la rencontrer Musyne, par hasard, tous les deux ans ou presque, ainsi que la plupart des êtres qu'on a connus très bien.»

-Page 103 où, au sujet de la bijouterie Puta, il est noté : «Ils y scintillent d'ailleurs toujours ces joyaux.»

-Pages 161-162 où Céline indique : «C'est tout ce qu'il me reste de cet endroit-là, de ce *Topo*», se pose des questions sur la persistance de ce village précaire, terminant en se disant : «Peut-être que rien de tout cela n'est plus, que le petit Congo a léché *Topo* d'un grand coup de sa langue boueuse un soir de tornade en passant et que c'est fini, bien fini, que le nom lui-même a disparu des cartes [...] Qu'il n'existe plus rien.»

-À la fin du chapitre 19, n'est-ce pas lui qui lance cette invitation : «Bonne, admirable *Molly*, je veux si elle peut encore me lire, d'un endroit que je ne connais pas, qu'elle sache bien que je n'ai pas changé pour elle, que je l'aime encore et toujours, à ma manière, qu'elle peut venir ici quand elle voudra partager mon pain et ma furtive destinée. Si elle n'est plus belle, eh bien tant pis ! Nous nous arrangerons ! J'ai gardé tant de beauté d'elle en moi, si vivace, si chaude que j'en ai bien pour tous les deux et pour au moins vingt ans encore, le temps d'en finir», et qui affirme : «J'ai défendu mon âme jusqu'à présent et si la mort, demain, venait me prendre, je ne serais, j'en suis certain, jamais tout à fait aussi froid, vilain, aussi lourd que les autres.» (p.236)?

-Au chapitre 22, Bardamu constata : «Les malades ne manquaient pas, mais il n'y en avait pas beaucoup qui pouvaient ou voulaient payer. La médecine, c'est ingrat. Quand on se fait honorer par les riches, on a l'air d'un larbin, par les pauvres on a tout du voleur.» (p.264). Cela l'amena à parler des «honoraires» qu'il a demandés à ses patients, et à s'accuser : «C'est même depuis ce temps-là que je suis certain d'être aussi dégueulasse eue n'importe quel autre. C'est pas que j'aie fait des orgies et des folies avec leur cent sous et leurs dix francs» (p.265).

-Page 418, il indiqua quel était l'état de sa réflexion sur les fous «à présent».

-Page 487, au sujet de la crise de Madelon, il fit ce commentaire : «Si nous étions restés comme ça, mais chacun pour soi, rien ne serait arrivé. C'est encore aujourd'hui mon opinion quand j'y repense.»

Parfois, il s'adressa au lecteur : «Pas vrai?» (p.346) - «Vous remarquerez qu'il y a toujours deux prostituées en attente au coin de la rue des Dames» (p.350).

Le texte est divisé en 45 chapitres ni numérotés ni titrés, de longueurs très variables (comme en témoigne le résumé précédent où chaque paragraphe est d'une longueur proportionnelle à celle du chapitre), pas toujours uniquement centrés sur une situation. On remarque l'extrême brièveté (une page) du chapitre où sont simplement mentionnés l'accident arrivé à la mère Henrouille et la fuite de Bardamu.

Quelques fins de chapitres sont habiles. Celle de la page 110 est déconcertante. Page 183, un suspense est créé. Pages 258-259, de «la pissotièr» mentionnée à la fin d'un chapitre, on passe à «l'édicule» du chapitre suivant. Le chapitre 24, où Bardamu rend visite à Parapine, se termine de façon bouffonne par la mention de son intérêt pour «les petites élèves du Lycée» (p.286). Au contraire, la fin du chapitre suivant impose une note dramatique : «J'ai fini par m'endormir sur la question [celle de la mort de Bébert?], dans ma nuit à moi, ce cercueil, tellement j'étais fatigué de marcher et de ne trouver rien» (p.291). Page 338, la fin du chapitre laisse en suspens la suite de la visite du prêtre. Le chapitre 35 (qui n'aurait pas dû comporter la narration du début du séjour à Toulouse) se termine sur la mention du «petit escalier raide, fragile et difficile comme une échelle» (p.389) qu'on retrouve au début du chapitre suivant : «À cause de ce petit escalier si mince et si traître» (p.390). La fin du chapitre 40 nous laisse sur la vision de la main de Baryton, «toujours plus loin, blanche» (p.441). Le chapitre 41 s'achève sur un aveu de faiblesse due au vieillissement : «Je n'avais peut-être plus assez de force [...] pour aller encore loin, moi, comme ça, tout seul.» (p.463). Le chapitre 44 se termine par le récit à la fois d'une grande précision et d'une émotion déchirante de l'agonie de Robinson (p.497-498) ; les derniers mots sont : «Dans la chambre, ça faisait comme un étranger à présent Robinson, qui viendrait d'un pays atroce et qu'on n'oserait plus lui parler.» (p.498). Le livre se clôt sur un remorqueur qui «appelait vers lui toutes les péniches du fleuve toutes, et la ville entière, et le ciel et la campagne, et nous, tout qu'il emmenait, la Seine aussi, tout, qu'on en parle plus.» (p.505).

Le nombre des chapitres pouvant être moindre ou supérieur, le roman est, en quelque sorte, un roman à tiroirs.

La division des chapitres en paragraphes est souvent illogique.

* * *

Souvent, l'intérêt est relancé par des annonces :

-Alors que, dans le chapitre consacré à l'"*Infanta Combitta*", il est indiqué un «*passage de l'est à l'ouest de l'Atlantique*» (p.182), il se termine habilement par cette «accroche» : «*C'était un sacré spectacle !*» (p.183).

-Au moment de la rencontre de Robinson à la «*factorie*», Bardamu voit en lui «*l'homme de Noirceur-sur-la-Lys*» et indique qu'il allait le voir «*encore plus tard à Paris*» (p.170).

-Dès la page 185, Bardamu parle de son habileté à «*compter les puces*», mais elle ne sera vraiment utilisée que page 188.

-P.191, il se précipita «*rempli de crainte et d'émotion vers d'autres aventures*».

-Avec la confidence de Robinson, «*La vieille mère Henrouille, tiens en voilà une qui va attraper une sacrée grippe*» (p.306), est glissée une annonce de l'attentat qui est d'ailleurs précisée par l'histoire du «*cheminot de la rue des Brumaires [...] Celui qui avait reçu tout un pétard dans les testicules en allant voler les lapins*» (p.307), avant que soit décrite «*la vilaine combine*» (p.309), le traquenard.

-Alors qu'il dit être considéré au "Tarapout" comme «*un figurant ponctuel*», il nous apprend que «*le malheur*» vint le frapper (p.362) ; qu'il avait vu venir «*la catastrophe*» (p.364) ; que, du fait que les danseuses chantaient l'amour sans avoir conscience de la misère universelle, «*forcément ça devait mal tourner*» (p.364). Mais l'importance donnée à cet événement se révèle finalement assez exagérée, artificiellement gonflée ! On n'apprend pas ce qui l'a contraint à s'en aller !

-Si Bardamu signale le besoin qu'avait Baryton de se libérer, il ne poursuit pas aussitôt sur ce sujet, mais indique : «*J'essayerai de raconter plus tard, à loisir, de quelle manière les choses se passèrent.*» (p.427).

-Il fait savoir : «*C'est à partir de ces leçons d'anglais que nous entrâmes tous dans une période absolument trouble, équivoque, au cours de laquelle les événements se succédèrent dans un rythme qui n'était plus du tout celui de la vie ordinaire.*» (p.433).

-Il annonce qu'une «*certaine crise [le] délivra*» de Baryton (p.435). Puis il nous apprend que, convoqué dans le cabinet de Baryton, il s'attendait à «*quelque suprême résolution*», et qu'«*il [lui] arrivait si rarement d'être surpris par un sort favorable qu'il ne put s'] empêcher de verser quelques larmes.*» (p.437). Enfin, c'est seulement p.440, que Baryton lui confie la «*direction*» de l'*«Institut psychothérapeutique»*.

-Au sujet de l'agent Mandamour, il note : «*Il était encore à cette époque-là tout ce qu'il y avait d'aimable et de reposant, Mandamour. C'est plus tard seulement, qu'il s'est mis à changer lui aussi de façon notable.*» (p.466), .

-Après les deux gifles appliquées à Madelon par Bardamu, il reconnaît : «*Elle possédait bien plus d'astuce que nous tous réunis. La preuve c'est qu'elle l'a revu son Robinson, et comme elle l'a voulu encore...*» (p.471).

-Si Sophie, «*avec les meilleures intentions du monde*», lui conseilla une réconciliation avec Madelon, il dit aussitôt que ce fut «*tout à fait de travers. Je m'en suis aperçu qu'elle s'était trompée, mais trop tard.*» (p.475).

On trouve aussi de faux départs, des annonces narratives tournant court et déroutant l'attente du lecteur :

-P.360, Bardamu annonce : «*que je raconte ce qui s'est passé, nous partîmes à trois locataires de l'hôtel, à la recherche d'une aventure à bon marché*» (p.360) ; mais le récit n'en est pas donné !

-Le «*malheur*» survenu au "Tarapout", qui donne lieu à bien des explications, des lamentations et des anathèmes (p.362-365), et la mention de Tania se révèlent anodins et, de ce fait, inutiles.

-Sur la péniche, comme Madelon «*excitait tout le monde, y compris les femmes*», Bardamu se demanda «*si tout ça n'allait pas se terminer en partouze*» ; mais «*rien n'arriva*» (p.406).

-Dans l'épisode de la fête des Batignolles, Céline nous fait miroiter une «virée» au Chabanais ; mais on y renonce car cela reviendrait «*trop cher*» (p.479).

En considérant l'ensemble des aventures de Bardamu et en évaluant leur relative intensité, on ne peut manquer de remarquer, conséquence aussi de l'âge, que, à partir de son établissement dans l'*«Institut thérapeutique»* qui entraîne son embourgeoisement, il a perdu l'initiative qui avait déjà été prise par Robinson et qui le mène jusqu'à l'issue tragique.

* * *

Si les événements sont donnés dans un ordre chronologique, Céline échappa à l'exigence naturaliste de la tranche de vie grâce à sa désinvolture narrative à l'égard de la cohérence du cadre spatio-temporel et pour la vraisemblance en général.

Il se permit des ellipses, des escamotages :

-De la fin du chapitre 4 au début du chapitre 5, Bardamu est passé du front à l'arrière sans qu'on sache quel est l'événement qui lui permit de s'échapper ; ce n'est que plus loin, p.49, qu'on apprend que c'est une blessure.

-Bardamu ayant indiqué : «*Pendant ce temps le lieutenant Grappa préparait sa justice*», le sujet n'est cependant pas traité ; on lit : «*Nous y reviendrons.*» (p.150), et cela se présente p.152-155.

-On ne sait pas ce qui a eu lieu quand Bardamu a fait passer «*dans la pièce voisine*» la mère de l'enfant remarqué par Lola (p.219) : a-t-il alors commis une autre de ses «*frasques génitales*»?

-P.291, on n'apprend pas si Bébert est «*passé*», s'il est mort ; cela n'est confirmé que dans le chapitre suivant (p.294) et surtout p.347 («*Bébert était décédé*»), son souvenir survenant encore auprès du cimetière de Montmartre (p.367).

-P.376, la mort d'Henrouille n'est pas mentionnée ; est seulement signalé son «*enterrement*».

Parfois, il s'embrouilla quelque peu ; ainsi, Bardamu indiqua que, à Fort-Gono, Robinson lui laissa «*un peu de numéraire*» (p.166) qui se montait à «*trois cents francs*» (p.167) ; puis, quand il fut parti, Bardamu regretta «*la caisse*» (p.171) ; pourtant, quand il partit lui-même, il avait «*les trois cents francs*» (p.176) !

Au contraire, sont des habiletés narratives :

-le détour que fait Robinson par «*l'histoire des marchands de carottes*» pour retarder la révélation de la tentative d'assassinat de «*la vieille Henrouille*» (p.307) ;

-dans l'épisode de la péniche (p.401), l'entrelardement des vers de la chanson ;

-dans l'épisode de la fête et du taxi, si le verbatim des échanges est quelque excessif, on apprécie la surprise dramatique du coup de revolver (p.494), après quoi, cependant, on s'étonne de cette phrase oiseuse : «*La rue était nouvellement pavée*» (p.493).

La narration peut parfois être animée par des effets de rythme ; ainsi lors de la crise de la «*fille "aux responsabilités"*» qui «*se mit à pousser [...] de fameux longs cris [...] C'était la guerre ! Et je te frappe des pieds ! Et des suffocations ! et des strabismes affreux !*» (p.274).

Céline se permit une certaine discontinuité, le brusque passage d'un propos à l'autre, souvent d'une phrase à l'autre dans le même paragraphe (p.35 - p.78 - p.95 - p.102 - p.104 (trois cas) - p.112 où Bardamu, constatant sa dérive, se reprend : «*Mais revenons à ce voyage*» - p.146 - p.151 - p.189 où le portrait de Mischief surgit en cours de phrase - p.194 où «*les boyaux*» et le «*chemineau*» détonnent - p.211 - p.212 où, de nouveau, Bardamu constate sa dérive et se reprend : «*Mais que je raconte*» - p.244 où le «*sirop anti-vice*» est oublié pendant une demi-page - p.271 où intervient soudain l'histoire des gens de «*la rue Saint-Vincent*» - p.296 - p.297 - p.298 où revient un tableau de Rancy - p.312 où surprend la mention de la blessure que s'est infligée «*la bonne de Martrodin*» - p.354 où intervient un commentaire sur Robinson - p.357 où étonne l'arrivée du propos sur la famille du pharmacien - p.385 où surprend la question : «*Combien d'années? d'étudiants? de fantômes?*» - p.477 où l'on passe brusquement de l'évocation de l'orgue à la question : «*Voulez-vous du nougat?*»). Au contraire,

l'enchaînement est tout à fait conventionnel quand, après avoir noté que la vie «en famille [...] c'est tout de même moins cher que d'aller vivre à l'hôtel», il commence le paragraphe suivant par : «*L'hôtel, parlons-en.*» (p.357).

Surtout, Céline ne manqua pas de faire des digressions plus ou moins oiseuses sur : «*les Aztèques*» (p.37) - Proust (p.74) - «*les gens riches à Paris*» (p.75) - le «*passage des Beresinas*» (p.75-76) - les vieillards de l'hospice de Bicêtre (p.89) - les concierges (p.211-212) - le «*vieux Russe*» qui avait été «*taxis*» en France (p. 224) - les «*honoraires*» des médecins (p.264, 265) - le «*petit chien*» de la «*zone*» (p.303) - le patron du «*débit*» (p.305) - le souvenir qu'a Robinson de sa découverte du plaisir (p.326) - Napoléon (p.353) - Pomone et son client, et le quartier des Batignolles (p.370-371) - «*la controverse passionnée entre toutes les vendeuses*» de la pâtisserie de Toulouse, puis les propos des clientes au sujet de la constipation (p.382-384) - le coiffeur devenu fou à entendre piailler les oiseaux (p.392) - les rivières du Midi (p.399) - la mention, alors que Bardamu se trouve chez Baryton, du «*petit mouvement que créent les tramways en ramenant de Paris les employés par paquets dociles*» (p. 435). On peut aussi considérer comme des digressions les nombreuses réflexions générales qui parsèment le texte ; d'ailleurs, après celle de la page 472 où, inspiré par l'émerveillement que lui procure une nouvelle infirmière, Bardamu célèbre «*le corps, une divinité*», il se reprend : «*Mais revenons à notre Sophie !*» ; de même, après la réflexion sur le pouvoir des mots, indique-t-il : «*Mais d'abord que je raconte les choses.*» (p.487).

* * *

La tonalité du livre varie ; il est surtout réaliste ; mais il est comique aussi et, parfois fantastique :

Le comique :

Céline, trouvant que les «*pleurnicheurs*» sont «*dégoûtants*» (p.65), définissant : «*Le rire [...] cette colique des sensations*» (p.217), nous soumet à un constant va-et-vient entre le pathos et le rire qui lui parut le moyen de se défendre du sentiment d'impuissance face aux atrocités du XXe siècle, de l'horreur et surtout du grotesque de l'existence (il allait confier à Léon Daudet dans une lettre : «*Je ne me réjouis que dans le grotesque aux confins de la mort*»). Toute situation pouvant être comique par la manière dont on en parle, à la tristesse de beaucoup de celles dont il nous parle et au pessimisme des assertions fait souvent contre-poids une drôlerie sans cesse renaissante. Pour lui, il n'était pas de situation si insupportable ou si extrême qui ne fournisse malgré tout matière à rire.

Il révéla son goût de la parodie et de la charge, n'épargnant rien de ce qui est ridicule dans l'univers, ne cessant de montrer, avec beaucoup de mordant, l'atroce bêtise des êtres humains.

Même s'il exprima une philosophie dépourvue de concession, il multiplia les traits de moquerie et d'humour (souvent noir), ne cessant ainsi de nous amuser :

- «*Repiède à terre*» (p.23) : création plaisante venant après l'ordre «*Pied à terre*» donné aux cavaliers.
- «*Je l'aurais bien donné aux requins à bouffer moi, le commandant Pinçon, et puis son gendarme avec, pour leur apprendre à vivre.*» (p.25)
- «*On a commencé à fusiller des troupiers pour leur remonter le moral*» (p.30).
- Bardamu et ses camarades se virent «*forcés d'être aussi braves que des braves*» (p.44).
- «*Leur médaille militaire ! Elle doit s'appeler d'un drôle de mot en allemand.*» (p.46).
- «*On mentait [...] à pied, à cheval, en voiture*» (p.54), façon moqueuse de dire «*par tous les moyens*».
- «*Vous souvenez-vous d'un seul nom par exemple, Lola, d'un de ces soldats tués pendant la guerre de Cent Ans?*» (p.65)
- «*Le vol du pauvre devient une malicieuse reprise individuelle*» (p.67).
- «*La religion drapeautique remplaça promptement la céleste, vieux nuage déjà dégonflé par la Réforme et condensé depuis longtemps en tirelires épiscopales.*» (p.70)
- Tandis que Musyne «*possédaît le don de mettre ses trouvailles dans un certain lointain dramatique*», Bardamu constate : «*Nous demeurions nous combattants, en fait de fariboles [...] grossièrement temporaires et précis*» (p.80).

- Les «*leçons d'entrain à la petite fille*» (p.94) sont à rapprocher de «la leçon de physique expérimentale» que, dans "Candide", de Voltaire, Pangloss donne à la femme de chambre.
- «*Tant que le militaire ne tue pas, c'est un enfant. On l'amuse aisément. N'ayant pas l'habitude de penser, dès qu'on lui parle, il est forcé pour essayer de vous comprendre de se résoudre à des efforts accablants.*» (p.121).
- Comme, sur l'"*Amiral-Bragueton*", il prononce un discours pour obtenir un «*armistice de bafouillage*», il le termine par : «*Vive la France !*», et constate : «*Ce fut le seul cas où la France me sauva la vie, jusque-là c'était plutôt le contraire.*» (p.121-122).
- «*Voilà comment on perd ses colonies*» : en buvant «*de la bière, du vin et de l'eau tiède et bourbeuse*» (p.127).
- «*Les indigènes eux, ne fonctionnent guère en somme qu'à coups de trique, ils gardent cette dignité, tandis que les Blancs, perfectionnés par l'instruction publique, ils marchent tout seuls.*» (p.139).
- «*Il ne suffit pas d'avoir un képi pour commander, il faut encore avoir des troupes.*» (p.144).
- À Bikobimbo, Bardamu constate : «*La chasse ne donnait guère autour du village et on y bouffait pas moins d'une grand-mère par semaine, faute de gazelles.*» (p.150).
- Comme Robinson a qualifié les Noirs de «*vaches*», Bardamu se dit : «*Il y avait pourtant de tout dans cette tourmente, excepté des vaches, mais il tenait à ce terme impropre et générique.*» (p.170).
- «*Y a pas plus communiste*» que les fourmis rouges voulant profiter des conserves de l'Espagnol (p.179).
- L'Espagnol du Rio del Oro inspire ces réflexions : «*Pour un Espagnol colonisateur il était même étrangement africanophobe, à ce point qu'il se refusait de se servir aux cabinets, quand il y allait, des feuilles de bananier et qu'il tenait à sa disposition, découpés pour cet usage, toute une pile du "Boletin de Asturis", exprès.*» - «*Ce terrible accent espagnol qui est comme une espèce de seconde personne tellement il est fort*», qui fait que, quand on parle, c'est «*comme un orage*» (p.179).
- Bardamu est vendu à «*l'armement d'une galère*» (p.181), l'équipage étant l'élément nécessaire à sa navigation.
- Arrivé à New York, il décide de profiter de son habileté à «*compter les puces*» (p.185), affirmant que «*le dénombrement des puces*» est «*un facteur de civilisation parce que le dénombrement est à la base d'un matériel de statistiques des plus précieux ! ...un pays progressiste doit connaître le nombre de ses puces, divisées par sexe, groupe d'âges, années et saisons...*» (p.188).
- Un compteur de puces «*fut promu de façon soudaine agent compte-puces en Alaska pour les chiens des prospecteurs. [...] Les chiens d'Alaska, en effet, sont précieux. On en a toujours besoin.*» (p.190).
- À New York, devant «*une brusque avalanche de femmes absolument belles*», Bardamu confesse : «*Il ne me manquait qu'un sandwich en somme pour me croire en plein miracle*», et ajoute : «*Mais comme il me manquait le sandwich !*» (p.193).
- «*Elle est bien défendue, la Science, je vous le dis, la Faculté, c'est une armoire bien fermée. Des pots en masse, peu de confiture.*» (p.237).
- En banlieue, on trouve «*un rebut de bâties tenues par des gadoues noires au sol*» (p.238).
- «*Faut avoir le courage des crabes*» (p.238).
- Les banlieusards passant rapidement du tramway au métro, «*on dirait à les voir tous s'enfuir de ce côté-là, qu'il leur est arrivé une catastrophe du côté d'Argenteuil, que c'est leur pays qui brûle.*» (p.239).
- Alors que la mère de la malheureuse avortée clamait : «*J'en mourrai de honte !*» Bardamu «*n'essaya point de la dissuader.*» (p.260).
- Pour la «*naissance clandestine*» d'un enfant, toute la famille a fait un «*déménagement d'honneur*», se demande «*ce que le Destin pouvait bien avoir bu le jour où il leur avait fait une saleté pareille à eux*» (p.272).
- «*Le gardien*» de «*la tombe du grand savant Bioduret Joseph [...] grognait même à cause d'une pièce belge qu'on lui avait refilée.*» (p.279).
- Pour Parapine, «*le véritable savant met vingt bonnes années en moyenne à effectuer la grande découverte, celle qui consiste à se convaincre que le délire des uns ne fait pas du tout le bonheur des autres et que chacun ici-bas se trouve indisposé par la marotte du voisin.*» (p.281).

- Il va jusqu'à prétendre qu'il a «*songé à l'étude comparative du chauffage central sur les hémorroïdes dans les pays du Nord et du Midi.*- Robinson appelle l'endroit où il habite «*le Château des Courants d'Air*» (p.299).
- «*La sage-femme [...] est aimable comme un panaris*» (p.300).
- «*Le mari voulait absolument que le bistrot se mette à lui réciter les sous-préfectures du Loir-et-Cher*» (p.304) : autrefois, les écoliers français apprenaient par cœur les noms des départements, de leurs préfectures et de leurs sous-préfectures, et retenaient ainsi les noms de localités peu importantes.
- La fête foraine présente «*des automobiles qui n'en sont pas* [il s'agit des "autos tamponneuses"], *des montagnes pas russes du tout* ["les montagnes russes" sont des attractions où on est emporté dans un véhicule qui parcourt une suite de montées et de descentes rapides], *le tréteau du lutteur qui n'a pas de biceps et qui ne vient pas de Marseille*, *la femme qui n'a pas de barbe* [alors que la "femme à barbe" est une attraction], *le magicien qui est cocu*, *l'orgue qui n'est pas en or* [simple allitération?], *le tir dont les œufs sont vides*. C'est la fête à tromper es gens du bout de la semaine.» (p.310).
- Il y avait un «*Orphéon*» qu'on ne pouvait réunir, «*à cause des bistrots qui les voulaient tous, tour à tour, les musiciens. Toujours le dernier manquait. On l'attendait. On allait le chercher. Le temps qu'on l'attendait, qu'on revienne, on prenait soif, et en voilà encore deux qui disparaissaient. C'était tout à recommencer.*» (p.311).
- Il y avait «*des enfants qu'on écrasait par-ci par-là entre les chaises sans le faire exprès et puis ceux aussi auxquels on apprenait à résister à leurs désirs.*» (p.312).
- Comme Bardamu a été mis au courant, par Robinson, de son projet d'assassinat de la vieille Henrouille, et que celle-ci lui annonce : «*Ils ont voulu me tuer !*», il conclut froidement : «*C'est donc que c'était raté.*» (p.319).
- «*On a beau se donner du mal, on glisse, on dérape, on retombe dans l'alcool qui conserve les vivants et les morts*» (p.332).
- Pour les tuberculeux espérant «*la pension*», «*leur mort même en devenait par comparaison quelque chose d'assez accessoire, un risque sportif tout au plus*» (p.333).
- Alors que Bardamu se plaint amèrement de la «*vacherie*» de ses patients, il conclut : «*Le temps passait quand même.*» (p.335).
- Il se demande ce qu'«*exécutait chaque jour ce curé pour gagner ses calories, des tas de grimaces et des promesses encore*» (p.336).
- Les êtres humains sont des «*cocus d'infini*» (p.337) car, de même que le cocu est trompé par sa femme, celui qu'on incite à aspirer à l'infini est cocu, trompé.
- L'abbé Protiste «*aurait pu passer à la rigueur pour une manière d'employé d'étalage, comme les autres, peut-être même pour un chef de rayon, mouillé, verdâtre et resséché cent fois. Il était véritablement plébéien par l'humilité de ses insinuations.*» (p.339).
- Comme il est question que Robinson et la vieille exploitent «*une espèce de cave à momies*», Bardamu se dit : «*C'est pas tous les jours qu'on peut faire travailler les morts*» (p.342).
- «*Le tout c'est de ne pas attendre trop longtemps qu'ils aient bien appris votre faiblesse les copains. Il faut écraser les punaises avant qu'elles aient retrouvé leurs fentes. Pas vrai?*» (p.346).
- Les préposés de l'octroi sont «*verdoyants dans leur cage de verre*» (p.349).
- Grâce aux «*deux prostituées*» de «*la rue des Dames*», «*la vie continue à travers les ombres. Elles font la liaison avec leur sac à main bouffi d'ordonnances, de mouchoirs pour tout faire et les photos d'enfants à la campagne. Quand on se rapproche d'elles dans l'ombre, il faut faire attention parce qu'elles n'existent qu'à peine ces femmes, tant elles sont spécialisées, juste restées vivantes ce qu'il faut pour répondre à deux ou trois phrases qui résument tout ce qu'on peut faire avec elles. Ce sont des esprits d'insectes dans des bottines à boutons.*» (p.350).
- Ayant auparavant évoqué «*la campagne de 1816*» où «*le maréchal Moncey*» résista aux «*cosaques*», Bardamu dit arriver à sa «*statue*» «*avec 112 ans de retard*» [soit en 1928], et constater : «*Plus de Russes, plus de batailles, ni de cosaques, point de soldats, plus rien sur la Place qu'un rebord du socle à prendre au-dessous de la couronne.*» (p.350).
- Y trouvant aussi, autour du «*feu d'un petit brasero*», «*trois grelotteux qui louchaient dans la fumée puante*», il évalue : «*On n'était pas très bien.*» (p.350).
- Parapine prenait «*un bock avec ses pellicules et tout*» (p.351-352).

-«Pour descendre au jugement dernier qui se passera dans la rue, évidemment qu'on est plus proche à l'hôtel. Ils peuvent y venir les anges à trompettes, on y sera les premiers nous, descendus de l'hôtel.» (p.357-358).

-«La Bohème» est qualifiée de «désespoir en café crème» (p.359).

-Bardamu, parlant de Pomone, déclare : «Je serais bien incapable de le reconnaître aujourd'hui si je le rencontrais en enfer» (p.360).

-À la venue de Tania au "Tarapout", il indique : «Tout de suite nous devîmes confidents. En deux heures je connus tout de son âme, pour le corps j'attendis encore un peu.» (p.364).

-Le «curé venu avec les morts cette nuit pour les prières du ciel et sa croix en or le gênait beaucoup pour voltiger d'un ciel à l'autre. Il s'accrochait avec sa croix dans les nuages, aux plus sales et aux plus jaunes» (p.367).

-Les morts, «tous ces salauds-là, ils étaient devenus des anges sans que je m'en soye aperçu !» (p.367).

-«La Pérouse» qui «n'en finissait pas La Pérouse de s'apprêter, à cause de sa jambe en bois qui s'ajustait de travers... et qu'il avait toujours eu du mal d'abord à la mettre sa jambe en bois et puis aussi à cause de sa grande lorgnette qu'il fallait lui retrouver. / Il ne voulait plus sortir dans les nuages sans l'avoir autour du cou sa lorgnette, une idée, sa fameuse longue-vue d'aventures, une vraie rigolade, celle qui vous fait voir les gens et les choses de loin, toujours de plus loin par le petit bout et toujours plus désirables forcément à mesure et malgré qu'on s'en rapproche.» (p.360).

-Les «cosaques» «étaient encore soûls depuis 1820» (p.368).

-Le vieil Henrouille, «c'était à propos de son râtelier qu'il s'était donné du mal esthétique toute sa vie.» (p.375).

-Étant allé chez les Henrouille, Bardamu commente : «J'avais pour me trouver dans des cas de ce genre une veine de chacal» (p.374), alors que celui-ci n'a pas besoin de chance dans sa recherche de nourriture puisqu'il se contente des restes laissés par les grands fauves.

-S'il est agréable de «perdre quelque temps au jardin public», «cependant, passé un certain âge, à moins de raisons de famille excellentes on a l'air comme Parapine de rechercher les petites filles au jardin public, faut se méfier.» (p.382).

-Dans la pâtisserie de Toulouse, qui est un «séjour pour séraphins» (p.382), se déroule la «controverse passionnée entre toutes les vendeuses» pendant laquelle Bardamu se gave de pâtisseries puis la conversation des clientes sur la «rétenzione de caca» (p.382-384).

-Les cadavres de la crypte, «ça devait leur donner de quoi réfléchir aux touristes !» (p.387).

-«La mère Henrouille leur tapait même sur le ventre quand il leur restait du parchemin assez dessus et ça faisait "boum, boum".» (p.388).

-Bardamu et Robinson passant la journée au café, il constate : «On n'avait rien fait, comme des sous-officiers à la retraite» (p.393).

-La mère Henrouille appelle Bardamu «petit Docteur Chacal» (p.393).

-Alors que Bardamu a, avec Madelon, de discrètes «entrevues» tandis que Robinson «attendait d'être marié pour y toucher», la conclusion est : «À lui donc l'éternité et à moi le tout de suite.» (p.394).

-Comme Robinson dit de Bardamu : «Il possède un de ces machins ! Si tu voyais ça cette grosseur ! C'est pas naturel !...», Madelon «essayait de se souvenir de mon machin» (p.410).

-Comme il y a un arrêt au milieu des «effusions» entre Robinson et Madelon, Bardamu note : «C'était l'entracte.» (p.411).

-N'ayant plus envie d'être médecin à La Garenne-Rancy, Bardamu constate : «Rien qui s'éteigne comme un feu sacré.» (p.414).

-Le village de Vigny-sur-Seine est, par la publicité, «bariolé en ballet russe». [...] La fille de l'huissier sait faire des cocktails. [...] La receveuse des Postes achète des romans pédérastiques et elle en imagine de bien plus réalistes encore. Le curé dit merde quand on veut et donne des conseils de Bourse à ceux qui sont bien sages.» (p.422).

-Céline invente des «verseurs-tracteurs-pousseurs» (p.422), machines agricoles imaginaires qui sont la caricature des moissonneuses-batteuses-lieuses que l'industrie états-unienne avaient mises au point.

-Il constate : «*Chacun possède ses raisons pour s'évader de sa misère intime et chacun de nous pour y parvenir emprunte aux circonstances quelque ingénieux chemin. Heureux ceux auxquels le bordel suffit !*» (p.426).

-Baryton envisageait un «*traitement des cellulites de la région du coude*» (p.431).

-Lui et Bardamu se livraient à des «*ergotages à longueur de nouilles tout en postillonnant le bordeaux du patron à pleine nappe.*» (p. 431).

-Baryton usait de «*son accent anglais le meilleur parmi tous ceux de Bordeaux que je lui avait donnés à choisir*» (p.437).

-Bardamu proclame : «*À côté de ce vice des formes parfaites, la cocaïne n'est qu'un passe-temps pour chef de gare.*» (p.472).

-Sophie faisait Bardamu «*cocu à l'hygiène*» (p.474) pour «*ne pas le surmener*» !

-P.478, les onomatopées «*Ping et pong*» sont celles qui ont formé le nom donné au tennis de table.

-Au «*concours de pêche au goulot de bouteilles*», Madelon gagna «*une demi Grand-Duc de Malvoison*» (p.479) : une demi-bouteille d'un vin quelconque mais au nom fantaisiste aristocratique (formé peut-être à partir de «*malvoisie*», célèbre vin grec).

-Les gens étaient venus à la fête avec «*leurs petites larves entre les bras, bien livides, blafards bébés, qui disparaissaient à force d'être pâle dans le trop de lumière. Un peu de rose seulement sutour du nez qu'il leur restait aux bébés à l'endroit des rhumes et des embrassades*» (p.480).

-Chez le photographe, Bardamu, Sophie, Madelon et Robinson se trouvèrent «*sur la passerelle en carton [...] d'un supposé navire "La Belle France"*» (p.481).

-La fête est, pour «*les petites bonnes de Bretagne*», qui ont «*un peu mal au cœur*» [équivoque entre le cœur, siège des sentiments, et le cœur (en fait, l'estomac) qui est retourné par le manège], «*le moment suprême, le moment d'essayer sa jeunesse sur l'amant définitif qui est peut-être là, conquis déjà, blotti parmi les couillons de cette foule transie. Il n'ose pas encore l'Amour... Tout arrive comme au cinéma pourtant et le bonheur avec. Qu'il vous adore un seul soir et jamais ne vous quittera plus ce fils de propriétaire... Ça s'est vu, ça suffit. D'ailleurs il est bien, d'ailleurs il est beau, d'ailleurs il est riche.*» (p.482).

-Après l'exaltation de l'espoir en un amour plus fort que la mort, Bardamu se traite de «*véritable crapaud d'idéal*», et attribue son accès à «*la fièvre après tout*» (p.501).

-Au sujet de Gustave : «*Il m'admirait même. Il me l'a dit. Il savait pas pourquoi. Moi non plus.*» (p.502).

Céline enleva à la guerre elle-même son caractère tragique en décrivant une explosion qui avait projeté un colonel «*dans les bras*» d'un cavalier qui «*n'avait plus sa tête, rien qu'une ouverture au-dessus du cou, avec du sang qui mijotait en glouglous comme de la confiture dans la marmite.*» (p.17). Le même colonel est imaginé avec «*son casque et ses moustaches [...] se promenant [...] sous les balles et les obus, dans un music-hall*» et devenant «*une formidable vedette*» (p.19). En pleine bataille, le général des Entrayes tient à «*manger ses œufs à la coque*» (p.22). La mention répétée de «*Barbagny*» (p.23, 24, 28) devient un véritable gag. Dans une sorte de «*comique troupier*», les errances, la nuit, sur les routes, de soldats qui cherchent à être faits prisonniers (p.46) sont bouffonnes. Est dénoncée l'absurdité de nombreuses situations (Kersuzon a été tué «*par des Français qui nous avaient pris pour des autres*» [p.28] ; pour ne plus se perdre dans la nuit, des soldats mettaient le feu aux villages, et «*quand on a des feux à regarder la nuit passe bien mieux*» ! [p.29] - tout un régiment a été pris dans Lille [p.44]), etc.).

Céline se moqua de Lola qui s'employait à distribuer «*des beignets aux pommes pour les hôpitaux de Paris*», et qui, «*vêtue d'un kimono japonais noir et jaune*», venait les goûter, ce qui l'avait fait grossir «*de deux bonnes livres*», d'où son «*angoisse*» (p.51).

Il ridiculisa le patriotisme niais ; se moqua de «*l'héroïsme mutin*» de Musyne (p.84) ; dénonça l'apologie de la guerre que faisait Bestombes (page 96-97 ; il «*avait choisi [...] le rôle du savant bienfaisant et profondément, aimablement humain*» [p.90] ; il pensait qu'on vivait «*un grand roman de geste*» [p.99] ; railla la comédie de la ferveur patriotique (p.101) ; se gaussa du poème composé sur l'acte héroïque imaginaire (p.103) ; s'amusa du fait que Puta ait «*fait abattre*» ses chiens parce qu'ils étaient «*des bergers allemands*» (p.106).

Il ne se plaint pas d'avoir perdu Musyne qui, lors d'une alerte, se réfugia sans lui dans la cave d'un boucher (p.84).

Sur l'"Amiral-Bragueton" (p.114 et suivantes), l'évocation de ses passagers malades, de ses Matamores (page 118), même la situation de bête aux abois qui est celle de Bardamu, sont des scènes des plus amusantes. Et il parvint à échapper à la vindicte des passagers en leur racontant «des histoires de bravoure coloniale» (p.122).

Dans la colonie, milieu naturel tout entier hostile à l'homme blanc, sont cocasses le rôle qu'y joue la glace (p.127), le personnage du directeur dont l'interrogatoire est grotesque (p.128), la constatation naïve : «*On n'était pas bien en somme aux colonies*» (p.132), la déception d'y trouver des Blancs aussi obtus et rapaces qu'en Europe, qui trouvent dans «*la Pagode*» un lieu établi «*pour l'amusement des rigolos érotiques de la colonie*» (p.142). Sont absurdes le troc du caoutchouc, les routes de l'ingénieur Tandernot qui «*ne menaient nulle part*» (p.137), l'embarcadère détruit par les mollusques, les états «*néant*» préparés d'avance, la fantasia sans armes des miliciens d'Alcide (p.150), la vanité du Corse Grappa (p.151) et l'ubuesque justice qu'il rend (p.156).

Si la découverte de Robinson à la «factorie» est affligeante, on s'amuse de la «quantité désarmante de cassoulets à la bordelaise» qu'il a accumulée (p.167), dont la mention revient p.173-174, avec l'indication que Bardamu en a «*vomi des boîtes. Et pour arriver à ce résultat, il fallait cependant encore les réchauffer*» ! Et l'Espagnol du Rio del Rio «*mangeait seulement de la tomate, lui, depuis trois ans. [...] Il en avait consommé déjà [...] plus de trois mille boîtes à lui tout seul*» (p.178).

À New York, il entra dans un restaurant où la serveuse fut «*la première Américaine qui se trouva forcée de le regarder*» ; mais, comme il lui fit une déclaration d'amour, on le «*poussa dehors*» (p.208). Dans la tristesse de la banlieue parisienne, ne peuvent guère faire sourire que l'énergie et la truculence de la vieille Henrouille, qui «*venait d'un temps où le petit peuple n'avait pas encore appris à s'écouter vieillir*» (p.254), «*niait l'âge*» (p.253), était «*gaie [...] mécontente, crasseuse, mais gaie*» (p.255), non seulement opposa à la tentative de la faire interner un refus vêtement mais «*engueula*» Bardamu qui partit sans demander son reste ! (p.257).

Sa visite à «*l'Institut Bioduret Joseph*» est l'occasion d'une amusante satire des travaux des savants qui sont montrés s'employant dans leurs «*petites cuisines à microbes à réchauffer cet interminable mijotage de raclures de légumes, de cobayes asphyxiées et d'autres incertaines pourritures*» ; qui sont décrits comme «*de vieux rongeurs domestiques, monstrueux*» (p.280) »,

Avec truculence encore, Céline vitupéra les riches, affirmant qu'«*on les remonte [...] à chaque dix ans, d'un cran dans la Légion d'Honneur comme un vieux nichon*» (p.334).

Il se lança dans une autre satire désopilante, celle de la psychiatrie, dans son tableau de l'«*Institut psychothérapeutique*» où les gifles sont portées «*sur la note au titre de traitement spécial*» (p.418), tandis que, bientôt, déraille «*le patron*» lui-même, Baryton, esprit pratique devenu rêveur au contact de la langue puis de la littérature anglaises.

Et la dérision ne s'exerce pas seulement sur les autres, sur la société, mais aussi et d'abord sur Bardamu lui-même, sur son innocence, sa naïveté, son inadaptation, ses maladresses.

Satire des discours : celui de Bestombes, celui de Princhard, celui de Baryton.

D'une façon générale, «*Voyage au bout de la nuit*» est animé d'une sorte de jovialité sinistre. On y a vu «une gigantesque bouffonnerie en langage vert, une série de numéros de cirque, une nouvelle espèce de comique, assez pareil à celui de Charlot» (Robert Poulet), et il eut d'abord cette renommée drolatique.

Le fantastique :

Céline y recourut à certains endroits.

Le cas le plus patent est celui des différentes rencontres de Robinson que fait Bardamu, dans lesquelles on peut d'ailleurs voir un trait propre au roman picaresque. La première, qui a lieu à Noirceur-sur-la-Lys (p.41-47), est vraisemblable. Mais ses réapparitions sont dépourvues de toute justification causale objective. Une coïncidence pourrait encore faire qu'il se trouve chez les parents du soldat mort que connaît Voireuse (p.108). Mais la rencontre à Bikomimbo est invraisemblable (pages 163-168) puisque Bardamu, qui lui trouve pourtant «*une de ces têtes de révolte qui entrent trop à vif dans l'existence au lieu de rouler dessus*» (p.163), d'abord ne le reconnaît pas. Mais la fuite

dans la jungle africaine se transforme en anamnèse, en voyage intérieur dans l'espace de la mémoire : «*Ce nom de Robinson finit cependant à force de m'entêter par me révéler un corps, une allure, une voix même que j'avais connus [...] Tout est revenu. Des années venaient de passer d'un seul coup.*» (p.170). Or Robinson réapparaît encore à Detroit. Enfin, il se trouve dans la même banlieue que Bardamu, y étant un ouvrier atteint par le travail dans son corps, s'y livrant à la tentative de meurtre crapuleux et grotesque de la vieille Henrouille, se retrouvant avec celle-ci à Toulouse où Bardamu éprouve le besoin d'aller le voir, d'y séduire Madelon, qui, devenue la fiancée trop amoureuse de Robinson le tue parce qu'il tentait de lui échapper. On doute donc de la réalité de ce personnage symbolique, qui fait pencher le roman vers les histoires de double, tandis que Bardamu joue bien le rôle traditionnel du narrateur dans les histoires fantastiques : celui de l'intercesseur entre la victime du maléfice et le lecteur qui, sans la caution de cette personne restée pour témoigner, ne pourrait croire ce qui lui est raconté.

D'autre part, Céline dissémina aussi, de loin en loin dans le récit, d'autres éléments fantastiques. Il fit composer par Bardamu «*une manière de prière vengeresse et sociale*» intitulée «*Les ailes en or*» adressée à «*un Dieu qui compte les minutes et les sous, un Dieu désespéré, sensuel et grognon comme un cochon. Un cochon avec des ailes en or qui retombe partout, le ventre en l'air, prêt aux caresses, c'est lui, c'est notre maître.*» (p.9). Il peignit des scènes de la guerre qui sont véritablement hallucinées (dont le tableau de la ville appelée significativement «*Noirceur-sur-la-Lys*»). Il qualifia de «*fantastique exercice*» (p.150) celui qu'Alcide impose à ses «*douze miliciens*» puisqu'ils étaient «*tout nus*» et n'avaient pas d'armes ! Il prêta à Bardamu une incapacité, sous le coup de la maladie, à «*reconnaître le réel*» (p.178), une propension à tomber dans «*le délire*» (p.179), d'être en proie à la crainte de «*commettre de grossières et fantastiques erreurs*» (p.180). D'où l'épisode franchement fantastique de la galère, déjà annoncée par la métaphore de la «*grande galère*» qu'est la patrie (p.9), qui est sous l'autorité d'un «*Roi*» en plein XXe siècle (p.181-183, 185-186), qui transporte Bardamu vendu comme esclave d'Afrique en Amérique ; il peut certes être pris pour une hallucination du personnage (fièvre, «*berlue*», p.182) mais nulle rectification n'est ensuite faite. Comment admettre aussi le comptage des puces (p.190) ?

Un des morceaux fantastiques les plus saisissants est la vision, au cimetière de Montmartre, de :

-Le «*curé, il était venu avec les morts cette nuit pour les prières du ciel et sa croix en or le gênait beaucoup pour voltiger d'un ciel à l'autre. Il s'accrochait avec sa croix dans les nuages, aux plus sales et aux plus jaunes*» (p.367).

-Les morts «*devenus des anges [...] Il y en avait à présent des pleins nuages d'anges et des extravagants et des pas convenables, partout. Au-dessus de la ville en vadrouille !*» (p.367).

-Le navigateur «*La Pérouse*», avec «*sa jambe en bois*» et «*sa grande lorgnette*», «*celle qui vous fait voir les gens et les choses de loin, toujours de plus loin par le petit bout et toujours plus désirables forcément à mesure qu'on s'en rapproche*» (p.368).

-Les «*cosaques enfouis près du Moulin*» qui «*n'arrivaient pas à s'extirper de leurs tombes. Ils faisaient des efforts que c'était effrayant, mais ils avaient essayé bien des fois déjà... Ils retombaient toujours au fond des tombes, ils étaient encore souûls depuis 1820 / Tout de même un coup de pluie les fit jaillir eux aussi, rafraîchis finalement, bien au-dessus de la ville. Ils s'émettaient alors dans leur ronde et bariolèrent la nuit de leur turbulence, d'un nuage à l'autre... L'Opéra surtout les attirait, qu'il semblait un gros brasier d'annonces au milieu, ils en giclaient les revenants pour rebondir à l'autre bout du ciel et tellement agités et si nombreux qu'ils vous en donnaient la berlue.*» (p.368).

-Dans «*la grande ruée du ciel*», l'«*abominable mêlée*» de «*tous les revenants de toutes les épopées*» que, «*pour les retrouver*», «*il faut savoir sortir du Temps*» (p.368).

-«*La grande femme qui est là, qui garde l'Île [l'Angleterre] : «Sa tête est bien plus haute encore que les buées les plus hautes. Il n'existe plus qu'elle de vivante un peu dans l'Île. Ses cheveux rouges au-dessus de tout, dorent encore un peu les nuages, c'est tout ce qui reste du soleil. / Elle essaye de se faire du thé [...] Il faut bien qu'elle essaye puisqu'elle est là pour l'éternité. [...] De la coque d'un bateau qu'elle se sert pour théière [...] Elle tourne le tout avec une rame qui est énorme... [...] elle a l'habitude qu'ils viennent tous les fantômes du continent se perdre par ici.*» (p.369).

On peut encore noter l'évocation par Baryton de la psychanalyse qui serait une «*bête sans cœur et sans retenue*» : «*Elle nous bouffera tous la bête ... [...] La bête? Une grosse tête qui marche comme elle veut!... Ses guerres et ses baves flamboient déjà vers nous et de toutes parts!*» (p.425).

Enfin, le livre se termine sur ces lignes : «*De loin, le remorqueur a sifflé ; son appel a passé le pont, encore une arche, une autre, l'écluse, un autre pont, loin, plus loin... Il appelait à lui toutes les péniches du fleuve toutes, et la ville entière, et le ciel et la campagne et nous, tout qu'il emmenait, la Seine aussi, tout qu'on n'en parle plus.*» (p.504-505).

Le réalisme :

Céline, qui affirma : «*Il y a, c'est exact, beaucoup de folie à s'occuper d'autre chose que de ce qu'on voit*» (p.171), qui se demanda : «*Pourquoi n'y aurait-il pas autant d'art possible dans la laideur que dans la beauté?*» (p.78), voulut montrer «*l'envers et l'endroit, comme la lumière et l'ombre, de la même médaille*» (p.73), vint rompre la réserve, la décence, la pudeur, dans lesquelles la littérature française s'était maintenue depuis Rabelais, un médecin comme il en était un lui-même. On le constate constamment à travers «*Voyage au bout de la nuit*».

Après les tableaux de la guerre, où l'observation précise est souvent transformée par l'exagération et même l'hallucination, Céline se fit de plus en plus précis et cru, dans toute une série de domaines.

Il voulut rendre la «vérité» des Tropiques. Dès le passage sur l'"Amiral-Bragueton", il évoque «*l'étuve tropicale pour instincts tels crapauds et vipères*», «*la fièvre ignoble des Tropiques*», les «*mares lourdement puantes, les crabes, la charogne et l'étron*» (p.113). Bardamu fait le diagnostic de ces «*viandes*» (p.116) qui se trouvaient sur le bateau, les passagers n'étaient que des «*sacs à larves*» «*déjà tout remplis d'asticots un jour après leur débarquement*» (p.116), une «*concentration agacée d'alcooliques et de vagins impatients*» (p.117) qui «*prenaient le frais, poils du pubis aux sourcils et du rectum à la plante des pieds, en pyjamas, transparents au soleil ; vautrés le long du bastingage, le verre en main, ils venaient roter là [...] et menaçaient déjà de vomir alement*» (p.115). Bardamu y est en butte à une «*démoiselle*» qui prépare une «*scène de haut carnage, dont ses ovaires fripés pressentaient un réveil. Ça valait un viol par gorille.*» (p.118). Alors que s'annonce le «*sacrifice*», il a «*le cœur battant à hauteur du nombril*» (p.119). Cependant, les «*convives [...] s'endormirent et le ronflement les accabla, dégoûtant sommeil qui leur raclait les profondeurs du nez.*» (p.124).

Dans l'épisode de Fort-Gono sont montrés, parmi les colons, «*l'épouse boudinée dans ses serviettes hygiéniques spéciales, les enfants, sorte pénible de gros asticots européens, [qui] se dissolvaient de leur côté par la chaleur, en diarrhée permanente.*» (p.144). «*La majorité du contingent était toujours à l'hôpital cuvant son paludisme, farcie de parasites pour tous poils et pour tous replis, des escouades entières vautrées entre cigarettes et mouches, à se masturber sur les draps moisis, tirant d'infinites carottes, de fièvre en accès, scrupuleusement provoqués et choyés.*» (p.144).

Céline voulut peindre la vie des pauvres. Ils sont d'emblée pris en considération lors de l'évocation de la galère qu'est la patrie car ils y sont «*en bas dans les cales à souffler de la gueule, puants, suintants des rouspignolles*» (p.9). Ils sont encore, à la guerre, les soldats ; dans la colonie, les Noirs et même les «*petits Blancs*» comme Alcide ; à Detroit, les travailleurs et, en particulier, les «*nettoyeurs de nuit*» (p.233) ; les vieillards de l'hospice de Bicêtre (p.89) ; surtout, les gens de la banlieue qui quittent leurs miteuses habitations pour aller «*chercher dans Paris celui qui [les] sauve de crever de faim*» (p.239), et pour lesquels même les fêtes foraines (p.310-312, p.477-483) sont désenchantées, n'offrent qu'une triste duperie. Et les voilà plus susceptibles d'être victimes d'accidents et de maladies : Si «*le cul est la petite mine d'or du pauvre*» (p.211), Bardamu s'occupa d'une femme qui s'était fait avorter et qui «*perdait tellement de sang, c'était une telle bouillie qu'on ne pouvait rien voir de son vagin. Des caillots. Ça faisait "glouglou" entre ses jambes comme dans le cou coupé du colonel à la guerre*» (p.260 - rappel de l'indication de la p.17) ; il voyait «*se former sous le lit de la fille une petite flaue de sang, une mince rigole en suintait lentement le long du mur vers la porte. Une goutte, du sommier, chutait régulièrement. Tac ! tac ! Les serviettes entre ses jambes*

regorgeaient de rouge. [...] Les mains de la fille, pâles et bleuâtres au bout pendaient de chaque côté du lit, rabattues.» (p.261). Plus tard, se trouvant au cimetière de Montmartre, il pense à «*la fille toute pâle, avortée enfin, celle de Rancy, bien vidée cette fois de toutes ses tripes*» (p.367). Il essaya de soigner Bébert victime de la typhoïde (p.276 et suivantes). Il vint au secours d'une femme qui avait fait une fausse couche, qui «*saignait toujours du derrière*», montrait sa «*vulve saignante*» (p.300) ; à son mari, il «*découvre le trou de sa femme d'où suintent des caillots et puis des glouglous et puis toute sa femme entièrement, qu'il regarde. Elle qui gémit comme un gros chien qu'aurait passé sous une auto*» (p.302).

Prend une grande place dans "Voyage au bout de la nuit" cette mention de l'argent qui avait été une des grandes nouveautés apportées par le maître du réalisme, Balzac. La préoccupation de l'argent apparaît quand Bardamu, à Noirceur-sur-la-Lys, achète une bouteille de vin qui «*vaut cinq francs*» (p.39), et n'était «*pas content d'avoir donné [ses] cent sous. Il y avait ces cent sous entre nous. Ça suffit pour haïr, cent sous, et désirer qu'ils en crèvent tous. Pas d'amour à perdre dans ce monde, tant qu'il y aura cent sous.*» (p.40). Plus tard, Bardamu et Jean Voireuse décidèrent «*d'aller ensemble taper [leur] ancien patron*» et que «*Mme Puta [leur] remit vingt francs à chacun*» (p.106), Bardamu se rappelant alors qu'il avait été employé dans la bijouterie «*pour 40 francs par mois*» (p.103). Plus loin, il indique que des jeunes gens «*étaient venus en Afrique tropicale [...] offrir leurs viandes, aux patrons, leur sang, leurs vies, leur jeunesse, martyrs pour vingt-deux francs par jour*» (p.133). À New York, ville où, dans «*le quartier pour l'or : Manhattan*», triomphe le culte de «*Dollar*» (p.192), Bardamu, qui n'avait «*qu'une cinquantaine de dollars*» (p.197), dut aller se nourrir «*dans le quartier des pauvres*» (p.203), puis se décider à aller voir Lola «*pour la taper de cinquante ou bien de cent dollars*» (p.205) ; elle refusa d'abord de lui donner de l'argent jusqu'à ce que, parce qu'il sut habilement l'inquiéter, elle lui octroie «*cent dollars*» (p.222). À Detroit, le «*bobinard*» lui coûta «*cinq dollars*» (p.227), et il rencontra Molly qui «*se faisait dans les cent dollars par jour*», tandis que lui, «*chez Ford*», en gagnait «*à peine six*» et qui, généreuse, lui offrit «*cinquante dollars*» (p.228), voulait lui constituer «*une pension budgétaire*» (p.230), lui proposait : «*On ne sera pas malheureux ensemble. [...] On placera nos économies... on s'achètera une maison de commerce.*» (p.229). Plus loin, le médecin des pauvres qu'était devenu Bardamu dans la banlieue parisienne indiqua avec insistance le prix des prestations que le paiement ait été obtenu ou non :

-Il mentionne «*le billet de mille francs qu'il pourrait] encaisser rien qu'à établir [aux Henrouille] le certificat d'internement*» de la vieille Henrouille (p.257).

-S'il obtint «*vingt francs*» à la suite de sa visite auprès de la femme victime d'une tentative d'avortement, il dut payer la «*commission d'usage*» à la tante de Bébert (p.263).

-Il exprima son malaise au sujet des «*honoraires*» des médecins : «*Celui qui a reçu les cent sous du pauvre et du méchant est pour toujours un beau dégueulasse ! C'est même depuis ce temps-là que je suis certain d'être aussi dégueulasse que n'importe quel autre. C'est pas que j'aie fait des orgies et des folies avec leur cent sous et leurs dix francs*» (p.265).

-Après la visite chez la fille mère, il signale : «*Bien entendu, on en profita pour ne pas me payer ma visite...*» (p.274).

-Ayant à traiter les deux cas du dimanche, il se dit : «*J'en avais pour au moins cent balles si je savais m'y prendre et persister !*» ; mais «*la sage-femme*» espéra qu'il «*se sauve et lui laisse les cent francs*» (p.301) ; finalement, il dut se résigner : «*C'était cent francs de perdus pour moi*» (p.303).

-Comme il avait changé son pansement, la bonne de Martrodin lui «*offrit un billet de cent sous.*» ; il indique : «*Je ne voulais pas les accepter ses cent sous, mais elle y tenait absolument de me les donner*» (p.315).

-Avant d'intervenir dans son immeuble, il prenait des précautions : «*En sortant spontanément au moment d'un accident on m'aurait peut-être considéré seulement comme voisin et mon secours médical aurait passé pour gratuit. S'ils me voulaient, ils n'avaient qu'à m'appeler dans les règles et alors ça serait vingt francs.*» (p.318).

Du fait de tous ces aléas, il ne gagnait pas mieux sa vie que ses malades, et était en concurrence avec les autres médecins. Il indique plusieurs fois le prix qu'il a obtenu ou qu'il aurait pu obtenir de ses différentes consultations s'il ne se montrait pas «*trop complaisant avec tout le monde*» (p.244).

Ainsi, il fut appelé auprès d'une femme de «vingt-cinq ans» ayant un «mal de ventre» car avait été manquée une tentative d'avortement, et, après s'être demandé «où ils allaient les trouver les vingt francs qu'il fallait me donner, et s'ils allaient pas me tuer en revanche.» (p.264-265), partit tout de même avec «vingt francs» sur lesquels «la tante de Bébert» voulut «toucher sa commission» tout en lui reprochant «de ne pas savoir se faire respecter». En effet, alors qu'il a dû «bazarder» des biens pour payer son loyer, il avoue : «J'en ai parcouru ainsi des nuits et des nuits à chercher des dix francs et des quinze à travers les courettes sans lune.» (p.241-242) ; et, ayant soigné des malades, il se demandait «où ils allaient les trouver les vingt francs qu'il fallait [lui] donner, et s'ils allaient pas [le] tuer en revanche.» (p.264-265). Or, quand Mme Henrouille, qui avait pensé «qu'il y avait encore des économies à faire à propos de la mère de son mari» (p.251), voulut «la faire interner» (p.254), et lui proposa de signer un «certificat d'internement» contre un «billet de mille francs» (p.257), il ne put s'y résoudre. En conséquence, il était lui-même pauvre, submergé de «factures qu'il n'arrivait pas à payer» (p.292). Se présente cette aubaine que sont les deux cas d'un «dimanche soir», une accouchée qui perd son sang et un cancéreux auquel une sage-femme injecte de l'«huile camphrée» «à dix francs l'ampoule» (p.299) ; ces deux patients pouvaient rapporter à Bardamu «au moins cent balles» (p.301), mais il fut en butte, d'une part au médecin du cancéreux qui toucha les «vingt francs» (p.300) qui auraient dû lui revenir ; d'autre part, à la sage-femme qui lui fit perdre les «cent balles» (p.307) sur lesquels il comptait pour pouvoir payer son «terme» ; il se résigna en se disant : «C'était couru» (p.303). Là-dessus, Robinson lui apprit que, en ayant «trop marre des trucs réguliers à tout le monde» (p.308), il était prêt à se livrer à «une vilaine combine» (p.309), pour laquelle il devait recevoir «cent francs pour le bois et puis deux cent cinquante francs pour la façon et puis encore mille francs rien que pour l'histoire» (p.307) ; or, quand il fut lui-même victime du traquenard, on lui promit «dix mille francs» (p.313). Bardamu refit le pansement de Séverine pour «un billet de cent sous» (p.315). Robinson fit part à Bardamu «de son inquiétude de ne jamais les toucher à présent, ses dix mille francs promis» (p.331). Le médecin fut «nommé à la consultation d'un petit dispensaire pour les tuberculeux» qui lui «rapportait huit cent francs par mois» (p.333) ; il émet alors cet avis péremptoire : «Quand on n'a pas d'argent à offrir aux pauvres, il vaut mieux se taire. Quand on leur parle d'autre chose que d'argent, on les trompe, on ment, presque toujours» (p.334). Plus tard, s'engageant dans le projet de faire partir à Toulouse Robinson et la vieille Henrouille, il exige de la bru de celle-ci «un acompte» et reçoit «un billet de mille francs» (p.343). Cela ne l'empêcha pas d'avoir «deux termes en retard» (p.346), et, de ce fait, de quitter Rancy, en abandonnant ses «quatre meubles» (p.346). Être engagé au "Tarapout" le rendit «exubérant d'avoir retrouvé [son] beefsteak» (p.355). Pourtant, il partit «à la recherche d'une aventure [sexuelle] à bon marché» (p.360). Il reçut «mille cinq cents francs» (p.378) pour avoir arrangé le déplacement à Toulouse de la mère Henrouille et de Robinson, les bénéfices que rapportait la visite des momies étant bien spécifiés : «Elle gagnait bien de l'argent la mère Henrouille avec ces raclures de siècles.» (p.388) ; «sa rage d'économies» (p.394) qui, aux yeux de Bardamu, a contaminé Robinson et l'a rendu «bourgeois» (p.394), faisait dire à la vieille femme : «Le petit escalier du caveau, il est dur, n'est-ce pas? [...] Il me fatigue bien sûr, mais il y a des jours où il me rapporte jusqu'à deux francs par marche... J'ai compté... Eh bien pour ce prix-là moi, je monterais, si on voulait, jusqu'au ciel !» (p.393). Est significatif l'épisode où Bardamu, Robinson et Madelon virent «une péniche bien propre et fignolée», se mirent «à réfléchir sur le prix qu'elle pouvait bien coûter» (p.401) puis, une fois invités à bord, se montrèrent, devant ces gens «distingués», à la fois envieux, obséquieux et menteurs ; le propriétaire du lieu se serait fait de «belles rentes» (p.403). Alors que, au "Tarapout", «on n'embauchait plus», et que Bardamu indique : «Je n'avais plus que cent cinquante francs d'économies et je ne savais plus trop où aller désormais pour m'établir» (p.414), Parapine lui trouva une place à l'"Institut psychothérapique". Il fut alors soumis à ce «patron» «radin» qu'est Baryton (p.414), Recevant la visite de Bardamu, il l'«agréa pour un tout petit salaire, mais avec un contrat et des clauses comme ça, toutes à son avantage évidemment» (p. 415). Ils étaient «à peine rémunérés [mais] nourris pas mal et couchés tout à fait bien. On pouvait s'envoyer aussi les infirmières.» (p.415).

lui assurant enfin une aisance appréciée, d'autant plus qu'il s'en vit attribuer la direction ; il se réjouissait de sa «chance miraculeuse» (p.465). Lors de la fête des Batignolles, il appréciait la

présence de la «monnaie» qui est «la petite musique de la poche» (p.481). Mais, si une «virée » au Chabanais fut envisagée, il indique : «Nous calculâmes que ça nous reviendrait trop cher» (p.479) !

Le réalisme de Céline se manifesta encore par son insistance sur des aspects déplaisants du corps humain, d'ailleurs souvent désigné par le mot «viande» : Princharde déclare que, avec la guerre, la Patrie accepte «toutes les viandes» (p.67), s'Imagine cadavre «ruisselant d'asticots et bien plus infect qu'un kilo d'étrons de 14 juillet pourriant fantastiquement de toute sa viande déçue» (p.68) ; le soldat Bardamu se voit parmi «les viandes destinées aux sacrifices» (p.97) ; il considère que «le Nord au moins ça vous conserve les viandes» (p.116) ; il trouva à San Tapeta «rien que des viandes surmenées comme à Fort-Gono et qui n'en finissent pas non plus de pustuler et de cuire» (p.180) ; à New-York, le «métro aérien» lui parut «rempli de viandes tremblotantes et hachées» (p.198) ; devant les machines de l'usine de Detroit, il constata : «On en devenait machine aussi soi-même à force et de toute sa viande encore tremblotante» (p.225) - les ouvriers n'étaient que «des viandes vibrées à l'infini» (p.227) ; à La Garenne-Rancy, le médecin pensait que, pour le père Henrouille, une fois la maison payée, il y eut «une place brusquement de libre dans la trame d'angoisses qui lui tenait toute la viande» (p.250). Le corps humain est désigné aussi par le mot «tripes» : Bardamu craignait le mépris du général pour ses «humbles tripes» (p.37) ; «quand on [lui] parlait de la France, [il pensait] irrésistiblement à [ses] tripes» (p.52) ; sorti vivant de la guerre, il se réjouissait d'avoir «pu sauver [ses] tripes» (p.111) ; il considérait que : «Nous sommes que des enclos de tripes tièdes et mal pourries. [...] Nous sommes bien plus malheureux que la merde [...] Ce corps à nous, travesti de molécules agitées et banales, tout le temps se révolte contre cette farce atroce de durer. Elles veulent aller se perdre nos molécules, au plus vite, parmi l'univers ces mignonnes ! Elles souffrent d'être seulement nous, cocus d'infini. On éclaterait si on avait du courage, on faille seulement d'un jour à l'autre. Notre torture chérie est enfermée là, atomique, dans notre peu même, avec notre orgueil.» (p.337). Le corps humain devient aussi une «carcasse déficitaire» (p.405), la «carcasse racornie» des vieillards de l'hospice de Bicêtre (p.89), et le directeur de la «Compagnie Pordurière» étonne Bardamu : «Je n'aurais point cru qu'il existât au monde une carcasse humaine capable de cette tension maxima de convoitise.» (p.141). Le corps est encore «une pauvre besace prétentieuse et vantarde» (p.336), se trouve «travesti de molécules agitées et banales» (p.337), et montre toujours «la même soumission enthousiaste aux besoins naturels, de la gueule et du cul» (p.346) !

Céline se pencha sur des «ignominies biologiques» (p.337) qu'il détailla souvent avec cet humour de carabin propre aux médecins (Baryton se qualifie de «bête à testicules» [p.426]) :

Il constate la transformation au fil du temps : «C'est le délai qu'il nous faut, deux années, pour nous rendre compte, d'un seul coup d'œil, intrompable alors, comme l'instinct, des laideurs dont un visage, même en son temps délicieux, s'est chargé. / On demeure comme hésitant un instant devant, et puis on finit par l'accepter tel qu'il est devenu le visage avec cette disharmonie croissante, ignoble, de toute la figure. Il le faut bien dire oui, à cette soigneuse et lente caricature burinée par deux ans. Accepter le temps, ce tableau de nous.» (p.77).

Bardamu donne de l'abbé Protiste un terrible portrait : il l'imagina «tout nu devant son autel» pour discerner «sa réalité d'énorme et d'avide asticot», constater qu'«il avait des dents bien mauvaises [...], rancies, brunies et haut cerclées de tartre verdâtre, une belle pyorrhée alvéolaire en somme. [...] Elles n'arrêtaient de venir juter les choses qu'il me racontait contre ses chicots sous les poussées d'une langue dont j'épiais tous les mouvements. À maints minuscules endroits écorchés sa langue sur ses rebords saignants.» (p.336). Ses dents lui donnent une mauvaise «haleine» (p.339), comme à ce garçon de café qui «pue vraiment de l'haleine» (p.310). Plus loin est décrite «cette corolle de chair bouffie, la bouche, qui se convulse à siffler, aspire et se démène, pousse toutes espèces de sons visqueux à travers le barrage puant de la carie dentaire, quelle punition !» (p.337). Quant au râtelier d'Henrouille, sa femme en dit : «Y a trente ans qu'il en porte un et jamais il m'en a parlé», et il l'a «jeté aux cabinets» (p.375).

À Detroit, Bardamu constata que, des candidats à l'embauche aux usines Ford, «montait l'odeur d'entre-jambes urinieux comme à l'hôpital. Quand ils vous parlaient on évitait leur bouche à cause que le dedans des pauvres sent déjà la mort.» (p.223). À Vigny, «Baryton faisait en mangeant, avec sa langue et sa bouche, énormément de bruit.» (p.416).

Est évoquée en particulier l'élimination des matières physiologiques, par en haut (devant la viande destinée au régiment, Bardamu a «dû céder à une immense envie de vomir» [p.21] - sur l'"Amiral-Bragueton", les passagers «vautrés le long du bastingage, le verre en main, [...] venaient roter là [...] et menaçaient déjà de vomir alementour» [p.115] - «du "Cassoulet à la bordelaise" [il en a] vomir des boîtes» [p.174] - devant Lola, il avait «tout envie de vomir sur la vulgarité de son succès» [p.212] - il considère que la fièvre des tuberculeux est «soutenue par le manger peu, le vomir beaucoup» [p.333] - il méprise «les vrais avortons de bonheur» «qui sont dans les musées» et qui rendent des «gens» «malades rien que de les voir et prêts à vomir», pensant qu'on en vient à «finir par cacher tout ça [...] de peur que ça nous revienne comme un vomi.» [p.381], et par en bas (par devant : Kersuzon «se leva et partit faire un pipi» (p.28) ; au cours de l'errance de Bardamu avec ses compagnons, «dans l'eau, à longs jets, [ils ont] uriné» (p.46) ; à La Garenne-Rancy, «les gens grimpent sur les tas pour faire pipi» (p.238) ou vont dans les «petits cabinets» (p.268) ; Robinson demande à Bardamu : «Tu trouves pas que ça sent la pissee les malades?» (p.306) ; dans la «zone», «toutes les salades ruissellent d'urine les samedis soirs» (p.333) ; «au bout de la fête» se trouvait «le gros vide tout noir où les familles vont faire pipi...» (p.483) - par derrière : À New York, Bardamu découvrit le «communisme joyeux du caca» [p.196] en entrant dans «la caverne fécale» [p.195], lieu souterrain où des «travailleurs rectaux», dans un «débraillage intime», avec une «formidable familiarité intestinale» [p.196], se délivraient de leurs excréments, cette description étant d'une truculence véritablement rabelaisienne ! ailleurs, Bardamu se demande : «Est-ce qu'il allait aux cabinets devant tout le monde Jésus Christ? J'ai l'idée que ça n'aurait pas duré longtemps son truc s'il avait fait caca en public.» [p.366]. Parlant de La Garenne-Rancy, Bardamu insiste sur les «cabinets» qui se bouchaient, «débordaient souvent», forçant les concierges à utiliser un «jonc trifouilleur» (p.268). À l'hôtel, «faut apprendre à reconnaître aux cabinets, l'odeur de chacun des voisins du palier, c'est commode.» (p.358). On apprend que, à l'égard «du bon peuple», Louis XV «s'en barbouillait le pourtour anal» [p.68], tandis qu'Alcide fait, «de Grappa, un portrait express au caca fumant» [p.155]. Cas extrêmes : Branledore «rendait, urinait et coliquait du sang assez souvent» (p.90). Les chiens ne sont pas oubliés : l'un d'eux «fait pipi» sur les journaux du kiosque (p.297) et est mentionné aussi «le dernier chien» qui «a projeté enfin sa dernière goutte d'urine contre le billard japonais.» (p.312).

Inversement, une cliente de la pâtisserie de Toulouse évoque «une rétention de caca dont elle souffrait», et il est donc question de «constipation», de «vents», de «selles», de «fondement», de «cabinets» (p.384).

On voit nombre de gestes obscènes : un «commis» de Fort-Gono donne à un Noir «un grand coup de botte dans les fesses» (p.138) - le «Surgeon général» ayant congédié Bardamu, il lui présente d'abord sa «verge» puis son «derrière» (p.189).

Céline est donc allé jusqu'à une précision inconnue dans la scatalogie, se permettant des mots obscènes, qui étaient connus mais interdits parce qu'ils évoquent les fonctions du corps, voulant rendre la grossièreté lyrique et éloquente, affirmant : «Ce qui guide encore le mieux, c'est l'odeur de la merde.» (p.35).

Résumant ainsi la vie : «Mentir, baiser, mourir» (p.54), affirmant : «Baiser» est «ce moment où la matière devient la vie. On monte jusqu'à la plaine infinie qui s'ouvre devant les hommes.» (p.474), s'intéressant aux «rudes appétits, bêtes et précis» (p.74) de ses personnages et à la manière dont ils arrivaient à les satisfaire, Céline fit une large place aux activités sexuelles, aux «histoires de derrières» (p.466), aux «tracassés du périnée» (p.361). Il parla donc abondamment de :

-La masturbation : Bardamu avoue que les rêves qu'il préférait, c'étaient «les cochons» (p.201). Mais, dans l'hôtel de New York, ne pouvant pas dormir, il constatait : «Même à se masturber dans ces cas-là on n'éprouve ni réconfort, ni distraction. Alors c'est le vrai désespoir.» (p.199). Le médecin se souvint d'une enfant qui était gravement malade, et de «sa mère dans le lit d'à côté qui ne pouvait plus dormir à cause du chagrin, alors elle s'est masturbée la mère tout le temps des trois semaines d'agonie, et puis même qu'on ne pouvait plus l'arrêter après que tout a été fini.» (p.351). Pomone s'épuisait à se masturber en écoutant «les clients de l'amour», «et son vice interminable lui infligeait en même temps plaisir et pénitence» (p.362).

-Les relations hétérosexuelles : Bardamu se souvient être allé, dans son enfance, «toucher [...] les filles après l'école dans les bois» (p.11). Soldat démobilisé, il rencontre à Paris «la petite Lola d'Amérique», et s'est, avec elle, «tout à fait dessalé» (p.49), indiquant : «Les élans du cœur m'étaient devenus tout à fait désagréables. Je préférais ceux du corps, tout simplement.» (p.49) ; or «elle était complaisante au sexe» (p.52) ; son corps lui procurait «une joie qui ne finissait pas» car il était «à vrai dire un sacré cochon» (p.53) et, «à force de peloter Lola» (p.54), de lui faire «des politesses de plus en plus fréquentes» (p.55), il voulait «entreprendre le voyage aux États-Unis, comme un véritable pèlerinage» pour mener à bien «cette profonde aventure, mystiquement anatomique» (p.54). Interné au «lycée d'Issy-les-Moulineaux» (p.61), il profite, comme les autres, de «la concierge» qui «vendait [...] du plaisir», «était une superbe affaire» ; «pour une garce c'en était une vraie. Faut ça d'ailleurs pour faire bien jouir. Dans cette cuisine-là, celle du derrière, la coquinerie, après tout, c'est comme le poivre dans une bonne sauce, c'est indispensable et ça lie.» (p.62). Il se rend alors à Paris, chez la «lingère-gantière-libraire Mme Herote» où les hommes venaient «chercher [leur] bonheur à tâtons [...] On en était honteux de cette envie-là, mais il fallait bien s'y mettre tout de même ! C'est plus difficile de renoncer à l'amour qu'à la vie.» (p.72) ; elle «sut mettre à bon profit les dernières licences qu'on avait encore de baiser debout et pas cher» (p.73) ; «elle entretenait la vie des passions» (p.74) ; elle présentait «son joli choix d'amies ambitieuses, théâtreuses et musiciennes, bien faites» (p.75). Ce fut ainsi que Bardamu rencontra «la petite Musyne» (p.75) qui lui sembla « la plus mignonne de toutes. Un véritable petit ange musicien, une amour de violoniste, une amour bien dessalée par exemple, elle me le prouva » (p.76). Alors que «Mlle Hermance» avait «toutes les difficultés du monde à s'approvisionner en "préservatifs"» (p.76), Mme Herote se trouvait «au seuil de la nouvelle époque de la lingerie fine et démocratique» (p.76). Bardamu passe ensuite au «bastion de Bicêtre» où lui et les autres soldats, rencontrant la concierge, la firent «rire en lui mettant la main tout de suite au bon endroit», et lui dirent qu'ils étaient malades «partout ; mais pas au zizi» (p.85). Les infirmières «ne pensaient [qu']à mille et dix mille fois faire et refaire l'amour. Chacune de ces angéliques tenait à son petit plan dans le périnée.» (p.88). Branledore «donnait [...] des leçons d'entrain à la petite fille de la concierge» (p.94), ce qui rappelle le docteur Pangloss de "Candide" de Voltaire «qui donnait une leçon de physique expérimentale à la femme de chambre». «Le centre neuro-médical du professeur Bestombes» reçut la visite d'«une belle subventionnée de la Comédie», «frémissante récitante» dont la «rousse et perverse chevelure (la peau allant avec) était parcourue [...] d'ondes étonnantes qui [lui] arrivaient droit par vibrations jusqu'au périnée» (p.98), (p.100). Plus tard, il vit es «rigolos érotiques» de Fort-Gono aller à «la Pagode» où, s'en prenant à la patronne, ils «lui pinçaient énormément les fesses» (p.142). À New York, Bardamu fut encore tenté par le «corps luxueux» (ou «luxurieux»?) de Lola (p.212). Elle lui demanda «le détail de [ses] frasques génitales» (p.218). Bézin, le voisin de Bardamu à La Garenne-Rancy, voyait l'avenir «comme une partouze qui n'en finira plus» (p.241). Il y entendit une femme déclarer à son mari : «Ah ! je t'aime Julien, tellement, que je te boufferais ta merde, même si tu faisais des étrons grands comme ça...» (p.267). Il se rendit compte que des parents qui avaient sadiquement torturé leur petite fille après «faisaient l'amour [...] contre l'évier. Autrement, ils y arrivaient pas.» (p.267). Il est raconté que Napoléon voulut «se faire pomper [se faire faire une fellation] à Varsovie une dernière fois suprême par la Polonaise de son cœur» ; il s'agissait de «tirer encore un coup» [coïter, faire l'amour de façon sommaire et expéditive, éjaculer, jouir sexuellement] (p.353). Bardamu, imaginant la vie future de ses voisins de l'hôtel, des «étudiants de la province» (p.358), les imaginait qui auraient, «pour les parties honteuses de l'âme, emmené sans doute aussi l'épouse un soir au bobinard. Pas davantage.» (p.359 - n'y seraient-ils pas plutôt allés seuls?). Dans la «zone», «les petites filles trop éveillées et morveuses, le long des palissades, fuient l'école pour attraper d'un satyre à l'autre vingt sous, des frites et la blennorragie» (p.333). Bardamu connaissait «un étudiant en médecine» doté d'«un pénis formidable» qui lui permettait de «se constituer un petit casuel» car «on le convoquait [...] pour animer avec ce polard fameux des petites soirées bien intimes, en banlieue. Surtout les dames, celles qui ne croyaient pas qu'on puisse en avoir "une grosse comme ça" lui faisaient fête. Divagations de petites filles surpassées.» (p.360). À peine «la petite amie de Robinson» rencontrée, elle apparut à Bardamu comme «une bonne jouisseuse qui devait se cambrer bien nettement au bon moment» ; il raconte : «Je l'embrassai un petit peu autour du cou. Elle a protesté d'abord, mais pas trop» ; puis, «au bout d'un petit moment

d'affection, je me suis tortillé autour de son ventre comme un vrai asticot d'amour. Vicioux, on se mouillait et remouillait les lèvres pour la conversation des âmes. Avec une main, je lui remontai lentement le long des cuisses cambrées, c'est agréable avec la lanterne par terre parce qu'on peut regarder en même temps, les reliefs qui bougent le long de la jambe. C'est une position recommandable. Ah ! il ne faut rien perdre de ces moments-là ! On louche. On est bien récompensé ! Quelle impulsion ! Quelle soudaine bonne humeur ! La conversation a repris sur un ton de nouvelle confiance et de simplicité. On était amis. Derrières d'abord ! Nous venions d'économiser dix ans.» (p.386) ; «*la lanterne s'éteignait. On l'a rallumée dix fois pendant que nous arrangions le passé avec l'avenir. Elle me défendait ses seins qu'elle avait bien trop sensibles*» (p.389). Sont beaucoup plus pudiques les caresses que Robinson fait à Madelon : «*Des rages de baisers dedans [...] Je t'embrasse jusqu'à l'épaule... Ça commençait au cou le petit jeu [...] Il lui prenait les bouts des seins entre les lèvres et il s'amusait avec. Enfin, des petits jeux.*» (p.410-411). Bardamu nous renseigne aussi sur son pénis, Robinson confiant à Madelon : «*Il possède un de ces machins ! Si tu voyais ça cette grosseur ! C'est pas naturel !...*» (p.410) ; on comprend que, sur la galère, il ait pu injurier ses compagnons en leur assénant : «*C'est rien qu'un petit four que vous avez entre les jambes et encore un bien mou !*» (p.187). Plus tard, il peut «*baiser*» Sophie, et s'exalte : «*C'est bien agréable de toucher ce moment où la matière devient la vie. On monte jusqu'à la plaine infinie qui s'ouvre devant les hommes. On en fait : Ouf ! On jouit tant qu'on peut dessus et c'est comme un grand désert...*». Mais, lui qui n'a pas tenu compte du plaisir que pouvait aussi ressentir sa partenaire, dut avouer : «*Elle me trompait régulièrement, on peut bien le dire, avec l'infirmier du pavillon des agités [...] pour mon bien qu'elle m'expliquait, pour ne pas me surmener, à cause des travaux d'esprit que j'avais en route et qui s'accordaient assez mal avec les accès de son tempérament à elle. Elle me faisait cocu à l'hygiène*» (p.474). S'il accepte le conseil qu'elle lui donne d'une réconciliation avec Madelon, c'est qu'il espère «*une petite partie carrée [...] qui serait alors tout ce qu'il y aurait de distrayante, rénovante même.*» (p.475). Lors de la fête des Batignolles, observant la foule, il se dit que «*les gars d'Auvergne*» rencontrant «*les petites bonnes de Bretagne*» «*ne les fricotent qu'en capotes*» (p.482) : ne font l'amour qu'avec des préservatifs ; en effet, «*ils ne tiennent pas à l'attraper deux fois*» (p.482), «/» désignant une maladie transmise sexuellement. Au cours de leur affrontement final, Madelon demande à Robinson : «*Tu ne bandes pas donc comme les autres, dis grand salaud quand tu fais l'amour?*» (p.492). Elle affirme : «*J'ai le derrière propre moi, Monsieur !*» (p.494).

-La prostitution : Dans le bistrot de Martrodin, il avait deux Arabes que la bonne, Séverine, allait «*faire tous les deux*» : «*Ils s'étaient mis ensemble pour la payer.*» ; il s'agissait pour elle de pouvoir entretenir son «*gosse*» qu'elle a confié à une «*nourrice*» (p.316). Bardamu signale au lecteur : «*Vous remarquerez qu'il y a toujours deux prostituées en attente au coin de la rue des Dames*» (p.350). Lors de la fête des Batignolles, il se rend compte du manège du «*petit jeune homme*» qui «*fait son prix pour un couple de province que l'émotion fait rougir*» (p.482), et «*le cogne des mœurs a bien compris la combine, mais il s'en fout.*» (p.482) ; il y a aussi le «*tabac*» ou le «*libraire cochon*» qui «*procure, à ce qu'on raconte, des mineures qui ont l'air de vendre des fleurs*» (p.483) ; il y a encore des «*jeunes gens qui faisaient la retape*» (p.484).

-Les relations homosexuelles : Dans le «*passage des Beresinas*», «*Sambanet, le relieur de musique [...] se défendit mal [...] contre l'envie qui l'avait toujours possédé de sodomiser quelque soldat*» (p.76). À Fort-Gono, un «*boy pervers [...] était lascif comme un chat*» (p.143). Bardamu indique que, pendant la «*quarantaine*», ses compagnons de galère «*se pénétraient tour à tour*» (p.186). Si Martrodin considère que les Arabes préféreraient «*s'enc...*» (p.315 - inhabituelle censure de la part de Céline ! alors qu'il allait faire dire à Baryton : «*On a commencé par s'enculer*» [p.425]), pratiquer la sodomie, sa bonne, Séverine, allait «*faire*» les deux qui se trouvaient dans le bistrot (p.316), mais en déclarant que les Arabes sont «*vicioux*» (p.317). Sur la péniche, Madelon «*excitait tout le monde, y compris les femmes*» (p.406). Alors que, dans des lettres anonymes, Bardamu et Robinson sont accusés de «*faire ménage ensemble*» (p.465), Bardamu indique : «*Moi l'inversion c'était pas mon genre et puis Robinson, lui les choses du sexe, il s'en foutait amplement, d'un côté comme de l'autre.*» (p.466) ; pourtant, en Afrique, aux «*garçonnets*» qui étaient ses domestiques, il «*leur passait, bénévole, la main entre les cuisses à tout instant.*» (p.167).

Signalons que, tous types de relations confondus, à Fort-Gono, du fait de «*la retape indigène*», «*on pouvait s'envoyer une famille entière pendant une heure ou deux*» (p.128).

-Les perversions : Sur l'*“Amiral-Bragueton”*, «*des officiers [...] prétendaient [...] anéantir [Bardamu] pour l'émoustillement des dames désœuvrées*» (p.221). Plus tard, il découvrit que Parapine s'intéressait aux «*petites élèves du Lycée*» (p.286), et indiqua plus loin que, s'il est agréable de «*perdre quelque temps au jardin public*», «*cependant, passé un certain âge, à moins de raisons de famille excellentes on a l'air comme Parapine de rechercher les petites filles au jardin public, faut se méfier.*» (p.382) ; enfin apprit «*qu'il avait eu joliment peur avec ses histoires de mineures. Il en demeurait un peu déconcerté vis-à-vis du sexe.*» (p.418). Les «*clients de l'amour*» (p.361) de Pomone sont classés «*par espèces d'affections*» : «*les délires d'abord d'un côté et puis les masochistes et les vicieux d'un autre, les flagellants [masochistes qui ne parviennent à l'orgasme que sous des coups de fouet] par ici, les genre gouvernante*» [masochistes qui ne parviennent à l'orgasme que rabroués par une femme sévère comme l'étaient les gouvernantes] «*sur une autre page et ainsi pour le tout.*» (p.362). «*La receveuse des Postes achète des romans pédérastiques et elle en imagine de bien plus réalistes encore.*» (p.422). À la fête des Batignolles, lorsque les autos tamponneuses se trouvent coincées au bord de la piste : «*Au passage pendant qu'on se raccroche aux rambardes, des petits marins [des «petits malins»?] se mettent à nous peloter de force, hommes et femmes, et nous font des offres [...] Il en arrive de partout des peloteurs.*» (p.478).

Dans *“Voyage au bout de la nuit”*, les femmes sont célébrées quand elles sont belles. À New York, Bardamu fut frappé par le spectacle d'*“une brusque avalanche de femmes absolument belles”*, et ce fut, pour lui, *“l'un de ces moments de surnaturelle révélation esthétique”* (p.193), procuré par *“ces invraisemblables midinettes”* (p.194). Dans le hall de son hôtel, il en vit qui, *“plongées en de profonds fauteuils”*, offraient une *“rangée de jambes croisées à de magnifiques hauteurs de soie”* (p.196), qui étaient une *“longue tentation palpable”*, *“le supplice du pauvre [étant] donc interminable”* (p.197) puisqu'il se savait condamné à *“ne plus rencontrer jamais ces belles créatures pour les riches”* (p.203). Il se contenta d'un *“cinéma où il y avait des femmes sur les photos en combinaison et quelles cuisses !”*, qui étaient *“de véritables imprudences de beauté”*, et où vint chanter *“une blonde qui possédait des nichons et une nuque inoubliables”* (p.201). Au *“bobinard”* de Detroit aussi, il vit de *“belles jeunes femmes, charnues, tendues de santé et de force gracieuse”*, goûta *“les promiscuités érotiques de ces splendides accueillantes”*, recourut *“aux grands toniques débraillés, aux drastiques vitaux”* (p.227). Il apprécia, chez Molly, *“ses jambes longues et blondes et magnifiquement déliées et musclées, des jambes nobles”* (p.228) ; il s'exalta : *“Quelle carnation ! Quelle plénitude de jeunesse ! Un festin de désirs.”* (p.229) ; au moment de la quitter, il nota : *“Elle était bien en chair pourtant, Molly, bien tentante.”* (p.235). À La Garenne-Rancy, il remarqua une cliente : *“Ses belles cuisses longues et veloutées... Son quelque chose de tendrement volontaire et de précisément gracieux dans les mouvements qui complète les femmes bien balancées sexuellement. [...] elle était solide et bâtie, avec du goût pour les coûts comme peu de femelles en ont. Discrète dans la vie, raisonnable d'allure et d'expression. Rien d'hystérique. Mais bien douée, bien nourrie, bien équilibrée, une vraie championne dans son genre, voilà tout. Une belle athlète pour le plaisir. Pas de mal à ça. Rien que des hommes mariés elle fréquentait. Et seulement des connaisseurs, des hommes qui savent reconnaître et apprécier les belles réussites naturelles et qui ne prennent pas une petite vicieuse quelconque pour une bonne affaire. Non, sa peau mate, son gentil sourire, sa démarche et l'ampleur noblement mobile de ses hanches lui valaient des enthousiasmes profonds, mérités, de la part de certains chefs de bureau qui connaissaient leur sujet.”* (p.259) ; son *“intimité concentrée avait été par la nature vraiment admirablement réussie.”* (p.262). La mère de cette jeune femme «*avait dû être une belle créature, bien pulpeuse en son temps ; mais plus verbale toutefois, gaspilleuse d'énergie, plus démonstrative que la fille. [Elle] devinait cette supériorité animale de sa fille sur elle et jalouse réprouvait tout d'instinct, dans sa manière de se faire baisser à des profondeurs inoubliables et de jouir comme un continent.*» (p.262). Bardamu est tenté de devenir figurant au *“Tarapout”* car il y sera «*coquinement entouré par une magnifique volée de danseuses anglaises, des milliers de muscles agités et précis. Tout à fait mon genre et ma nécessité*» (p.355) ; plus loin, il indique : «*J'aurais peut-être pu obtenir des coûts gratuits au Tarapout avec mes Anglaises de la danse et gratuitement encore,*

mais à la réflexion je renonçai à cette facilité à cause des histoires et des malheureux petits maquereaux d'amis qui traînent toujours dans les coulisses après les danseuses», et il se targue de «bien des complications dans le genre cochon» (p.359) ; cependant, plus loin encore, reprochant aux danseuses leur indifférence au malheur, il se moque de «leurs grosses cuisses de jument, leurs nichons sauteurs» (p.363). Madelon, «la petite amie de Robinson», avait «les jambes bien fermes et tendues et un petit buste entièrement gracieux, une tête menue dessus, bien dessinée, précise, les yeux un peu trop noirs et attentifs peut-être à mon goût. Pas rêveuse du tout comme genre.» ; de plus, elle avait une «démarche bien précise [...] pied, cheville bien dessinés et aussi des attaches de bonne jouisseuse qui devait se cambrer bien nettement au bon moment.» (p.385-386).

À l'«Institut psychothérapeutique», Parapine et lui choisissent comme nouvelle infirmière «une Slovaque du nom de Sophie dont la chair, le port souple et tendre à la fois, une divine santé, nous parurent, il faut l'avouer, irrésistibles»; Bardamu, pour lui apprendre le français, se sentit «un renouveau de goût pour l'enseignement», et s'exalta : «Quelle jeunesse [...] ! Quel entrain ! Quelle musculature ! [...] Élastique ! Nerveuse ! Étonnante au possible ! Elle n'était diminuée cette beauté par aucune de ces fausses ou véritables pudeurs qui gênent tant les conversations trop occidentales. [...] Je ne finissais plus de l'admirer. De muscles en muscles, par groupes anatomiques, je procépais... Par versants musculaires, par régions... Cette vigueur concertée mais déliée en même temps, répartie en faisceaux fuyants mais consentants tour à tour, au palper, je ne pouvais me lasser de la poursuivre... Sous la peau veloutée, tendue, détendue, miraculeuse... [...] Nous l'admirions, vivante auprès de nous, rien qu'à se lever, simplement, venir à notre table, partir encore... Elle nous ravissait... [...] Nous effectuions comme des progrès de poésie rien qu'à l'admirer d'être tellement belle et tellement plus inconsciente que nous. Le rythme de sa vie jaillissait d'autres sources que les nôtres [...] Cette force allègre, précise et douce à la fois qui l'animaient de la chevelure aux chevilles venait nous troubler, nous inquiétait d'une façon charmante, mais nous inquiétait, c'est le mot [...] Elle possédait Sophie cette démarche ailée, souple et précise qu'on trouve, si fréquente, presque habituelle chez les femmes d'Amérique, la démarche des grands êtres d'avenir que la vie porte ambitieuse et légère encore vers de nouvelles façons d'aventures. [...] Le seul fait de la contempler vous faisait du bien à l'âme.» Elle avait de la «superbe», une «espèce de pouvoir et de prestige» (p.472-473). Elle cédait aux «accès de son tempérament» (p.474). «Elle était un peu trop curieuse pour ne pas aimer les dangers Sophie. Une nature excellente, pas protestante pour un sou et qui ne cherchait à diminuer en rien les occasions de la vie, qui ne s'en méfiait pas par principe. Tout à fait mon genre. Elle allait encore plus loin. Elle comprenait la nécessité des changements dans les distractions du derrière. Disposition aventureuse, foutrement rare, il faut en convenir, parmi les femmes» (p.475).

L'attrait qu'exercent les jambes des femmes est prêté à Parapine qui, s'il aime épier «les petites élèves du Lycée», confie à Bardamu : «Je connais leurs jambes par cœur. Je ne demande plus autre chose pour la fin de mes journées.» (p.286), prêté aussi à cet homme rencontré au chevet de la malheureuse accouchée où il y a d'autres femmes : «Il épousera l'une d'elles le cousin mais il voudrait voir leurs jambes aussi pendant qu'il y est, pour pouvoir mieux choisir.» (p.301).

Mais, comme on l'a déjà entrevu, les femmes avec lesquelles on vit sont (à l'exception de Molly et de Sophie) méprisées et malmenées, au point qu'on a pu taxer Céline de misogynie. De retour à Paris, Bardamu constata que «les femmes avaient le feu au derrière» (p.48), mais, plus loin, se moqua du «grand renom d'artiste dans ce genre [en matière de sexualité], qu'on leur a constitué aux Françaises à l'étranger» (p.475), ce à quoi répond la confidence de Pomone : ses clientes lui parlaient «de leurs derrières dont à les entendre on n'aurait pas trouvé le pareil en bouleversant les quatre parties du monde» (p.361). Bardamu se plaint des amours tristes, malheureuses, avec la «frivole» (p.53) Lola puis avec la «mignonne» (p.78) Musyne qui le trahit honteusement avec des Argentins «gais et bien payants» (p.79), le faisant «cocu et pas content» (p.77). Robinson n'«aimait pas beaucoup» les femmes, «avec leurs beaux derrières, leurs grosses cuisses, leurs bouches en cœur et leurs ventres dans lesquels il y a toujours quelque chose qui pousse, tantôt les mômes, tantôt des maladies... C'est pas avec leurs sourires qu'on le paye son terme !» et il pense que, s'il avait eu une femme, il aurait «beau montrer ses fesses au propriétaire le quinze du mois ça lui ferait pas [lui] faire une diminution !» (p.314) ; or il en a une, Madelon, et elle, qui avait pourtant bien accueilli les caresses de Bardamu, lui dit qu'elle trouvait son ami «brutal tout de même avec les femmes [...] il les aime comme trop les

femmes... *Comme les chiens un peu [...] C'est comme s'il sautait dessus qu'on dirait toujours ! Il fait du mal et il s'en va...*» (p.409), avant, après «des chichis, des flaflas» (p.451) d'une sentimentalité dégoulinante, de se plaindre, lors de la fête des Batignolles, de son manque d'ardeur, lui jouer une grande scène, et en venir à le tuer !

Le comble de la grossièreté de Céline est atteint quand Bardamu mentionne que, à l'«Institut psychothérapique», les «clientes» ont de «grandes bâances à tenir toujours propres» (p.431).

Enfin, n'échappent pas au cruel regard de Céline :

-la vieillesse : «Les vieillards de l'hospice [...] s'en allaient crachoter leurs cancans avec leurs caries, [étaient] cloîtrés dans leur misère officielle comme au fond d'un enclos baveux. [...] broutaient toute la fiente qui dépose autour des âmes à l'issue des longues années de servitude, [stagnaient dans] l'oisiveté pisseeuse des salles communes, [...] ne se servaient de leurs ultimes et chevrotantes énergies que pour se nuire [...] Dans leur carcasse racornie il ne subsistait plus un seul atome qui ne fût strictement méchant. [...] Il passait entre les plis chassieux de leurs nez des petits regards de vieux rats convoiteux» (p.89) ;

-la mort (celle de Bébert et, surtout, la longue agonie de Robinson) :

-même ce qui la suit : les cadavres de la crypte n'étaient «plus tout à fait en peau ni en os, ni en vêtements [...] Un peu de tout cela ensemble seulement... En très crasseux état et avec des trous partout... Le temps qui était après leur peau depuis des siècles ne les lâchait toujours pas... Il leur déchirait encore des bouts de figure par-ci par-là le temps... Il leur agrandissait tous les trous et leur trouvait même encore des longs filins d'épiderme que la mort avait oubliés après les cartilages. Leur ventre s'était vidé de tout, mais ça leur faisait à présent comme un petit berceau d'ombre à la place du nombril. [...] Le temps des cadavres était bien fini pour eux. Ils étaient arrivés aux confins de la poussière tout doucement. [Ils] ne demandaient pas mieux que d'entrer dans l'Éternité. On ne les laissait pas encore. Des femmes avec des bonnets perchés en haut des squelettes, un bossu, un géant et même un bébé tout fini lui aussi avec, autour de son minuscule cou sec, une espèce de bavette en dentelle, s'il vous plaît, et un petit bout de layette. [...] Ce n'est pas tout à fait de la nuit qu'ils ont au fond des orbites, c'est presque encore du regard mais en plus doux, comme en ont les gens qui savent. Ce qui gênerait c'est plutôt leur odeur de poussière, qui vous retient par le bout du nez. [...] La mort ne lui disait rien à cette mignonne [Madelon]. Elle était née pendant la guerre, temps de la mort légère. Moi [Bardamu], je savais bien comment on meurt. J'ai appris. Ça fait souffrir énormément.» (p.387-388).

* * *

Si l'intensité de "Voyage au bout de la nuit" demeure assez constamment élevée, l'ampleur des tableaux, qui nous font passer des atrocités de la guerre à l'Afrique et aux États-Unis pour aboutir dans la banlieue parisienne, diminue peu à peu, se limite de plus en plus aux destins personnels de Bardamu et de Robinson, qui est finalement victime d'un simple drame passionnel !

Si la vision du monde que donne le roman est noire, sa lecture est enthousiasmante parce qu'on découvre une grande œuvre où une langue nouvelle, un style nouveau furent inventés.

L'intérêt littéraire

Dans "Voyage au bout de la nuit", Céline joua de différentes langues, et déploya une extraordinaire virtuosité stylistique.

En ce qui concerne la langue, on a pu dire que, dans le roman, elle déferle furieusement. On est retenu ligne à ligne par la puissance continue d'une prose vivante, impertinente, étonnante par la force des invectives, des trouvailles, les réussites d'expression, le cynisme cinglant. Mais ce texte, qui se caractérise par sa richesse et sa variété, et qui est hybride, on peut distinguer ce qu'il a lui-même appelé «*un dru langage*» (p.91), une langue populaire, et un français conventionnel soutenu sinon recherché.

La langue populaire

Elle apparaît, dans le roman, dès la première phrase, «Ça a débuté comme ça», qui, de ce fait, est restée célèbre.

La langue populaire avait été, pendant trois siècles, ignorée, proscrite, bannie de la littérature française, et, en dernier recours, cantonnée dans des usages bien déterminés. Si Balzac, Hugo, Zola ou Vallès lui avaient donné une certaine place (dans les dialogues, dans la bouche de personnages populaires, la narration restant évidemment en français correct), Céline fut l'un des tout premiers écrivains à, par un choix révolutionnaire, utiliser cette langue parlée et même l'argot (la langue des individus qui se sont affranchis du respect des lois et des convenances langagières), et à le faire avec une certaine violence, dans toute son œuvre où, de plus en plus, il allait vouloir rendre toute l'émotion de la parole. Ce choix s'explique parce qu'on ne peut rendre compte de l'inhumanité du monde moderne dans la langue de ceux qui sont du côté du pouvoir, la langue écrite enseignée à l'école, la langue officielle qui a partie liée avec l'ordre social, la langue de la classe dominante, du conformisme bourgeois, la langue de ceux qui, pour s'assurer un pouvoir sur autrui ou pour poursuivre un intérêt personnel, manient la rhétorique traditionnelle, un discours emphatique, enflé et vide, destiné à intimider, se donner de l'importance, imposer son autorité. Il s'impose, pour dénoncer l'injustice sociale, d'utiliser la langue des victimes, le français populaire, appelé aussi «*le parisien*» (p.224). Or, si la langue populaire est fautive, elle a beaucoup de saveur, d'expressivité, d'invention.

Pour examiner son emploi par Céline, il faut distinguer le lexique et la syntaxe.

Le lexique populaire : Céline utilisa des mots qui étaient déjà en usage, et en ajouta qui sont de son cru :

- «*abattage*» (p.91) : brio, habileté oratoire, éloquence, bagout.
- «*abrutî*» (p.118) : idiot, demeuré, stupide, crétin.
- s'«*accrocher en banlieue*» (p.237) : s'y établir, y ouvrir un cabinet.
- «*affaire*» (p.62) : bonne partenaire sexuelle.
- «à *hue* et à *dia*» (p.237) : dans un sens puis dans l'autre, en employant des moyens qui se contrarient, les charretiers criant «*hue*» pour faire aller leurs chevaux à droite et «*dia*» pour les faire aller à gauche.
- «*aïeux*» dans «*mes aïeux*» (p.216) : on semble les prendre à témoin d'une chose remarquable.
- «*apéro*» (p.241) : diminutif d'«apéritif», boisson alcoolisée qu'on prend avant le repas..
- «*après*» : dans «*pépiant après le printemps*» (p.265), le mot indique le désir - «*en avoir après quelqu'un*» (p.266) signifie être en colère contre lui.
- «*as*» dans «*passer à l'as*» (p.383) : ne pas être compté, ne pas être payé.
- «*asticot*» (p.35, 68, 116, 144, 336, 483) : ver blanc qui apparaît dans la viande, le fromage (sa blancheur explique, p.336, l'analogie avec le corps nu [voir l'expression «être nu comme un ver»]).
- «*asticoter*» (p.109, 256, 290) : agacer, harceler quelqu'un pour de petites choses.
- «*autant comme autant*» (p.410) : en grande quantité.
- «*bafouillis*» (p.343) : bafouillage, propos incohérents.
- «*baiser*» (p.54, 73, 262, 271, 326, 359, 377, 380, 474) : faire l'amour, posséder une femme - d'où «*baiseur*» (p.361), «*baisante*» (p.184).
- «*balade*» (p.468) : promenade, voyage.
- «*balader*» (p. 495) : balancer, dodeliner - aussi pour «*se balader*» : «*sa tête baladait*» (p.495).
- «*balance*» (p.469) : renvoi, licenciement - d'où «*balancé*» : p.115 : jeté - p.188 : bien fait, athlétique - p.231 : congédié, renvoyé.
- «*balancer*» : (p. 116, 177, 240) : jeter - (p.453) : dire abruptement.
- «*balivernes*» (p.274, 327) : propos futiles et creux.
- «*balle*» (p.301) : franc (monnaie).
- «*ballon*» (p.450) : prison.
- «*se barbouiller*» (p.329) : se couvrir d'une substance salissante.

- «*barda*» (p.42) : équipement du soldat (le nom «*Bardamu*» aurait pu être créé à partir de ce mot).
- «*barder*» (p.448, 454) : prendre une tournure violente.
- «*baver*» (p.375, 471, 496) : laisser couler une salive visqueuse - (p.452) : médire.
- «*baveux*» : qui produit de la bave sous le coup du gâtisme (p. 89, 480), de l'admiration (p.194, 473), de l'effort (p.406) ; qui fait preuve d'arrogance (p.431).
- «*bazar*» (p.90, 328) : ensemble de choses en désordre - «*son bazar*» (p.446) signifie «son affaire», «son entreprise» (l'asile de Baryton).
- «*bazarder*» (p.34, 264) : se débarrasser de quelque chose, vendre à vil prix.
- «*beefsteak*» (p.355, 415) : moyen de gagner sa vie, le beefsteak (ou «*bifteck*») étant la portion de viande quotidienne d'une personne.
- «*béguin*» (p.364) : passion passagère, personne qui en est l'objet.
- «*beloteur*» (p.147, 458) : joueur de belote, un jeu de cartes.
- «*berlue*» (p.182, 368) : vision, illusion.
- «*besoins*» (p.72, 118, 195, 357) : la nécessité d'uriner, d'aller à la selle.
- «*bézef*» (mot venu de l'arabe «*bezzaf*», beaucoup) : «*pas bézef*» (p.240) : pas beaucoup.
- «*se bigorner*» : signifie habituellement «se battre» ; p. 478, c'est plutôt «se heurter».
- «*bicoque*» (p.327) : petite maison de médiocre apparence, habitation mal construite ou mal tenue.
- «*bicot*» (p.315, 316) : terme de mépris appliqué aux Nord-Africains.
- «*bidoche*» (p.20) : viande.
- «*bidon*» (p.13) : ventre.
- «*se bidonner*» (p.109) : s'amuser intensément, rire, se tordre.
- «*biffin*» (p.240) : chiffonnier, ramasseur de détritus - p.108 : fantassins appelés ainsi parce qu'ils portent un sac qui ressemble à celui des chiffonniers.
- «*bille*» (p.186) : niais, naïf, crédule, imbécile.
- «*bistoquette*» (p.353) : habituellement bistouquette : pénis.
- «*bistrot*» (p.84, 296, 371, 354, 399, 445) : café, débit de boisson - p.304, 311, 313 et 504, le mot désigne le patron du bistrot .
- «*bleuet*» (p.295) : bleuâtre.
- «*blousé*» (p.300) : qui porte une blouse.
- «*bobard*» (p.9, 80, 189, 298, 346, 456) : renseignement faux, propos fantaisiste et mensonger qu'on imagine par plaisanterie pour tromper ou se faire valoir - (p.109) : tour imaginé par plaisanterie.
- «*bobinard*» (p.109, 157, 227, 228, 359, 382) : bordel.
- «*Boches*» (p.41) : nom péjoratif donné aux Allemands
- «*boisson*» (p.299, 501) : alcool - d'où «*boissonnant*» (p.112) : qui boit, qui est ivrogne.
- «*bonbon*» dans «*c'est du bonbon*» (p.234) : c'est agréable.
- «*boniment*» (p.390, 480) : discours rusé et insistant - d'où «*avoir au boniment*» (p.55).
- «*bonne*» (p.212, 264) : employée de maison.
- «*bonsoir*» dans «*avoir le bonsoir*» : être congédié.
- «*bordée*» (p.227, 238) : suite de choses («*bordées d'insultes*» [p.267, 319] ou de personnes - «*tirer des bordées*» (p.306) : terme de marine qui signifie naviguer en zigzag ; ici, il s'agit plus simplement de vadrouiller, traîner dans les rues, passer dans les cabarets et autres mauvais lieux.
- «*bosser*» (p.223) : travailler.
- «*boucan*» (p.385, 477, 494) : bruit, vacarme.
- «*bouché*» (p.346) : borné, obtus, imbécile, sot.
- «*boucler*» (p.342) : fermer - d'où «*bouclé*» (p.38) : enfermé.
- «*boudin*» (p.129, 138) : femme peu séduisante.
- «*bouffer*» (p.25, 26, 118, 150, 163, 164, 185, 200, 203, 208, 213, 219, 234, 236, 264, 267, 269, 281, 332, 354, 377, 378, 382, 425, 432, 458) : manger.
- «*bougnoule*» (p.137) : désignation raciste d'un Noir.
- «*boule*» dans «*se mettre en boule*» (p.300) : se mettre en colère.
- «*boulot*» (p.22, 25, 26, 128, 139, 185, 191, 200, 213, 224, 234, 238, 239, 301, 308, 315, 341, 342, 374, 396, 414, 447, 469, 471) : travail.
- «*boulotte*» (p.87) : rondelette et petite.

- «*bourre-mou*» (p.298, 380) : le mou est le cerveau qui se fait remplir par des informations mensongères, excessives, destinées à tromper.
- «*bouseuse*» (p.346) : paysanne (salie par la bouse des vaches, leurs excréments).
- «*bousiller*» (p.35, 165) : abîmer, détériorer, détruire.
- «*bousin*» (p.165) : grand bruit, tumulte (argot des marins).
- «*boustifaille*» (p.215) : nourriture, aliments, mets.
- «*bout*» (p.23, 178, 317, 500) : partie, fragment quelconque de quelque chose - «*avoir le bon bout*» (p.298) : avoir l'avantage, être en bonne position.
- «*boxon*» (p.228) : bordel.
- «*braillard*» (p. 124, 484) : qui parle fort, crie, fait beaucoup de bruit.
- «*se branler*» (p.380) : se masturber - d'où «*branleur*» (p.172) : masturbateur.
- «*branlocher*» (p.261) : branler sans force, sans conviction - «*branlocher des petits chagrins*» (p.480) : les caresser (comme quand on se masturbe).
- «*brebis*» (p.223) : mot qui est ici masculin et péjoratif (à rapprocher peut-être de «*bicot*»).
- «*bu*» mot propre à Céline : (p.347) : ivre» ; (p.312) : épuisé.
- «*buffet*» (p.170) : ventre (en tant que contenant des aliments), estomac.
- «*butter*» (p.454) : tuer (habituellement : «*buter*»).
- «*cabinets*» (p.179, 268, 353, 358, 366, 375, 384, 430, 469) : toilettes, «*chiottes*» (p.493).
- «*caca*» (p.155, 184) : excrément ; sa couleur brune.
- «*cafard*» (p.395) : idées noires, découragement, tristesse, mélancolie.
- «*cagna*» (p.137, 163, 321) : de l'annamite «caï-nha», habitation de paysan, cabane.
- «*caisse*» (p.9, 295) : thorax - «*faire sauter la caisse*» (p.9) : tuer.
- «*câlin*» (p.401) : doux, tendre - d'où, p.410, le doux nom que Madelon donne à Robinson.
- «*camelotes*» (p.175) : habituellement singulier : objets fabriqués de mauvaise qualité.
- «*canaille*» (p.258) : personne digne de mépris - «*tons canailles*» (p.403) : vulgaires, avec une pointe de perversité.
- «*canard*» (p.26, 43) : cheval en argot militaire.
- «*cancans*» (p.89, 112, 374, 436) : bavardages empreints de médisance, de malveillance ; d'où «*cancaner*» (p.324).
- «*capotes*» (p.396, 482) : préservatifs.
- «*carabin*» (p.7) : étudiant en médecine.
- «*carambouillage*» (p.169) : escroquerie consistant à vendre une marchandise non payée.
- «*carcasse*» (p.89, 141) : corps humain.
- «*carne*» : le nom signifie, p.14, «viande de mauvaise qualité», et, p.131, 454, «personne déplaisante, désagréable, insupportable, méchante» ; l'adjectif, p.242, signifie «méchant», «vache».
- «*carotte*» dans «*tirer la carotte*» (p.144) : «tirer une carotte à quelqu'un» signifie habituellement «lui extorquer de l'argent par artifice, le carotter» ; ici, Céline est plus proche de «carotter le service» : «se dispenser du service militaire en demandant des congés indéfinis, sous des prétextes plus ou moins ingénieux».
- «*carton*» (p.477, 481) : cible sur laquelle on tire en essayant de frapper le plus près possible du centre (la mouche, voir plus loin).
- «*caser*» (p.339, 394, 469) : établir dans une situation.
- «*cause*» dans «à cause que» (p.47, 223, 224, 408) : «parce que».
- «*cézigue*» (p.343) : moi, «zigue» désignant un individu.
- «*chahuté*» (p.491) : bousculé.
- «*se chamailler*» (p.257) : se disputer.
- «*se chambarder*» (p.346) : d'habitude, «chambarder» (bouleverser, mettre en désordre) ; «se chambarder» signifierait plutôt ici «se déplacer», se retourner, se déplacer.
- «*charogne*» (p.9, 25, 113, 138, 165, 321) : corps de bête morte en putréfaction, cadavre humain, personne tout à fait méprisable.
- «*chercher quelqu'un*» (p.504) : se montrer agressif à son égard, lui chercher querelle.
- «*chiche !*» (p.478) : exclamation de défi qui signifie : «Je vous prends au mot».
- «*chichis*» (p.31, 140, 313, 357, 361, 451, 472, 475) : comportement qui manque de simplicité..

- «*chicote*» (p.129, 153, 155) : en Afrique, baguette servant à appliquer des châtiments corporels.
- «*chinois*» dans «*parler chinois*» (p.492) : ne pas parler clairement.
- «*chiottes*» (p.238, 354) : cabinets d'aisances, toilettes.
- «*chique*» dans «*poser sa chique*» (p.25) : mourir (car la chique étant gardée continuellement dans la bouche devient symbole de la continuité de la vie même).
- «*chiqué*» (p.102, 168, 364, 452) : affectation, épate, esbroufe - d'où «*au chiqué*» (p.353, 364) : en faisant preuve d'audace.
- «*chiquer*» (p.159) : contester.
- «*citron*» (p.326) : tête, crâne, siège de la pensée.
- «*claque*» (p.109) : bordel.
- «*claquer une tête*» (p.470) : donner une claqué, une gifle.
- «*clignoteux*» (p.501) à la place de «*clignotant*».
- «*clinquer*» (p.310) : faire du bruit, surtout avec des percussions.
- «*clopiner*» (p.54) : boiter légèrement.
- «*cochon*» (p.53, 63, 124, 242, 359, 479, 483, 489, 494) : sale, répugnant, obscène - «*tête de cochon*» (p.246), «*caractère de cochon*» (p.453) : mauvaise volonté, entêtement - «*tour de cochon*» (p.181) : mauvais tour, commis sournoisement - «*caractère de cochon*» (p.453) : tendance à se fâcher pour rien.
- «*cocotte*» dans «*Ma cocotte !*» (p.480) : terme d'affection adressée à une jeune femme.
- «*coffret*» (p.12) : poitrine et, par métonymie, la personne.
- «*cogne*» (p.227, 378) : agent de police, gendarme - «*le cogné des mœurs*» (p.482) : l'agent de la Police des Mœurs (corps chargé de la réglementation de la prostitution).
- «*colique*» (p.395, 453) : chose pénible, ennuyeuse.
- «*colis*» (p.109) : jolie femme.
- «*coller*» dans «*on s'en colle*» (p.478) : on s'en offre, on s'en donne.
- «*colon*» (p.18) : colonel en argot militaire.
- «*coltiner*» (p.34) : porter quelque chose de lourd.
- «*combine*» (p.166, 183, 233, 309, 358, 449, 482) : abréviation de «*combinaison*» (organisation précise de moyens en vue d'assurer le succès d'une entreprise).
- «*comme*» dans «*fallait voir comme*» (p.180) : expression familière signifiant «d'une façon remarquable».
- «*commissions*» (p.43, 242, 246, 471) : achats .
- «*communard*» (p.367) : partisan de la Commune de Paris, gouvernement révolutionnaire de 1871.
- «*con*» (p.453) : imbécile.
- «*convoiteur*» (p.89) : qui convoite.
- «*copine*» (p.363, 383) : amie.
- «*cornichon*» (p.184) : imbécile.
- «*costaud*» (p.227, 432, 470) : fort, solide, robuste.
- «*coton*» dans «*avoir un sacré coton*» (p.353) : avoir une grande difficulté.
- «*couillon*» (p.8, 27, 68, 69, 138, 214, 329, 402, 482) : imbécile (à cause de la valeur péjorative de «*couille*» [testicule]) - d'où «*couillonnade*» (p.154) : propos, acte, entreprise, stupides, maladroits.
- «*coup*» dans «*tirer un coup*» (p.353, 472) : coïter, faire l'amour de façon sommaire et expéditive, éjaculer, jouir sexuellement (ordinairement, en parlant d'un homme).
- «*coupaiillé*» (p.131) : coupé maladroitement, irrégulièrement.
- «*couper*» dans «*se couper*» (p.443) : se contredire par inadvertance après avoir menti, laisser échapper ce qu'on voulait cacher - «*ne pas y couper*» (p.52, 168, 267, 308, 363) : ne pouvoir échapper à quelque chose.
- «*courir*» dans «*il pouvait courir*» (p.443) : expression qui marque le refus de faire quelque chose pour quelqu'un - dans «*la vieille, elle me courait*» (p.448), «*courir*» signifie «ennuyer», «casser les pieds» - «*c'était couru*» (p.303), d'habitude «*c'était couru d'avance*», signifie «*c'était prévisible*».
- «*se courser*» (p.164) : «se poursuivre en courant».
- «*crâner*» (p.115) : affecter la bravoure, le courage, la décision.
- «*crème*» (p.303) : «*café-crème*» : café additionné d'un peu de crème (plus souvent de lait).

- «*crevard*» (p.298) : personne en mauvaise santé.
- «*crève*» (p.173, 482) : état de très grande fatigue physique, né d'une maladie infectieuse, la grippe en particulier, qui donne l'impression qu'on va en mourir.
- «*crever*» (p.374, 427, 483, 485) : percer, ouvrir, s'ouvrir - (p.8, 9, 23, 25, 30, 42, 47, 48, 68, 70, 82, 85, 88, 126, 239, 244, 281, 286, 297, 308, 315, 319, 332, 353, 364, 379, 380, 383, 392, 482, 497, 503, 504) : mourir - «*la crever*» (p.446) : pour «crever la dalle», être affamé, «la dalle» étant le gosier
- «*C'est à crever*» (p.286) : à mourir de rire.
- «*se crever*» (p.297, 298) : se fatiguer, s'épuiser.
- «*cri-cri*» (p.131) : grillon.
- «*croquer*» dans «*en croquer*» (p.483) : travailler pour la police, servir d'indicateur.
- «*croûte*» (p.396) : nourriture, moyens d'existence, subsistance - d'où «*gagner sa croûte*» (p.200, 213, 237, 416, 468) : gagner son pain, gagner sa vie.
- «*croûter*» (p.33) : manger.
- «*croûton*» (p.133) : petit morceau de pain sec.
- «*cuistance*» (p.36) : cuisine.
- «*cuit*» dans «*c'était cuit*» (p.374) : c'était fichu, il n'y avait plus rien à faire.
- «*culot*» (p.61, 146, 221, 245, 264, 343, 354) : assurance effrontée, aplomb, toupet.
- «*curé*» (p.335, 340, 472) : désignation péjorative de tout prêtre catholique.
- «*dame*» (p.322) : exclamation qui suppose une relation logique entre deux faits.
- «*dansoter*» (p.242) : danser un peu.
- «*dare-dare*» (p.48, 82, 176, 300, 331, 341, 352, 449) : vite, promptement, en toute hâte, précipitamment.
- «*débandade*» (p. 42, 173, 425) : dispersion rapide, fuite, débâcle, déroute.
- «*débîne*» (p.296) : pauvreté, misère, déche, mouise, purée.
- «*débiner*» (p.245, 335) : médire de quelqu'un, le calomnier, le déprécier.
- «*se débîner*» (p.42, 453) : s'échapper, s'enfuir - (p.397) : s'en aller, se défaire, se décomposer.
- «*débit*» (p.298, 303, 316) : débit de boisson, café, bistrot.
- «*se déboutonner*» (p.437, 454) : se découvrir, se libérer.
- «*débraillé*» (p. 227, 233, 301) : ouvert, mal fermé, en désordre, négligé - d'où «*se débrailler*» (p.275), «*débraillage*» (p.196)
- «*se débrouiller*» (p. 174, 216, 254, 299, 324, 433, 452) : s'arranger, se tirer d'embarras.
- «*défiler*» (p.450) : mourir - «*se défiler*» (p.479) : s'esquiver.
- «*déglingué*» (p.265) : cassé, démantibulé.
- «*dégonflé*» (p. 449), «*dégonflard*» (p.450) : lâche, sans courage, peureux.
- «*se dégonfler*» (p.295, 392) : se comporter lâchement, reculer, renoncer, plier.
- «*dégouliner*» (p. 211, 424, 501) : couler lentement.
- «*dégringoler*» (p.303) : descendre précipitamment - d'où «*dégringolade*» (p.298, 429).
- «*dégueulasse*» (adjectif p.26, 85, 102, 378, 381, 424, 453, 466, 493 - nom p.165, 244, 265, 298, 306, 490, 493) : sale, dégoûtant, répugnant.
- «*demi-sel*» (p.394) : faux dur.
- «*de quoi*» (p.239) : abréviation «de quoi vivre» - «*avoir de quoi*» : une certaine aisance matérielle.
- «*dératé*» (p.127) : agité.
- «*dérouiller*» d ans «*se faire dérouiller*» : d'habitude, se faire rouer de coups ; p.500, se faire tuer.
- «*se dessaler*» (p.49) : devenir moins niais, plus déluré - d'où : «*dessalée*» (p.76) : dégourdie.
- «*deux*» dans «*en moins de deux*» (p.224) : très rapidement.
- «*diable*» dans «*au diable*» (p.347), «*aux quatre cents diables*» (p. 451) : au loin - «*à tous les diables*» (p.45) : dans toutes les directions.
- «*Dieu*» dans «*une de ces Bon Dieu de Nouba*» (p.157) : une nouba sensationnelle.
- «*dingo*» (p.186, 456) : fou.
- «*discutailler*» (p.431, 502) : discuter de façon oiseuse et interminable, ergoter.
- «*douce*» dans «*en douce*» (p.10, 127, 268, 346, 358, 375, 376, 408, 457, 483, 490) : discrètement.
- «*durillon*» (p.107) : déformation fantaisiste de «*dur*», au sens de difficile.
- «*écartelage*» (p.64) au lieu d'«*écartèlement*».

- «*embarbouillé*» (p.317) : troublé, embrouillé dans ses idées, empêtré.
- «*embusqué*» (p.55) : militaire ou civil qui, en temps de guerre, occupe une activité loin des combats.
- «*s'embusquer*» (p.50) : se faire placer à un poste où on ne court aucun risque.
- «*emmancher*» dans «*emmancher sa palabre*» (p.335) : engager, mettre en train, commencer.
- «*emmerder*» : (p.165) : importuner, déranger fortement ; d'où «*emmerdant*» (p.268-269, 456) - mépriser (p.347, 493).
- «*empoisonner*» (p.449) : fatiguer, ennuyer, assommer, embêter, emmerder.
- «*s'enc...*» (p.315), «*s'enculer*» (p.425) : pratiquer la sodomie.
- «*enculé*» (p.187) : homosexuel passif
- «*enfiler*» (p.109) : pénétrer lors d'une relation sexuelle - d'où, p.164 : «*s'enfiler*» : copuler.
- «*engueuler*» (p.22, 257, 258, 300, 335, 376, 402, 450, 454, 476, 481, 486) : adresser de vives réprimandes, des injures - d'où «*engueulade*» (p.172, 222, 394, 488, 492).
- «*s'engueuler*» (p.239, 296, 358, 365, 449) : se disputer, se quereller de façon violente.
- «*en veux-tu, en voilà !*» (p.381) : autant que l'on veut, en grande quantité, à profusion.
- «*s'envoyer*» (p.126, 128) : prendre pour soi, boire, manger.
- «*s'escrimer*» (p.268) : s'évertuer.
- «*estomac*» : audace pour oser faire quelque chose de risqué ; d'où «*avoir perdu l'estomac*» (p.234).
- «*estourbir*» (p.346) : assommer (généralement pour voler), tuer.
- «*étoffer quelque chose*» (p.21) : faire disparaître, voler subrepticement.
- «*et patati et patata*» (p.373, 450) : locution qui évoque un long bavardage.
- «*étripade*» (p.120) au lieu d'«*étripage*».
- «*étripailler*» (p.69) : variation plaisante sur «*étriper*».
- «*extra*» : «*faire un extra*» (p.314) : un travail supplémentaire, intérimaire.
- «*fadasserie*» (p.148) : chose fadasse, c'est-à-dire d'une fadeur déplaisante.
- «*fadé*» : (p.70) : remarquable, réussi dans son genre (en se moquant, p.410) - (p.217) : qui a reçu son compte, qui subit une chose désagréable.
- «*faire*» dans «*on fait*» (p.357) : «on fait ses besoins» - «*Je les fais tous les deux*» (p.316) : «j'ai une relation sexuelle avec eux» - «*se faire*» de l'argent (p.228) : le gagner.
- «*fantaisie*» dans «*être en fantaisie*» (p.43) : ne pas porter l'uniforme réglementaire.
- «*farfouiller*» (p.141) : fouiller en bouleversant tout.
- «*fariboles*» (p.80, 172) : propos vains et frivoles ; p.355 : gestes, mouvements, attitudes.
- «*feu*» : désir sexuel - d'où «*avoir le feu au derrière*» (p.48), «*le feu au train*» (p.353).
- «*fiente*» : excrément mou ou liquide d'animaux, le mot étant employé au sens figuré p.89, 229 (où c'est une injure adressée à une personne), 364.
- «*fieu*» (p.107) : déformation paysanne de «*fils*».
- «*fignoler*» (p.222, 382, 400, 456) : arranger, exécuter jusque dans les détails, avec un soin minutieux.
- «*filer*» (p.264) : s'en aller, se retirer rapidement - (p.370) : marcher derrière quelqu'un, le suivre pour le surveiller, épier ses faits et gestes.
- «*flafla*» (p.140, 451, 475) : recherche de l'effet, chichi, chiqué, esbrouf.
- «*foies*» (p.224) : ce pluriel désigne à la fois cœur, foie et poumon.
- «*foirer*» (p.16, 244, 269) : évacuer les excréments à l'état liquide.
- «*fortifs*» (p.349) : diminutif de «*fortifications*» ; il y en avait qui entouraient Paris.
- «*se fourrer*» (p.338) : se mettre, se placer.
- «*foutre*» : «*foutre à la porte*» (p.23, 220) - «*foutre à l'eau*» (p.189) : jeter dans l'eau - «*foutre le camp*» (p.25, 47, 108, 139, 176, 230, 256, 316, 346, 451, 455) : partir - «*se foutre de quelqu'un ou quelque chose*» (p.68, 202, 209, 261, 298, 301, 313, 358, 374, 380, 421, 446, 454, 458, 466, 482) : s'en moquer, ne pas s'en soucier, ne pas en tenir compte - d'où «*foutu d'eux*» (p.125) - «*s'en foutre plein la lampe*» (p.140) : manger à satiété.
- «*foutrement*» (p.475) : très.
- «*foutu*» (p.224) : fait, bâti - (p.391, 431) : mauvais, exagéré.
- «*franquette*» dans «*à la bonne franquette*» (p.19) : simplement, sans cérémonie.
- «*fricotage*» (p.361) : activité douteuse, trafic malhonnête, magouille - d'où «*fricoter*» (p.321) mais, p. 482 («*ne les fricotent qu'en capotes*»), le mot signifie «faire l'amour».

- «*frimousse*» (p.80) : visage agréable de personne jeune.
- «*fringale*» (p.92, 213) : faim violente et pressante.
- «*frousse*» (p.343, 381, 467) : peur.
- «*fumier*» (p.34, 72, 75, 130, 131, 135, 465) : de l'engrais naturel (p.72) dont on fait des tas devant les fermes (p.34), le mot en est venu à désigner un individu tout à fait vil, méprisable (p.130, 131, 135), une situation déplorable (p.75, 465), à devenir une injure.
- «*gaffe*» (p.67, 484) : action, parole intempestive ou maladroite - d'où «*gaffer*» (p.224), «*gaffeux*» (p.386).
- «*gaga*» (p.200, 423) : gâteux, idiot, sénile.
- «*galerie*» dans «*travailler pour la galerie*» (p.43) : agir pour impressionner les autres.
- «*gambiller*» (p.363) : agiter les jambes, danser.
- «*garce*» (p.62, 81, 88, 90, 97, 117, 210, 222, 229, 319, 320, 321, 362) : femme qui se conduit mal ; pour Céline, femme en général ; mais, p.501, «*la Mort*».
- «*se gargariser*» (p.260, 278) : se délecter avec complaisance et suffisance de quelque chose.
- «*gauche*» dans «*jusqu'à la gauche*» (p.457) : complètement.
- «*gaudriole*» (p. 393) : propos gais et libres ; (p.73) : relations sexuelles amusantes.
- «*genre*» dans «*le genre "fichu"*» (p.371) : celui des femmes qui portent un fichu, une pièce d'étoffe, pour se couvrir la tête, la gorge, les épaules ; ce sont donc celles qui ont reçu «*une bonne éducation catholique*» - «*le genre "garçonne"*» (p.371) : celui de celles qui ont les cheveux courts comme les garçons, qui mènent une vie indépendante, qui ont donc les «*idées larges*».
- «*glaviot*» (p.115) : crachat.
- «*godon*» (p.303) : ici appliqué à un «*petit chien*», ce terme de mépris est habituellement appliqué aux Anglais parce qu'ils prononcent souvent ce juron : «*God damn it !*».
- «*goguette*» dans «*être en goguette*» (p.299) : être joyeux, de bonne humeur.
- «*gorille*» (p.35) : homme fort, chargé d'une mission de sécurité.
- «*gosse*» (p.316) : enfant.
- «*goulu*» (p.474) : avide, vorace.
- «*gourbi*» (p.314) : mot arabe : logement misérable, en désordre, sale.
- «*gradaille*» (p.34) : désignation péjorative des militaires gradés.
- «*graillon*» (p.95, 315) : morceaux de gras frits.
- «*graisser*» dans «*graisser la patte à quelqu'un*» (p.451) : le payer, le soudoyer.
- «*grelotteux*» (p.350) : qui tremble de froid.
- «*grimper*» dans «*faire grimper quelqu'un*» (p.109) : l'induire en erreur.
- «*grognon*» (p.9) : qui est souvent mécontent, d'une humeur maussade, désagréable.
- «*se grouiller*» (p.341) : se dépêcher, se hâter.
- «*gueule*» : (p.9, 168) tête d'animal - (p.27, 29, 241, 242, 270, 316, 322, 356 352) : tête d'être humain
- (p.179) : forte élocution - «*casser la gueule*» (p.86) : le sens habituel est «*corriger à coups de poings*» ; mais, ici, c'est plutôt «*être tué*» - «*se casser la gueule*» (p.483) : tomber, subir un échec.
- «*gueuler*» (p.23, 41, 266, 273, 317, 343, 367, 402, 426, 493) : parler, crier ou chanter très fort - d'où «*gueulard*» (p.11), «*gueulante*» (p.261), «*gueulailleur*» (p.311).
- «*gueuleton*» (p.109, 168) : grand repas.
- «*guigner*» (p.123) : regarder à la dérobée et avec convoitise.
- «*hâblard*» (p.346) : habituellement hâbleur : personne qui a l'habitude de parler beaucoup en exagérant, en se vantant.
- «*huile*» (p.108,111) : personnage important et puissant.
- «*jaboter dans de la ciguë*» (p.256) : échanger des propos venimeux (la ciguë est un poison).
- «*jeunesse*» (p.155, 206) : personne jeune.
- «*joint*» dans «*trouver le joint*» (p.346) : le moyen de résoudre une difficulté.
- «*jugeote*» (p.424) : jugement, discernement, bon sens.
- «*jus*» (p.116) : eau, mer - «*dans son jus*» (p.112) : se dit de quelque chose d'ancien qui est resté dans son état premier.
- «*juter*» (p.336) : faire du jus, produire de la salive - (p.363) : suinter - d'où «*juteux*» (p.374) ; mais aussi «*éjaculer*» (p.501).

- «*juteux*» (p.36) : adjudant en argot militaire.
- «*larbin*» (p.264) : domestique, valet.
- «*liché*» (p.110) : qui a bu.
- «*limailler*» (p.115) : limer, transformer en limaille (parcelles de métal détachées par la lime).
- «*liquide*» (p.264) : argent liquide.
- «*litron*» (p.240) : litre de vin.
- «*loges*» dans «*être aux premières loges*» (p.321) : être à la meilleure place pour être spectateur.
- «*machin*» (p.205, 365, 381, 501) : chose en général, procédé, truc ; mais, p.410, pénis.
- «*manitou*» (p.108) : nom du Grand Esprit chez les Amérindiens - personnage important et puissant.
- «*manque*» dans «*à la manque*» (p.194, 240, 320, 469) : raté, défectueux, mauvais, sans valeur.
- «*maquereau*» (p.79, 359, 454) : proxénète, souteneur - d'où «*maquereautage*» (p.114).
- «*marché*» dans «*par-dessus le marché*» (p.501) : en plus.
- «*marcher*» (p.468) : accepter, être d'accord.
- «*mariole*» (p.14, 463) : habituellement «*mariol*» : qui fait le malin, l'intéressant ; qui est rusé.
- «*marmite*» dans «*faire bouillir la marmite*» (p.378) : assurer la subsistance de la famille.
- «*marre*» dans «*avoir marre*» de quelque chose (p.300, 308, 316, 458) : être excédé, dégoûté.
- «*marron*» dans «*Le "Marron"*» (p.483) : le marchand de marrons chauds.
- «*martinet*» : fouet à plusieurs lanières.
- «*la matérielle*» (p.75) : ce qui assure la vie quotidienne (l'argent).
- «*matrone*» (p.299) : accoucheuse qui exerce illégalement, avorteuse.
- «*méchant*» (p.342) : médiocre, minable, miteux, misérable.
- «*mégot*» (p.358, 502) : bout de cigare ou de cigarette qu'on a fini de fumer.
- «*ménage*» dans «*faire ménage ensemble*» (p.465) : vivre ensemble, être amants.
- «*ménagère*» (p.155) : épouse.
- «*mendigot*» (p.336) : mendiant.
- «*merde*» (p.267, 337) : matière fécale - d'où toute chose ou toute personne méprisable (p.234, 265, 295), un juron (p.245, 315) - d'où «*merdeux*» (p.261, 428) : répugnant, «*merdilleux*» (p.182), «*merdouiller*» (p.262) : s'empêtrer dans une situation désagréable, ennuyeuse.
- «*mettre*» dans «*les mettre*» (p.42), «*mettre les bouts*» [= les jambes], «*mettre les voiles*» : partir - dans «*envoyer se faire mettre*» (p.450) : envoyer promener («*mettre*» signifie alors «*pénétrer sexuellement*») - dans «*se mettre à table*» (p.307) : avouer, dire ce qu'on a sur la conscience.
- «*midi*» dans «*c'était midi (sonné)*» (p.443) : c'était trop tard, il n'y avait rien à faire, c'était sans espoir.
- «*mieux*» dans «*à qui mieux mieux*» (p.80) : en cherchant à faire mieux que les autres.
- «*mijoter*» (p. 237) : attendre en réfléchissant.
- «*missères*» dans «*faire des missères*» (p.290) : tourmenter.
- «*miteux*» (p.8, 103, 168, 173, 184, 203, 223, 224, 371) : en piteux état ; d'apparence misérable.
- «*môme*» (p. 244) : enfant, mais aussi jeune femme (p.490), Madelon.
- «*mominette*» (p.84) : absinthe et, par extension, apéritif.
- «*morceau*» dans «*casser le morceau*» (p.234, 343, 469, 490) - «*bouffer le morceau*» (p.452) : dire la vérité, en particulier en dénonçant un état de chose ou quelqu'un ; révéler une vérité désagréable.
- «*mordre à quelque chose*» (p. 433) : y prendre goût.
- «*morpion*» (p.115, 138, 145, 189) : pou du pubis.
- «*mou*» dans «*C'est du mou*» (p.392) : c'est sans importance.
- «*mouchard*» (p.64, 469) : délateur, dénonciateur.
- «*mouche*» (p.478) : point noir au centre de la cible.
- «*mouscaille*» (p.234, 343) : graves ennuis, pauvreté, misère.
- «*moutard*» (p.239) : enfant en bas âge.
- «*nanan*» dans «*c'était du nanan*» (p. 90) : c'est exquis, très agréable, très facile.
- «*nez*» dans «*avoir quelqu'un dans le nez*» (p.416) : le détester, ne pas pouvoir le sentir.
- «*nichon*» (p.155, 181, 201, 332, 334, 363) : sein de femme.
- «*noix*» (p.109, 453) : idiote, imbécile - «*à la noix*» (p.153) : sans valeur, faux, de mauvaise qualité.
- «*Nouba*» (p.157) : fête, partie de plaisir («*faire la nouba*» = «*faire la fête*»).
- «*numéro*» (p.131) : personne bizarre, originale.

- «œil» dans «à l'œil» (p.244) : gratuitement - «tourner de l'œil» (p.264) : s'évanouir.
- «œuf» (p.481) : dans les stands de tirs, la cible la plus difficile à atteindre car il monte et descend constamment (il «sautille») sous l'effet d'un jet d'eau - «faire l'œuf» (p.469) : faire l'imbécile.
- «pagaïe» (p.20, 140, 271, 424) : d'habitude : «pagaille» : grande quantité, grand désordre.
- «paillasson» (p.122) : personne qui se complaît dans l'admiration béate, la soumission rampante.
- «pantaine» : dans «en pantaine» (p.372) : en plan.
- «parloter» (p.87) : parler d'une façon confuse, inconsistante.
- «partie carrée» (p.475) : ébats sexuels entre quatre personnes, deux couples.
- «partouze» (p.241, 406, 493) : activité sexuelle collective dont le voyeurisme accepté est l'élément essentiel - d'où «partouzard» (p.74) : amateur de «partouzes».
- «passer» (p.291) : mourir.
- «paumer» dans «se faire paumer» (p.41) : se faire prendre, être attrapé.
- «pavoiser» (p.273) : se glorifier, triompher.
- «paye» dans «une paye !» (p.480) : longtemps (le temps entre deux payes paraissant très long).
- «peau» dans «faire la peau à quelqu'un» (p.321) : le tuer, l'assassiner (d'un coup de couteau).
- «peinard» (p.68, 225, 391, 491) : tranquille, sans souci, à l'abri de la fatigue, du risque.
- «peloter» (p.54, 478) : toucher, caresser un corps indiscrètement et sensuellement - d'où «peloteur» (p.478, 493).
- «pépère» (p.15, 109) : propre aux grands-pères, donc tranquille.
- «perche» dans «tendre la perche à quelqu'un» (p.414) : lui fournir l'occasion de se tirer d'embarras.
- «perdre le nord» (p.245) : être perdu, ne pas savoir où on est, ce qu'on fait.
- «pétard» (p.307, 309, 321, 322, 331) : charge explosive.
- «pétaudière» (p.285) : ensemble où, faute de discipline, règnent la confusion et le désordre.
- «pétrin» (p.339, 343) : au sens figuré, situation embarrassante d'où il semble impossible de sortir.
- «phono» (p.228) : abréviation de «phonographe».
- «pialuer» (p.266) : crier en pleurnichant.
- «picoter» (p.384) : manger à petits coups, comme des poules qui piquent dans leur nourriture.
- «pige» (p.480) : an.
- «pinard» (p.34, 346) : vin.
- «pincer quelqu'un» (p.19) : l'arrêter, le prendre sur le fait.
- «pincettes» dans «n'être pas à prendre avec des pincettes» (p. 479) : être de mauvaise humeur.
- «pion» (p.354) : surveillant dans un établissement scolaire.
- «piper» dans “ne pas piper” (p.321, 393) : ne rien dire, ne pas souffler mot - p.490 : «ne plus piper d'un seul soupir».
- «pipi» (p.28, 238, 297, 483) : urine.
- «piquette» (p.94, 101) : vin médiocre - «ce n'était pas de la piquette» (p.101) : c'était impressionnant.
- «pissee» (p.306) : urine - d'où «pisser» (p.358), «pisseeux» (p.89, 238, 365, 482) : imprégné d'urine, qui sent l'urine - on lit aussi «pissant du sang» (p.42).
- «pissotière» (p.171, 258, 360) : édicule public où les hommes peuvent uriner.
- «piston» (p.42) : capitaine (déformé en «capiston» puis réduit en «piston»).
- «pitance» (p.239) : nourriture.
- «se plaignoter» (p.267) : se plaindre le plus discrètement possible.
- «plaquer» (p.394, 442, 444) : abandonner un partenaire, un compagnon, une compagne.
- «pleurnicher» (p.42, 244, 277, 348, 419, 478, 497) : pleurer sur un ton plaintif - d'où «pleurnicheur» (p.65), «pleurnicher quelque chose» (p.147) : réclamer sur un ton plaintif.
- «plumard» (p.199, 429) : lit.
- «pognon» (p.69, 108, 125, 157, 185, 208, 221, 264, 298, 301, 353, 392, 450) : argent.
- «poil» dans «à poil» (p.129, 224) : nu - «au poil» (p.413) : à point nommé.
- «poilu» (p.141) : nom donné au soldat français de la guerre de 1914-1918.
- «poisse» (p.363) : malchance, misère, malheur.
- «polard» (p.360) : pénis.
- «politesses» dans «faire des politesses» à quelqu'un (p.55) : lui faire l'amour - «répondre à des politesses» (p.396) : céder aux propositions de relations sexuelles.

- «*pommes*» dans «*les pommes sont cuites*» (p.234) : on dit plutôt : «les carottes sont cuites» pour signifier que «tout est fini, perdu».
- «*pomper*» dans «*se faire pomper*» (p.353) : se faire faire une fellation.
- «*pompon*» (p.55) : petite boule composée de fils de laine, de soie, servant d'ornement ; nom donné autrefois aux soldats français parce que leur uniforme arborait un pompon (p.331) - «*avoir le pompon*» (p.77) : l'emporter (le pompon étant, dans les manèges pour enfants, une touffe de laine à attraper au passage) - «*posséder son pompon*» (p.403) d'habitude, «*avoir son pompon*» : être ivre.
- «*se pomponner*» (p.357) : se parer avec soin.
- «*popote*» (p.152) : cuisine, tambouille.
- «*Poste*» (p.499, 502) : le poste de police.
- «*poteau*» (p.62) : contre lequel sont placés ceux qui sont fusillés.
- «*potin*» (p.36) : bruit, vacarme.
- «*pouce*» dans «*sur le pouce*» : sans payer (p.245) - sans raison (p.350).
- «*prunes*» dans «*pour les prunes*» (p.69), habituellement : «pour des prunes» : pour rien.
- «*puceau*» (p.14) : garçon, homme vierge - «*pucelle*» (p.493) : fille, femme vierge.
- «*putain*» (p.492) : prostituée, femme vénale - d'où «*faire ma putain*» (p.264) : enjôler mais aussi faire payer - p.37, le mot (qui est alors masculin) marque l'exaspération, la colère.
- «*quincaillerie*» (p.225) : abréviation de «*quincaillerie*», pour désigner un ensemble de morceaux de métal disparates.
- «*rabiot*» (p.33, 105) : supplément dans une distribution à des soldats.
- «*râblé*» (p.405) : trapu et vigoureux.
- «*racaille*» (p.367) : populace méprisable, ensemble de fripouilles.
- «*raclée*» (p.267) : volée de coups.
- «*raclure*» (p.383, 388) : parcelle enlevée d'un corps en le raclant, déchet, minables restes.
- «*racoler*» (p.405) : chercher à attirer comme le fait une prostituée.
- «*radin*» (p.415) : avare.
- «*radoteux*» (p.169, 204) : qui radote, se répète, rabâche.
- «*raffoler*» (p.395) : aimer à la folie, avoir un goût très vif pour...
- «*ragots*» (p. 143, 346) : bavardages malveillants.
- «*ragouillasse*» (p.424) : variation de Céline sur «*ragougnasse*» : préparation culinaire grossière.
- «*raidillon*» (p.234) : de l'alcool clandestin qui est «*raide*», fort, âpre.
- «*rappliquer*» (p.468) : revenir, venir, arriver.
- «*ratatiné*» (p.143, 393, 407) : diminué et déformé.
- «*ravauder*» (p.329) : raccommoder, rapiécer, repriser.
- «*ravigoter*» (p.182, 215, 334) : rendre plus vigoureux, redonner de la force.
- «*se rebiffer*» (p.450) : refuser avec vivacité de se laisser mener, regimber, se révolter.
- «*refait*» dans être «*refait*» (p.479) : être eu, perdant, berné ; avoir échoué.
- «*refiler*» (p.310) : donner quelque chose à quelqu'un en trompant - d'où, p.20, «*se faire refiler quelque chose*».
- «*remettre ça*» (p.383) : recommencer.
- «*rencard*» (p.482) : rendez-vous, affectation.
- «*rentrer*» (p.343) au lieu d'«*entrer*» (c'est la première fois).
- «*le renfermé*» : lieu mal aéré ; mais, dans «*sentir le renfermé*» (p.458), le mot signifie ressassé.
- «*resquille*» (p.239) : le fait de resquiller, d'entrer sans payer, de se faufiler.
- «*retape*» (p.127, 484) : racolage, prostitution de la rue.
- «*retapé*» (p.481) : réparé, rénové.
- «*rêvassieur*» (p.117, 435) : personne qui pense à des sujets imprécis, s'abandonne à la rêverie.
- «*rigoler*» (p.184, 214, 266, 293, 305, 306, 308, 350, 354, 363, 380, 393, 421, 404, 427, 431, 452, 493, 501) : rire, s'amuser, se réjouir - d'où «*rigolo*» (p.142, 409, 477) : personne ou chose amusante ; d'où «*rigolade*» (p.228, 240, 322, 327, 353, 360, 368, 474, 477) : occasion où l'on rigole ; mais aussi «*se moquer*» (p.482).
- «*ritournelle*» (p.364) : chanson répétée.
- «*rogatons*» (p.151, 392) : objets de rebut ou sans valeur.

- «*rognons*» (p.115) : reins.
- «*Rompez !*» (p.189) : se dit pour permettre à un soldat de cesser d'être au garde-à-vous ; pour le congédier - d'où «*rompre*» (p.189).
- «*roublardise*» (p.50) : astuce, ruse, habileté.
- «*roupiller*» (p.34, 35, 316) : dormir - d'où, p. 407, 474, «*roupillon*» : petit somme.
- «*rouspignolles*» (p.9) : testicules (mot inventé par Céline en associant trois de leurs désignations argotiques : «*roupettes*», «*roustons*», «*roubignolles*» !).
- «*roustiller*» (p.116) : rôtir, brûler.
- «*roustissure*» (p.395) : déchets brûlés.
- «*sacré*» (p.53, 181, 183, 274, 306, 353, 363, 442, 501) : le mot est employé pour renforcer un ton injurieux, qualifier une chose désagréable.
- «*saignotant*» (p.382) : qui saigne légèrement mais continûment.
- «*salade*» (p.425, 450, 453) : histoires, mensonges, prétentions.
- «*salé*» (p.91, 392) : osé, cru, grossier, licencieux, grivois.
- «*salaud*» (p.23, 82, 130, 220, 341, 315, 341, 353, 431) : personne qui se conduit mal, qui est ignoble et méprisable.
- «*salement*» (p. 23, 53, 345) : beaucoup.
- «*saleté*» (p.272) : chose pénible ; (p.471) : médisance.
- «*saligaud*» (p.9, 22, 23, 109, 115, 243, 319, 320, 361, 409, 490) : personne qui se conduit mal, qui est ignoble et méprisable.
- « *salope*» (p.211, 321) : femme dévergondée.
- «*saloperie*» (p.113, 210, 335, 466) : acte moralement abject ou répréhensible.
- «*sang*» dans «*se faire du mauvais sang*» (p.265) : se faire du souci, s'alarmer, se tourmenter.
- «*semer*» (p.79, 220) : se débarrasser de la compagnie de quelqu'un (qu'on devance).
- «*sorteux*» (p.294) : qui aime sortir, se distraire.
- «*sou*» dans «*pas pour un sou*» (p.475) : pas du tout.
- «*soucoupe*» dans «*gagner la soucoupe*» (p.101) : remporter la compétition.
- «*souffler une femme (à quelqu'un)*» (p.53, 101) : la lui enlever.
- «*tabac*» (p.419, 483) : bureau de tabac, boutique où l'on vend du tabac.
- «*se tabasser*» (p.490) : se battre, se rouer de coups.
- «*se mettre à table*» (p.307) : avouer, dire ce qu'on a sur la conscience.
- «*tambouille*» (p.394) : cuisine.
- «*tante*» (p.165) : terme de mépris qui s'applique habituellement à l'homosexuel passif.
- «*taper quelqu'un*» (p.105, 186, 205, 243, 395) : le solliciter, l'amener à donner de son argent.
- «*tapé*» : p.186, 416 : fou - p.254 : marqué par l'âge - p.289, 321 : réussi, bien fait (ironiquement)..
- «*tapée [...] lettre*» (p.289) : non pas dactylographiée mais bien tournée, bien composée.
- «*tassé*» (p.481) : fort, corsé, exagéré.
- «*taule*» (p.494) : prison.
- «*théâtreuse*» (p.75) : comédienne de théâtre sans talent.
- «*tintouin*» (p.431) : souci, tracas.
- «*tiquer*» (p.393) : marquer son mécontentement, sa désapprobation, son dépit.
- «*tir*» (p.58) : dans les foires, stand où on s'exerce au tir à la cible.
- «*tire-au-cul*» (p.26, 147) : par analogie avec le cheval attelé qui refuse d'avancer, celui qui cherche à échapper à une obligation, un travail ou une corvée, qui paresse.
- «*tirelire*» (p.309) : tête.
- «*se tirer*» (p.457) : partir.
- «*toilette*» (p.463) : pièce de toile dans laquelle certains artisans ou commerçants enveloppaient leur marchandise pour la transporter.
- «*torgnole*» (p.266, 268) : coup, forte gifle.
- «*tortillard*» (p.225) : nom d'un petit train qui fait de nombreux détours - d'où, p.225, l'adjectif..
- «*se tortiller*» (p. 25, 386, 403) : se tourner de côté et d'autre sur soi-même.
- «*se toucher*» (p.243, 361, 431) : se masturber.

- «tournée» (p.162) : ensemble de consommations d'une boisson - «tournée de justice» (p.153) - «tournée de martinet» (p.245) : volée de coups.
- «tourner» (p.330) : devenir aigre.
- «train» (p.261, 353) : postérieur, derrière, fondement, cul - avoir le «feu au train» (p.353) : avoir envie de faire l'amour.
- «travailler quelqu'un» (p.179) : le faire souffrir, le tourmenter, le torturer.
- «tremblote» (p.215) : tremblement.
- «se trémousser» (p.217, 403) : s'agiter avec de petits mouvements vifs, rapides et irréguliers.
- «trifouiller» : remuer d'une façon incohérente - d'où «trifouilleur» (p.268).
- «trimarder» (p.129) : transporter, trimbaler.
- «trimbalage» (p.500) : le fait de se déplacer avec difficulté.
- «trinquer» (p.465) : boire, être alcoolique.
- «tripes» : boyaux d'un animal (p.20, 280) - intestins de l'être humain (p.225, 337, 367, 378).
- «triquer» (p. 185) : donner des coups de trique, de bâton.
- «triste» dans «ce qui lui faisait triste» (p.396) : ce qui la rendait triste.
- «trognon» dans «jusqu'au trognon» (p.472) : complètement, tout à fait.
- «trompette» dans «boire une bouteille «en coup de trompette»» (p.480) : en la tenant (et la vidant) dans la position où on tient une trompette.
- «trou» (p.295) : tombe.
- «truc» (p.71, 138, 220, 234, 292, 346, 349, 357, 365, 366, 373, 381, 391, 395) celui de Robinson et celui de Bardamu, 419, 454, 456, 458, 463, 493, 501) : façon d'agir qui requiert de l'habileté ; domaine d'activité.
- «trucider» (p.70) : tuer.
- «turlutaine» (p.211) : propos sans cesse répétés.
- «turne» (p.253) : habitation, chambre, maison, appartement.
- «tuyau» (p.365, 371) : indication confidentielle (donnée dans le tuyau de l'oreille) qui annonce la victoire inattendue d'un cheval aux courses, qui doit permettre le succès d'une opération - d'où «tuyaute» (p. 451), «se tuyauter» (p.410).
- «type» (p.78, 205, 300, 370, 377, 411, 483) : homme.
- «vache» : adjectif (p.25) ou nom (p.14, 170, 242, 261, 283, 298, 343, 364, 391, 410, 502) le traditionnel «Mort aux vaches» que sont les autorités) : méchant, injuste - d'où «vacherie» (p.9, 335, 346, 496).
- «vadrouille» (p.19, 246, 317, 367, 417, 446) : promenade, balade, errance - d'où «se vadrouiller» (p.331) : d'habitude, «vadrouiller» (p.363, 371, 442, 501).
- «vanné» (p.205) : fatigué, harassé, épuisé.
- «vasouiller» (p.448) : être hésitant, peu sûr de soi, maladroite ; (p.301) marcher mal.
- «veine» (p.257) : chance - d'où «veinard» (p. 360) , «déveine» (p.261) : malchance.
- «verni» (p.391) : qui a de la chance.
- «viande» (p.67, 68, 97, 116, 180, 198, 225, 227, 250) : le corps humain.
- «vie» dans «faire la vie» (p.268) : mener une vie très libre.
- «virée» (p.157) : tournée des cafés, des bals.
- «vue» dans «en mettre plein la vue» (p.429) : vouloir impressionner quelqu'un.
- «zanzi» (p.224) : réduction de «zanzibar», jeu de dés qui se joue ordinairement à trois dés.
- «zinc» dans «la noce en zinc» (p.480) : le stand où figurent les personnages participant à un mariage, qu'on essaie d'atteindre en lançant des balles de cuir - (p.503) : la buvette dont, comme dans les autres cafés, le comptoir est de zinc.
- «zizi» (p.85) : pénis.
- «zone» (p.84, 240, 303, 339) : faubourgs misérables établis sur les anciennes fortifications de Paris.

On trouve, qui est propre au langage populaire, l'emploi familier et quelquefois péjoratif de l'article devant les noms propres de lieux («*le Barbagny*» [p.28]) et, surtout, de personnes : «*le Dumouriez*» (p.69) - «*le Robinson*» (p.186, 344, 443), «*la Lola*» (p.221), «*la mère Cézanne*» (p.268, 269), «*le*

Montaigne» (p.289 où il est aussi désigné par «son Michel»), «*le Baryton*» (p.446). On trouve aussi «*le pourquoi on est là*» (p.199).

Céline s'employa à proférer et faire proférer des injures : «*assassin*» (p.454) - «*boudin !*» (p.129 - le Directeur de la Compagnie Pordurière, à sa «nègresse» ; p.138) - «*Boches*» (p.41, dans la bouche de Robinson) - «*bouffi*» (p.8) - «c...» (p.10 : quel étrange accès de pudeur de la part de Céline ! quel mot a-t-il ainsi gommé? «con»? «couillon»?) - «*carne*» (p.131, 454) - «*carotte*» (p.20) - «*chacal*» : Bardamu voit en Robinson «*un fameux chacal*» (p.166) - «*charognard*» (p.25) - «*charogne*» (p. 9, 25, 138, 165, 187, 266) - «*citrons sans jus*» (p.70) - «*crétin*» (p.11, 273, 284) - «*dégoûtant*» (p.395) - «*enculés*» (p.187) - «*fainéant*» (p.26, 414) - «*farceur*» (p.128 : le Directeur de la Compagnie Pordurière parlant de Robinson) - «*fiente*» (p.229) - «*flanelle*» (p.300 : exclamation marquant l'échec, la flanelle étant un tissu mince, lâche et sans tenue) - «*fumier*» (p.130, 131, 135 [«*tout fumier*»] : le Directeur de la Compagnie Pordurière parlant de Robinson) - «*maquereau*» (p.454) - «*merdailleux*» (p.182) - «*moins que rien*» (p. 454) - «*morpion*» (p.138) - «*mufle*» (p.159, 402, 476) - «*navet*» (p.10) - «*numéro*» (p.131 : le Directeur de la Compagnie Pordurière parlant de Robinson) - «*œufs à la coque*» (p.7 : les gens délicats qui en mangent, dont, plus loin, p.22, le général des Entrayes) - «*ordure*» (p.453) - «*Pacifiques puants*» (p.70) - «*peaux de boudin*» (p.165 : les Noirs) - «*propre à rien*» (p.454) - «*ratés*» (p.187) - «*salaud*» (p.130 où le Directeur de la Compagnie Pordurière parle de Robinson - p.204 où Bardamu se qualifie lui-même - p.424 où Baryton fustige les «*savants psychologues*» - p.431 où Bardamu qualifie son patron - p.491 où Madelon fustige Robinson) - «*saligaud*» (p.9, 22, 490) - «*salsifis sans fibre*» (p.70) - «*salope*» (p.266, 454) - «*singe à deux mentons*» (p.34) - «*sordide*» (p.9) - «*sous-hommes*» (p.187) - «*tantes*» (p.165 : les Noirs selon Robinson, les rameurs de l'*"Infanta Combitta"* selon Bardamu !) - «*tire-au-cul*» (p.26) - «*vache*» (p.14, 25, 170, 267, 300, 391, 410) - «*voyou*» (p.454) - Bardamu traite les gens qui ne cherchent pas à comprendre de «*gonflés*», d'*«huîtres*», de «*pas susceptibles*» (p.199) - Lola traite Bardamu d'*«affreux raté*» (p.221), d'*«abominable méchant*» (p.221), de «*sale cochon*» (p.222) - il traite Musyne de «*garce*» et Lola de «*petite fiente*» (p.229) - il traite les lecteurs de «*dégueulasses*» (p.244) - la tante de Bébert le traite de «*petite charogne*» (p.244), tandis qu'il lui réplique : «*Vicieuse !*» (p.245) - Les êtres qui demeurent «*branlochants d'incohérence, réduits à eux-mêmes, c'est-à-dire à rien*» sont traités de «*vaches sans train*» (p.261) - Le petit enfant malade est affectueusement appelé «*petit crétin*», «*petit âne*» (p.273) - Bardamu traite Robinson de «*bourgeois*» (p.394 : «*parce que pour moi y avait pas pire injure à cette époque*»).

On relève aussi des jurons : «*merde !*» (p.245, 315, 371) - «*nom de Dieu !*» (p.9, 25, 221, 316) - «*nom de nom !*» (p.322)

Prenant des libertés avec l'orthographe, Céline :

-négligea les accents dans «*Beresina*» (p.75 mais les mit p.359 !), dans «*brasero*» (p.350, 482).
-usa, souvent dans son souci d'intensité et d'ironie, de majuscules intempestives : «*Abbé*» (p.336) - «*Administration*» (p.141) - «*Agent*» (p.349) - «*Antique*» (p.94) - «*Asiles*» (p.423) - «*Banque*» (p.192) - «*Bonheur*» (p.57) - «*Bonne*» (p.212) - «*Chiourme*» (p.183) - «*Ciel*» (p.501) - «*Colonies*» (p.111) - «*Commerce*» (p.141) - «*Commissaire*» (p.491, 501, 502) - «*Consulats*» (p.459) - «*Destinée*» (p.354) et «*Destin*» (p.353, 365, 465) - «*Devoir*» (p.45) - «*Directeur*» (p.140, 141) - «*Dispensaire*» (p.240, 250) - «*Dollar*» (p.192) - «*Droit*» (p.358) - «*Économat*» (p.476) - «*Élisabéthain*» (p.215) - «*Épopée*» (p.99) - «*Esprit*» (p.93) - «*Éternité*» (p.437, 457) - «*Éthique*» (p.417) - «*Fou*» (p.425) - «*Génie*» (p.62) - «*Ingénieur Agronome*» (p.404) - «*Lois*» (p.340) - «*Lycée*» (p.286, 352) - «*Mairie*» (p.193) - «*Maréchal*» (p.76) - «*Marron*» (p.483) - «*Matamore*» (p.115) - «*Ministre*» (p.105) - «*Mont-de-Piété*» (p.354) - «*Mort*» (p.501) - «*Nouba*» (p.157) - «*Nuit*» (p.262) - «*Orphéon*» (p.311) - «*Pacha*» (p.355) - «*Pacifiques*» (p.70) - «*Paradis Terrestre*» (p. 142) - «*Parquet*» (p.324, 466) - «*Patrie*» (p.18, 65, 67) - «*Pont [...] maison du Pasteur*» (p.46) - «*Poste*» (p.499, 502) - «*Poste de Police*» (p.349) - «*Prefecture*» (p.502) - «*Règle*» (p.226) - «*République*» (p.68) - «*Roi de la Mort*» (p.35) - «*Société*» (p.68) - «*Sœurs*» (p.158, 341) - «*Spahis*» (p.62) - «*Terre*» (p.501) - «*Théâtre*» (p.90) - «*Thébaïque*» (p.417) - «*Totem*» (p.156) - «*Tyrans*» (p.139) - «*Vérité [...] Elle*» (p.211) - «*Victoire*» (p.90) - «*Vie*»

(p.232) - «*Vrroum*» (p.425). Par contre, il aurait pu accorder une majuscule au mot «*alliés*» (p.73), les pays unis dans la guerre contre l'Allemagne.

-employa des pluriels abusifs (ainsi, «*les argents*» [p.185], «*nos argents*» [p.381] ou oublia le «s» final (dans «*les midi*» [p.193]) ;

-fit «*amour*» féminin au singulier : «*une amour de violoniste, une amour bien dessalée*» (p.76) - «*L'amour c'est elle la misère*» [p.364]) ; mais il respecta la règle dans «*les amours contrariées*» (p.365) comme dans les «*volumineuses orgues*» (p.201) ;

-conjugua à sa façon le verbe «*faillir*» dans «*on faille*» (p.337) ; il faudrait écrire «*on faut*», mais ce n'est pas très utilisé.

Il rendit des prononciations populaires : «*J'pense plus à rien*» (p.47) - «*J'ai beau y dire et y redire*» (p.107) - «*Y regardent pas eux*» (page 107) - «*T'élèves des lapins à présent?*» (p.304) ; on remarque les formes verbales archaïques «*aye*» (p.428), «*distrayent*» (p.349) et «*soye*» (p.9, 61, 288, 301, 349, 367, 374, 450, 452, 488, 504).

Il vit une preuve d'«*accent basque*» dans le fait de dire : «*C'est un démeng !*» (p.274) ; c'est «*l'accent du Midi*» (p.481) en général que Bardamu signale aussi chez Baryton qui prononce : «*entièrement*» (p.419), chez Madelon (p.481).

Il rendit la prononciation appuyée de Baryton promettant à sa fille «*une jolie bicyclette toute nic-ke-lée*» (p. 433).

Dans l'épisode africain, il reproduisit la parodie, par un colon méprisant, de la façon de parler français des Noirs : «*Toi, y a pas savoir argent? [...] Toi, y en a pas parler "francé" dis? Toi y en a gorille encore hein?... Toi y en a parler quoi hein? Kous Kous? Mabillia? Toi y en a couillon ! Bushman ! Plein couillon !*» (p.137-138), peut-être ce qu'il appela plus loin «*un idiome de castagnettes*» (p.152).

La syntaxe populaire :

La langue populaire est orale, peut profiter de l'intonation et de toutes les possibilités de communication extralinguistiques que donne la co-présence du locuteur et de l'auditeur pour remédier à une ambiguïté de construction, pour s'assurer, du regard, que l'auditeur a bien compris ce qu'«on veut dire». De ce fait, elle a une syntaxe simplifiée, comme on le constate dans le grand nombre de tours oraux pleins de saveur que Céline utilisa :

On peut essayer de relever des caractéristiques de la syntaxe populaire chez Céline :

Il apparaît qu'elle est soumise à deux tendances contraires :

-Une tendance à la réduction qui entraîne :

-La fréquente suppression de l'adverbe de négation «*ne*» : «*vous faites pas refiler*» (p.20) - «*faudra pas faire les malins nous autres*» (p.25) - «*il est pas facile de raconter*» (p.47) «*Y a pas cent nègres dedans*» (p.165) - «*Vous êtes pas dignes de me comprendre !*» (p.489) - «*il y avait pas mieux que l'amour*» (p.493).

-L'omission du pronom impersonnel «*il*» : «*Faut être à peu près seul*» (p.14) - «*Faut être osé*» (p.192), phrase significative car, si Bardamu, voyant les gens cracher par terre à Manhattan, se scandalise, si sa réprobation morale le met du côté des gens bien, sa faute de syntaxe montre qu'il est du peuple - «*Faut encore du cœur et du savoir pour aller plus loin que les autres*» (p.462) - «*Moi aussi fallait que je bouge encore*» (p.349).

-Des phrases elliptiques : le tableau des courses de chevaux : «*Les robes... Les élégantes... Les coupés étincelants... Le départ... Les trompes allègres et volontaires... Le saut de la rivière... Le Président de la République... La fièvre ondulante des enjeux, etc.*» (p.56) - «*On ne savait presque rien des choses du monde en général, enfin des inconscients...*» (p.78) - les Puta «*s'endormaient chaque soir de la guerre au-dessus des millions de leur boutique, fortune française.*» (p.104) - «*Je ne tarissais pas, peur de me tromper*» (p.122) - «*Carnaval le jour, écumeoire la nuit, la guerre en douce.*» (p.127) - les «*crocodiles aux aguets. Eux genre métallique*» (p.140) - «*avoir fait souches*» (p.218) - Son intimité avec Molly le fit se demander : «*Maquereau?*» (p.229) - «*Teint trop verdâtre, pomme qui ne mûrirà jamais, Bébert.*» (p.242) - «*Forcément. Pas de bonne*» (p.264) - la «*salle d'attente. Trois chaises et un guéridon à trois pieds*» (p.293) - «*Un vieillard, rire et fort c'est une chose qui n'arrive*

guère que chez les fous.» (p.322) - «Une fois Robinson quitté Rancy» (p.345) - «Pas très chaud non plus» (p.347) - «Histoires. Enquêtes. Angoisses.» (p.352) - «ni confessé, ni méprisé, c'est l'Angleterre» (p.355) - «À maints minuscules endroits écorchés sa langue sur ses rebords saignants.» (p.336) - «Pas mon mimi que ça va cesser?» (p.411 : il faut comprendre : «N'est-ce pas, mon mimi, que ça va cesser?») - Chez le photographe : «Magnésium. On tique tous.» (p.481) - «on la grelottait» (p.482 : «la» représente, sous-entendue, la quéquette [le pénis] qui a si froid qu'elle en grelotterait !) - «on la gèle littéralement» (p.484), construction analogue.

-Une tendance à la redondance qui entraîne :

-Les pléonasmes : «rien que seulement» (p.237) - «au jour d'aujourd'hui» (p.264) - «si tant persécuté» (p.352).

-Les répétitions : Pinçon était un «saligaud de commandant», un «salaud», et était «salement vivant» (p.23) - p.67, les mots «la Patrie» figurent trois fois dans trois phrases successives - Bestombes ponctue chacune de ses phrases des mots «la France !» (p.86) - «Le monde ne sait que vous tuer comme un dormeur quand il se retourne le monde, sur vous, comme un dormeur tue ses puces» (p.176) - «Déjà on est moins fier d'elle de sa jeunesse, on n'ose pas encore l'avouer en public que ce n'est peut-être que cela sa jeunesse, de l'entrain à vieillir.» (p.287-288) - L'«abominable débâcle» de «tous les revenants de toutes les épopées» devient une «abominable mêlée» (p.368) - Sur la péniche, il y avait un invité à qui on «avait révélé enfin sa propre raison d'être ! Et qu'il fallait aller le dire à tout le monde alors qu'il l'avait trouvée sa raison d'être !» (p.406) - «Je me prenais à désespérer de me retrouver jamais assez d'insouciance pour pouvoir me rendormir jamais.» (p.429) - Au sujet de Baryton, il est écrit : «La façon dont il était parti nous rendait tristes et pour ainsi dire malgré nous. Elle n'était pas naturelle la façon dont il était parti.» (p.442) - Après qu'il ait été dit, au moment de l'apparition de Robinson à l'Institut : «J'étais pas content du tout de le revoir», il était inutile d'ajouter : «Ça me faisait aucun plaisir.» (p.446) - Robinson déclare : «Il faut absolument que j'aie l'air d'être malade du cerveau... C'est urgent et c'est indispensable que j'aie l'air malade du cerveau.» (p.448) - Bardamu déclare : «Je n'aurais jamais osé par peur des coups et surtout de la honte qui s'ensuit des coups.» (p.470) - «Économie de ne s'exciter après tout que sur des réminiscences... On les possède les réminiscences, on peut en acheter et des belles et des splendides une fois pour toutes des réminiscences...» (p.472) - «C'est un peu gênant d'être devenu aussi pauvre et aussi dur qu'on est devenu.» (p.496) - Madelon proclame : «Vous êtes pas dignes de me comprendre ! ... Vous êtes bien trop pourris tous autant que vous êtes pour me comprendre !... Tout ce qui est propre et tout ce qui est beau, vous pouvez plus le comprendre !» (p.489).

-L'emploi explétif de «que» : «que je lui dis [...] qu'il m'a répondu» (p.28).

-Le redoublement du nom par le pronom complément : «Il avait l'air de la saluer lui, ce cavalier à pied, la guerre, en entrant» (p.16) - «il était salement mauvais, le moral» (p.53) - «le nom je l'ai lu» (p.192) - «on peut l'entendre le miracle» (p.192) - «Ils ne l'avalent pas l'Hostie» (p.193) - «ma place à moi» (p.229) - «le Destin [...] leur avait fait une saleté pareille à eux» (p.272).

-Le redoublement de «nous» : «Il nous faut des excitants à nous» (p.88).

-Le renforcement de «nous» par «autres» : «Assis sur des clous même à tirer tout nous autres !» (p.9) - «Quand on sera au bord du trou faudra pas faire les malins nous autres» (p.25) - «une consigne souriante mais implacable d'élimination envers nous autres» (p.97) - «La rue [de New York] n'en finissait plus, avec nous au fond, nous autres» (p.192) - «on a plutôt l'habitude nous autres» (p.234) - «ils seront moins carnes que nous autres plus tard» (p.242).

-Le procédé qui consiste à toujours placer le sujet à la fin de la phrase.

On trouve encore d'autres infractions :

-La déficience de la ponctuation, en particulier l'absence des virgules : «ils se confessent quoi» (p.193) ; elles ne sont pas utilisées pour isoler les mots en apposition : «Elle crut avoir découvert Lola que nous avions...» (p.56) - «Du fond du jardin, on l'appela Princhard» (p.70) - «Elles demeuraient décidément les garces du bon côté de la situation» (p.97) - «Ils en prenaient eux les gens de la fête» (p.480 - c'est ambigu : faut-il comprendre que les gens prenaient de la fête ou qu'il y a des «gens de la fête»?). Inversement, des virgules sont présentes là où elles ne devraient pas être. Cependant, on

peut considérer que la ponctuation traditionnelle est à peu près respectée, même si les points de suspension et les phrases nominales sont plus nombreux qu'il n'est usuel, investissant souvent le texte de leurs charges émotives :

- Le passage de «nous» à «on» : «nous qu'on n'est plus inspirés par la vie.» (p.255).
- Le passage de «on» à «vous» : «On ne pense guère qu'à aimer pendant les jours qui vous restent.» (p.82) - «Dès qu'on arrive quelque part, il se révèle en vous des ambitions.» (p.141) - «Le cœur à soi quand on est un peu bu de fatigue vous tape le long des tempes» (p.312) - «On n'entend guère que ce qu'on désire entendre et ce qui vous arrange le mieux.» (p.370) - «On essaye d'en badigeonner un peu tous les gens qui viennent vous voir...» (p.380).
- Le passage de «vous» à «on» : «Pas grand-chose suffit à vous faire plaisir quand on est devenu bien résigné.» (p.261).
- La forme «Pour ne pas qu'il vous brûle» (p.148).
- Les substantivations de verbes («le manger» [p.251, 333] - «le vomir» [p.333] - «le travailler» [p.333]), d'adjectifs («ce diaphane» [p.26] - «un résolu» [p.205, 240] - «ces ombreux» [p.232] - «ces deux sordides» [p.350]), d'un adverbe («l'énormément de vin» [p.333]).
- Les adjективations de noms : «tortillard» (p.225 : «qui fait de nombreux détours»), de participes présents : «suintantes» (p.25) - «gambadante» (p.68) - «louchante» (p.72) - «fumants, braillants» (p.72) - «délibérants» (p.73) - «mijotante» (p.117) - «toussantes» (p.211) - «pendouillantes» (p.173) - «baisante» (p.184) - «devisantes» (p.384) - «rénovante» (p.475).
- Les prépositions mal choisies : «délirer d'économie» (p.113) - «Elle donnait des consultations [...] sur Bezons» (p.243) - «une place brusquement de libre» (p.250) - «on me laisse ignorer [...] du comment que les choses s'étaient passées» (p.320) - «vous faire oublier mille fois tout ce qu'on aurait pu avoir du plaisir» (p.380) - «J'allais pour prendre mon billet» (p.398).
- Les verbes suivis d'une mauvaise préposition : «C'est la majorité qui décrète de ce qui est fou et ce qui ne l'est pas.» (p.61) - «refuser à n'importe quel emprunt» (p.249) - «Je l'observais à s'escrimer» (p.268) - «tousser» à quelqu'un (p.306 : lui parler tout en toussant).
- L'emploi du complément d'appartenance avec la préposition «à» : «routes de l'Administration à Tandernot» (p.134) - «collègue au "corocoro"» (p.137) - «case à Alcide» (p.156) - «fils à Dollar» (p.185) - «cuisine si blanche à Lola» (p.216) - «tante à Bébert» (p.243, 244, 254, 277, 278, 293, 345, 347, 348, 349, 462) - «sourire [...] à la tante» (p.263) - «boulo drome à gâteux» (p.299) - «type à Omanon» (p.300) - «des trucs réguliers à tout le monde» (p.308) - «son faible à Robinson» (p.314) - «cave à momies» (p.342) - «bête à misère» (p.346) - «ses qualités à Bébert» (p.348) - «l'histoire à Napoléon» (p.353) - «les généraux à Napoléon» (p.353) - «l'aigle à sa Joséphine» (p.353) - «registre à Pomone» (p.360) - «connaissance à Pomone» (p.360) - «son oreille au mari» (p.375) - «cave à la vieille» (p.391) - «son caractère à Robinson» (p.396) - «l'état de ses yeux à Robinson» (p.406) - «cave aux damnés» (p.424) - «fosse à momies» (p.429) - «boutique à Bézin» (p.463) - «son physique à Madelon» (p.475) - «type au "Disque de la Mort"» (p.483) - «l'avis à Madelon» (p.484) - «sa place à Léon» (p.496) - «les palissades aux chantiers» (p.503).
- Le mauvais usage d'«avec» : «Avec Alcide, nous étions arrivés...» (p.157 : au lieu de «Alcide et moi étions arrivés...») - «On s'est donné rendez-vous avec Robinson» (p.234) - «On s'est quitté avec la vieille au chagrin» (p.351).
- Les superlatifs fantaisistes : «les plus grands bandits que personne» (p.133).
- Les formes pronominales oubliées : «les grands abattoirs qui venaient d'ouvrir» (p.35) - «la fiente qui dépose autour des âmes» (p.89) - les machines de l'usine Ford «toujours prêtes à casser et ne cassant jamais» (p.223) ; au contraire, les formes pronominales créées : «se libérer les instincts» (p.113) - le «chagrin», la tante de Bébert «essayait de se le moucher» (p.277) - «se chambarder» (p.346).
- Les erreurs de subordination : «dans l'état que tu arrives » (p.187) - «On se rend alors compte où qu'on vous a mis» (p.238) - «un bateau qui serait pourri un peu et puis plein de trous et qu'on le saurait» (p.358) - «ce qu'on a besoin pour crever» (p.497).
- Le renoncement à la subordination au profit de la coordination, voire de la simple juxtaposition : «Et l'eau? demandai-je. Celle que je voyais dans mon gobelet, que je m'étais versée moi-même m'inquiétait, jaunâtre, j'en bus, nauséeuse et chaude tout comme celle de Topo.» (p.164).

- L'introduction d'incises étonnantes : «avoir, par exemple, quand c'était si facile, prévoyant, volé quelque chose» (p.15).
- La composition de phrases sans verbe souvent situées en fin de paragraphe : «Ça me redonna comme une espèce de courage comparatif. Pas pour longtemps.» (p.180) - «Moi j'avais jamais rien dit. Rien.» (p.7).
- Les propositions participiales qui n'ont pas le même sujet que la principale : «En la reconduisant jusqu'au portillon de notre hospice ce soir-là, elle ne m'embrassa pas» (p.66) - «Yeux ardents et charbonneux, l'intensité de posséder la Compagnie le consumait» (p.141) - «Ahuri de fatigue mes regards erraient sur les choses» (p.262).
- Les inversions parfois malencontreuses : «Éloigner la vérité de ces lieux qui revient pleurer sans cesse sur tout le monde» (p.95 : on préférerait : «éloigner de ces lieux la vérité qui...») - «Des yeux pâles comme ceux d'Alcide, il avait» (p.163) - «tant de gentillesse et de rêves Molly m'a fait cadeau» (p.236) - «De la fumée poivrée alors qu'on a eue plein le taxi.» (p.494).
- Les constructions incorrectes : «Leur pavillon venait de finir d'être payé» (p.247 : pour «Ils venaient finir de payer leur pavillon») - «Après gentille comme t'as été avec moi» (p.408-409 : il faut comprendre : «Après que tu aies été si gentille avec moi»).

Céline, poussant plus loin les tendances de la langue populaire, forgea des phrases qui paraissent orales bien que nul n'en ait jamais entendu l'équivalent : «Je me pensais que j'aurais bien voulu le voir ici moi» (p.12) - «Traquer doucement ou fortement aux aveux» (p.61) - «Je lui sentais mauvais» (p.77) - «une galère bien ramée» (p.181) - «vêtu en sorte de très jeune général de brigade» (p.197) - «aller se faire trembler la carcasse» (p.198) - «ils ne cherchent pas à comprendre, eux, le pourquoi qu'on est là» (page 199) - «Les femmes des riches» sont «bien menties» (p.332) - «Je me conclus» (p.479) - boire une bouteille «en coup de trompette» (p.480) - «J'en ai rien remarqué aux autres» (p.480 : «Je n'en pas fait la remarque aux autres»).

La liberté que prit Céline à l'égard de la syntaxe produit parfois des effets comiques ; ainsi, Bardamu dit, parlant de Lola : «Dès que je cessais de l'embrasser, elle y revenait» ; on croit que c'est aux baisers qu'elle revenait, mais la suite nous détrompe : «je n'y coupais pas, sur les sujets de guerre» (p.52).

On peut parfois se demander s'il ne voulut pas user de cette figure de rhétorique qu'est la synchise, qui consiste à brouiller l'enchaînement logique des propositions à l'intérieur d'une phrase, la rendant ainsi difficile à comprendre, voire totalement hermétique.

Céline usa abondamment de la syntaxe populaire :

- D'abord, évidemment, dans les dialogues :
- Le brigadier Pistil répond à Bardamu, venu lui annoncer la mort du colonel : «En attendant qu'on le remplace le colonel, va donc, eh carotte, toujours à la distribution de bidoche avec Empouille et Kerdoncuff. [...] Et puis vous faites pas refiler encore rien que les os comme hier, et puis tâchez de vous démerder pour être de retour à l'escouade avant la nuit, salopards !» (p.20).
- La question de Bardamu à Voireuse : «Comment qu'il est mort?» (p.107).
- Robinson s'adresse à Bardamu : «Vous voyez dans quel état qu'elle est la cabane? [...] L'alcool... Je la supporte pas. [...] Les nègres [...] c'est tout crevés et tout pourris ! [...] Faut les voler avant qu'ils vous volent, c'est ça le commerce.» (p.165).
- Bébert parlant à Bardamu : «Pas qu'on en a ramassé un Place des Fêtes cette nuit? Qui avait la gorge coupée avec un rasoir? C'était-y vous qu'étiez de service? C'est-y vrai?» (p.243).
- La vieille Henrouille criait à sa belle-fille : «Tu m'entends-t-y, friponne? J'veux travailler !» (p.254).
- Robinson se plaint d'avoir «à faire des boulots comme un cheval en voudrait pas» (p.308).
- Il demande à Bardamu : «T'en a-t-il aussi des puces chez toi?» ; lui indique : «J'aurais bien aimé moi à être infirmier» (p.306).
- Mme Henrouille dit du râtelier de son mari : «Y a trente ans qu'il en porte un.» (p.375).
- Madelon demande à Robinson : «Tu veux-t-y venir?» (p.491).

-Robinson lui assène : «*Les trucs aux sentiments que tu veux faire, veux-tu que je dise à quoi ça ressemble moi? Ça ressemble à faire l'amour dans des chiottes ! [...] Ça te suffit de répéter tout ce que bavent les autres... [...] Ça te suffit parce qu'ils t'ont raconté les autres qu'il y avait pas mieux que l'amour et que ça prendrait avec tout le monde et toujours... Eh bien moi je l'emmerde leur amour à tout le monde !... Tu m'entends? Plus avec moi que ça prend ma fille... leur dégueulasse d'amour !...*» (p.493).

Mais, au-delà de «*Ça a débuté comme ça*», Céline utilisa aussi des tours oraux dans la narration :
-«*Voilà-t-y pas*» (p.10).

-«*Nous cherchions ensemble un trou pour s'échapper à la guerre*» (p.170)

-«*Je grelottaient de fièvre à mon tour, et de la vivace, que mon lit clinquant en tremblait comme d'un vrai branleur.*» (p.172).

-«*Des papillons [...] tremblotent de mal à s'ouvrir*» (p.177).

-«*Dites-moi ce qui vous ferait plaisir d'accepter*» (p.206).

-«*Et on s'engueule dans le tramway déjà un bon coup pour se faire la bouche. Les femmes sont plus râleuses encore que des moutards. [...] "Combien les carottes?" qu'elles demandent bien avant d'y arriver pour faire voir qu'elles ont de quoi. / Comprimés comme des ordures qu'on est dans la caisse en fer, on traverse tout Rancy et on odore ferme en même temps.*» (p.239).

-«*Ces visites-là ne me réussissaient guère sur le système nerveux.*» (p.330).

Enfin, Céline utilisa encore des tours oraux même dans les réflexions morales sinon philosophiques dont il parsema son texte :

-«*La grande défaite, en tout, c'est d'oublier, et surtout ce qui vous a fait crever, et de crever sans comprendre jamais jusqu'à quel point les hommes sont vaches. Quand on sera au bord du trou faudra pas faire les malins, nous autres, mais faudra pas oublier non plus, faudra raconter tout sans changer un mot, de ce qu'on a vu de plus vicieux chez les hommes et puis poser sa chique et puis descendre. Ça suffit comme boulot pour une vie tout entière.*» (p.25).

De ce fait, l'utilisation du français populaire change le ton philosophique habituel : «*Dans l'aventure de Monmouth, quand tout le ridicule piteux de notre puérile et tragique nature se débouonne pour ainsi dire devant l'Éternité*» (p.437). Si la vie humaine est définie en français soutenu comme «*faillite*» (p.332, 482), «*désarroi*» (p.435, 436), «*déroute*» (p.482), «*débâcle*» (p.92, 368, 435), elle est qualifiée aussi de «*débâine*» (p.296). On lit encore : «*Tout n'arrive à rien, la jeunesse et tout*» (p.364), on avance «*sur le chemin de rien du tout*» (p.458)..

* * *

Si nous avons montré l'importance qu'a la langue populaire dans «*Voyage au bout de la nuit*», si Céline s'opposa à la langue académique, il ne l'ignora pas, et le texte présente bien des mots, des phrases entières et parfois de grands développements qui sont du français écrit conventionnel et même recherché.

* * *

La langue conventionnelle

Ici aussi, distinguons le lexique et la syntaxe.

* * *

Le lexique :

Céline fut d'abord amené à utiliser des lexiques spécialisés :

Soldat pendant la Première Guerre mondiale, il employa des termes militaires officiels :

-«*l'active*» (p.32) : armée de métier, par opposition à la réserve.

- «*adjudant*» (p.35) : sous-officier d'un grade supérieur à celui de sergent-chef.
- «*Biribi*» (p.64) : compagnie disciplinaire d'Afrique du Nord, bagne militaire.
- «*brigadier*» (p.22) : sous-officier qui a le grade le moins élevé.
- «*caporal*» (p.63, 377) : sous-officier qui a le grade le moins élevé.
- «*chasseurs à pied*» (p.42) : fantassins de l'infanterie légère.
- «*classe*» (p.358) : ensemble des conscrits nés la même année.
- «*la coloniale*» (p.119) : l'armée coloniale, qui défendait les colonies françaises, et qui était considérée comme étant moins sérieuse que l'armée métropolitaine.
- «*Conseil de guerre*» (p.62, 63, 173, 378) : tribunal militaire.
- «*contingent*» (p.144) : ensemble, en une période donnée, des appelés au service militaire.
- «*dragon*» (p.38, 41) : soldat de la cavalerie.
- «*fantassin*» (p.41) : soldat d'infanterie
- «*fourrier*» (p.34) : sous-officier chargé du cantonnement des troupes.
- «*Génie*» (p.62) : service technique de l'armée.
- «*hussards*» (p.44) : militaires appartenant à la cavalerie légère, formant une troupe d'élite à l'uniforme coloré, maniant le sabre.
- «*képi*» (p.144) : coiffure militaire rigide, à fond plat et rigide, munie d'une visière.
- «*légion étrangère*» (p.233) : corps de l'armée française composé de volontaires généralement étrangers auxquels on ne demande pas leur véritable identité.
- «*major*» (p.189, 190) : ancienne appellation des médecins militaires.
- «*maréchal des logis*» (p.16, 17) : sous-officier de cavalerie, d'artillerie, qui était, à l'origine, chargé du logement des troupes.
- «*marraine*» (p.109) : «marraine de guerre» : femme ou jeune fille qui entretenait une correspondance avec un ou des soldats au front durant la Première Guerre mondiale afin de les soutenir moralement, psychologiquement voire affectivement.
- «*ordonnance*» (p.22) : domestique militaire ; soldat attaché à un officier.
- «*permission*» (p.44) : congé plus ou moins long accordé à un militaire.
- «*planton*» (p.26, 499) : personne de service dans une caserne ou un commissariat.
- «*régiment*» : habituellement corps de troupe, mais aussi, p.331, le service militaire en général.
- «*réserviste*» (p.108) : soldat de la réserve, portion des forces militaires d'un pays qui n'est pas maintenue sous les drapeaux mais peut y être rappelée.
- «*Spahis*» (p.62) : corps de soldats nord-africains de l'armée française.

Ayant, à «*la Faculté*» (p.102, 242 : la faculté de médecine ; p.237 : le corps médical), poursuivi «*de rigoureuses et interminables études*» (p.102), Céline était devenu médecin, et parla de cette expérience en utilisant donc la langue de la médecine :

- «*aliéniste*» (p.415) : médecin spécialisé dans le traitement des aliénés, psychiatre.
- «*anfractueux*» (p.324 : il s'agit d'une «*plaie*») : pourvu de cavités profondes et sinuées.
- «*apoplexie*» (p.171) : arrêt brusque des fonctions cérébrales.
- «*asphyxiques*» (p.280) : proches de l'asphyxie.
- «*bismuth*» (p.133) : sel ou composé du bismuth qui soigne les brûlures d'estomac.
- «*blennorragie*» (p.333) : maladie transmise sexuellement..
- «*bromures*» (p.459) : le bromure de potassium est un sédatif puissant, un calmant, en particulier des pulsions sexuelles.
- «*cogitif*» (p.92) : qui concerne l'ensemble des processus psychiques liés à l'esprit.
- «*coliquer*» (p.90) : excréter par l'anus sous forme liquide abondante.
- «*conjonctives*» (p.331) : membranes muqueuses transparentes qui tapissent l'intérieur des paupières, et les unit aux globes oculaires.
- «*dispensaire*» (p.333) : établissement où, gratuitement, on donne des soins courants, et où on assure le dépistage et la prévention de certaines maladies à caractère social.
- «*drastiques vitaux*» (p.227) : médicaments qui redonnent de la vie de façon énergique.
- «*dysentérique*» (p.144) : atteint de dysenterie, victime de diarrhées importantes.

- «éther» (p.243) : l'éther sulfurique était utilisé en médecine et en chirurgie comme antiseptique et surtout comme anesthésique ; mais certains malades, médecins ou infirmières avaient pris le goût de le respirer, devenant ainsi des toxicomanes.
- «excrétat» (p.282) : ce qui est rejeté par l'organisme.
- «fièvre jaune» (p.128) : arbovirose endémique mais susceptible de provoquer des épidémies dans les régions tropicales.
- «fonctions génitales» (p.92) : qui concernent la reproduction sexuée.
- «gale» (p.189) : maladie cutanée contagieuse, très prurigineuse.
- «gastrique» (p.22) : qui souffre de maux d'estomac.
- «glaire» (p.241) : matière visqueuse d'origine physiologique secrétée par certaines muqueuses.
- «huile camphrée» (p.299) : alors qu'elle est utilisée pour calmer les douleurs musculaires, une sage-femme qui n'est qu'une «matrone» en injecte à un cancéreux.
- «idéation» (p.92) : processus de production, de développement et de communication de nouvelles idées.
- «isolement» (p.448) : partie d'un établissement où un malade, un détenu peut être isolé des autres.
- «kératinisé» (p.189) : enrobé de la substance protéique qui constitue la majeure partie de l'épiderme.
- «lavement» (p.263) : injection d'un liquide dans le gros intestin, par l'anus, au moyen d'un appareil.
- «mal au cœur» (p.482) : nausée, envie de vomir.
- «méthode Coué» (p.221) : technique de psychothérapie inventée par Émile Coué, consistant à atteindre un équilibre organique et psychique par l'autosuggestion.
- «métrite» (p.239) : maladie inflammatoire de l'utérus.
- «neuro-médical» (p.98) : qui concerne le soin des problèmes nerveux.
- «paludéen» (p.147) : atteint de paludisme (p.144, 187), maladie infectieuse due à un parasite.
- «parturiente» (p.196) : femme qui accouche.
- «périnée» (p.88) : partie inférieure du bassin s'étendant entre l'anus et les parties génitales.
- «péritonite» (p.496) : inflammation du péritoine, membrane sèreuse enveloppant la cavité abdominale.
- «pertes» (p.300) : leucorrhées, écoulements venant des voies génitales de la femme.
- «phéniqué» (p.239) : enduit d'acide phénique ou phénol, produit chimique à forte odeur et qui est un antiseptique.
- «placenta» (p.261) : masse charnue qui adhère à l'utérus et communique avec le fœtus.
- «pustuleux» (p.8, 359) : où est présent du pus.
- «pyorrhée alvéolaire» (p.336) : inflammation des gencives accompagnée d'écoulement de pus et du déchaussement des dents atteintes.
- «quinine» (p.125, 130, 145, 152, 162, 164, 173) : extraite de l'arbre appelé quinquina, c'était le remède spécifique du paludisme, qui ne le prévient pas, mais traite une crise existante ; p.162, on trouve ces précisions : «Sulfate? Chlorhydrate?» car il s'agit du sulfate de quinine et du dichlorhydrate de quinine
- «bourdons de la quinine» (p.162) car le médicament provoque dans l'oreille un son grave continu.
- «reliquat» (p.426) : séquelle.
- «séreux» (p.315) : qui renferme du sérum - d'où «sérosités» (p.254) : liquides organiques.
- «sirop Thébaïque» (p.417) : qui contient de l'opium (Thèbes, en Égypte, était autrefois un important centre du commerce de l'opium).
- «strabisme» (p.274) : le fait de loucher.
- «suffocation» (p.274) : difficulté à respirer.
- «suppuration» (p.327) : production et écoulement de pus - d'où «suppurer» (p.347)..
- «syphilitique» (p.61, 147) : atteint de la syphilis, maladie transmise sexuellement.
- «thérapeutique» (p.296) : soulagement et guérison des malades.
- «tonique» (p.227) : médicament qui fortifie, qui stimule l'organisme.
- «trépané» (p.457) : dont le crâne a été ouvert.
- «tréponème» (p.115) : en fait, le tréponème pâle, micro-organisme qui est agent de la syphilis.
- «trypansome» (p.149) : habituellement «trypanosome» : microbe de la maladie du sommeil.
- «typhoïde» (p.277) : maladie infectieuse contagieuse, caractérisée par une fièvre élevée, un état de stupeur et des troubles digestifs graves.

- «*valériane*» (p.374) : plante dont la racine est utilisée comme antispasmodique et calmant.
- «*verruqueux*» (p.117) : qui a des verrues, est couvert de verrues.
- «*vibrions éberthiens*» (p.282) : bactéries découvertes en 1881 par Karl Joseph Eberth qui a, en particulier, étudié le bacille de la typhoïde.

Surtout, Céline, qui était un homme très cultivé, fit même utiliser par Bardamu des mots recherchés ou sortis de l'usage, qu'il est donc bon d'expliquer :

- «*adjurer*» (p.302) : demander instamment, supplier.
- «*agonique*» (p.147) : personne qui est à l'agonie, agonisant.
- «*agonir*» (p.454) : injurier, insulter.
- «*air Jeanne d'Arc*» (p.50) : tenant surtout à des cheveux courts taillés en rond.
- «*algarade*» (p.460) : sortie inattendue contre quelqu'un.
- «*aloyau*» (p.21) : région lombaire du bœuf.
- «*anarchie*» (p.126, 175) : désordre, désorganisation sociale.
- «*aparté*» (p.314) : entretien particulier.
- «*Assistance publique*» (p.328) : administration chargée de venir en aide aux personnes les plus défavorisées.
- «*atomique*» dans «*torture atomique*» (p.337) : qui réside dans les atomes mêmes.
- «*attendu que*» (p.374) : étant donné que (formule servant à introduire les motifs d'un jugement).
- «*autodrome*» (p.478) : petite piste où l'on conduit de petites voitures électriques, arrondies pour amortir les chocs (d'où, plus loin, les mots «*baquet*», «*futailles à roulettes*») qui se poursuivent et se heurtent (on les appelle «les autos tamponneuses», et Céline «*le manège aux automobiles*» [p.311]).
- «*avorton*» : «*dans les musées, les vrais avortons*» (p.381) : des musées présentent des fœtus dans des bocaux remplis de formol.
- «*bacchanales*» (p.355) : danses tumultueuses et lascives comme celles que les Anciens avaient lors des fêtes célébrées en l'honneur de Bacchus.
- «*bachot*» (p.184) : petite barque à fond plat..
- «*barde*» (p.100) : poète celtique qui célébrait les héros et leurs exploits.
- «*bastion*» (p.84, 85, 378) : ouvrage de fortification faisant saillie sur l'enceinte.
- «*battre la campagne*» (p.188, 375, 423, 426) : divaguer, délivrer.
- «*bayadère*» (p.355) : danseuse sacrée de l'Inde.
- «*bedeau*» (p.284) : employé laïc préposé au service matériel et à l'ordre dans une église.
- «*bénignités*» (p.213) : propos doux, sans importance.
- «*bénin*» : (p.172, 439) : favorable, bienveillant - (p. 227) : faible - (p.428) : sans danger
- «*besace*» (p.336) : sac long, ouvert par le milieu et dont les extrémités forment deux poches ; ici, par métaphore, le corps humain nu.
- «*besogner*» (p.474) : faire un travail fatigant - (p.295) : accomplir un acte sexuel avec un partenaire.
- «*besogneux*» (p.297) : qui doit beaucoup travailler pour réussir - (p. 439) : qui est d'un médiocre intérêt.
- «*brief*» (p.399) : portion d'un canal de navigation entre deux écluses.
- «*billard japonais*» (p. 312, 434) : jeu où on envoie des billes dans les alvéoles disposées dans un plateau légèrement incliné.
- «*billevisée*» (p.420) : parole vide de sens, idée creuse.
- «*bipède*» (p.72) : l'être humain ramené à son état d'animal marchant sur deux pattes.
- «*bis*» (p.254) : d'un gris tirant sur le brun.
- «*Bohème*» (p.359) : la vie de bohème, c'est-à-dire sans règles ni souci du lendemain, que mènent les artistes, en marge du conformisme social et de la respectabilité.
- «*boîte à ouvrage*» (p. 348) : qui contient tout le nécessaire pour la couture.
- «*bouchon*» (p.434) : jeu consistant à renverser avec un palet des pièces de monnaie posées sur un bouchon.
- «*bouillabaisse*» (p.336) : plat provençal où des poissons sont servis dans un bouillon avec des tranches de pain ; de là, ici, le sol humide, détrempé, plein de flaques d'eau.
- «*boulodrome*» (p.299) : lieu réservé au jeu de boules, à la pétanque.

- «*branle*» (p.411) : ample mouvement d'oscillation, de balancement.
- «*brasero*» (p. 350, 482) : habituellement «braséro» : appareil de chauffage constitué d'un bassin de métal, rempli de charbons ardents, posé sur un trépied.
- «*briquet*» dans «*pierres en briquets*» (p.174) : frottées l'une contre l'autre.
- «*brise-bise*» (p.286, 403) : petit rideau garnissant généralement le bas d'une fenêtre.
- «*buffet*» (p.377, 382) : restaurant dans une gare.
- «*buraliste*» (p.117) : personne préposée à un bureau de recette, de timbres de poste.
- «*buvette*» (p.503) : petit établissement où l'on sert à boire.
- «*boy*» (p.129, 143) : jeune domestique indigène dans les pays colonisés.
- «*cabale*» (p.117) : manœuvres secrètes menées contre quelqu'un ou quelque chose.
- «*cabanon*» (p.13, 354) : cachot où l'on enfermait les fous dangereux.
- «*cabotter*» (p.226) : faire de petits déplacements d'un lieu à un autre.
- «*cabrioler*» (p.299) : faire des bonds légers, capricieux, désordonnés.
- «*canette*» (p.310, 382) : bouteille de bière fermée par un bouchon qui y reste fixé.
- «*canna*» (p.384) : plante tropicale présentant de grandes inflorescences décoratives.
- «*caoutchoucs*» (p.286) : couvre-chaussures.
- «*capitonnées Louis XV*» (p.418) : particulièrement rembourrées (pour amortir les coups et les cris des fous) mais pourtant décorées dans un style d'ameublement réputé.
- «*captieux*» (p.424) : qui tend, sous des apparences de vérité, à surprendre, à induire en erreur.
- «*cassis*» (p.296) et «*gentiane-cassis*» (p.241) : liqueurs à base de plantes.
- «*casuel*» (p.280, 360) : revenu incertain.
- «*cautèle*» (p.210) : prudence rusée, défiance, rouerie - d'où «*cauteleuse*» (p.216).
- «*Cayenne*» (p.391) : ville de Guyane qui servait de colonie pénitentiaire, ou de bagne, pour les condamnés aux travaux forcés, peine qu'aurait méritée Robinson pour sa tentative de meurtre.
- «*celer*» (p.100) : cacher.
- «*cellular*» (p.146) : tissu souple utilisé pour des vêtements de sport et de loisir.
- «*centurion*» (p.362) : commandant d'une troupe de cent hommes dans les armées romaines.
- «*chacal*» (p.166) : personne avide, cruelle, sans scrupule.
- «*chagriner*» (p.393) : ici, le mot ne signifie pas «donner du chagrin» mais «avoir du chagrin».
- «*chaisière*» (p.451) : loueuse de chaises (à l'église, dans un jardin public).
- «*chapeau de forme*» (p.304) : il est question de «lapins» parce que le feutre de poils de lapin est le matériau dont sont traditionnellement faites les «formes» (c'est-à-dire les calottes de chapeaux).
- «*charme*» dans «*Le gouverneur survivait comme un charme*» (p.126) : variation sur l'expression «se porter comme un charme», qui signifie «très bien se porter», «être en parfaite santé».
- «*chassieux*» (p.8) : chez qui une matière gluante s'accumule sur les paupières.
- «*chef de rayon*» (p.339) : chef des vendeurs et vendeuses d'une partie (le rayon) d'un grand magasin (appelé autrefois «un magasin à rayons»).
- «*chemineau*» (p.194) : qui parcourt les chemins, qui vagabonde.
- «*cheminot*» (p.307) : employé des chemins de fer.
- «*chevronné*» (p.415) : qui a des galons d'ancienneté.
- «*chevrotine*» (p.321) : gros plomb pour tirer le chevreuil, les bêtes fauves.
- «*chimérique*» (p.118) : qui croit en une chimère, une idée folle, un fantasme.
- «*Chiourme*» (p.183) : ensemble des rameurs d'une galère, des forçats.
- «*clerc chez un notaire*» (p.249) : employé qui assiste le notaire, effectue des recherches, rassemble des pièces administratives, rédige des actes.
- «*coaltar*» (p.239) : enduit d'un goudron désinfectant.
- «*cognée*» (p.266) : grosse hache.
- «*combinaison*» (p.185, 308, 371, 391, 395, 448, 479) : organisation précise de moyens en vue d'assurer le succès d'une entreprise - (p.201, 445) : sous-vêtement féminin, allant de la poitrine jusqu'à mi-cuisses.
- «*Comédie*» (p.98) : la Comédie-Française (appelée, p.100, «*le Français*») qui est un théâtre subventionné par l'État (d'où «*une belle subventionnée*»).
- «*Commissaire*» (p.501) : officier de police - d'où «*Commissariat*» (p.299).

- «*commission*» (p.263, 341, 451) : pourcentage qu'un intermédiaire perçoit pour sa rémunération, pourboire - (p.375) : service rendu pour autrui.
- «*communion*» (p.251) : réception de l'hostie chez les catholiques - d'où «*communiant*» (p.129) : adolescent catholique qui fait sa «première communion».
- «*concile*» (p.115) : assemblée.
- «*concussion*» (p.146) : malversation dans l'exercice d'une fonction publique.
- «*contributions*» (p.264) : impôts - d'où «*contribuables*» (p.314).
- «*copuler*» (p.218) : avoir une relation sexuelle, s'accoupler.
- «*coquin*» (p. 190, 231, 234, 320, 367) : malin, rusé ; grivois, leste - d'où «*coquinerie*» (p.62, 321).
- «*coupé*» (p.56) : voiture fermée, à un ou deux chevaux, à quatre roues et généralement à deux places, et dont la caisse semble coupée de sa partie avant.
- «*Couronne de Castille*» (p.178) : monarchie gouvernant l'Espagne.
- «*coutil*» (p.129) : toile.
- «*crapule*» (p.320, 322) : individu très malhonnête - d'où «*crapulerie*» (p.147)..
- «*croisade apocalyptique*» (p.14) : guerre fanatique qui conduirait à la fin du monde décrite dans «*l'Apocalypse*».
- «*croix*» (p.348) : décoration (petite croix pendant à un ruban et accrochée sur la poitrine) qu'on donnait autrefois aux écoliers pour les récompenser - l'expression «*c'est la croix et la bannière*» (p.311) signifie : c'est difficile, c'est toute une affaire (pour accueillir dignement un visiteur important, il fallait non seulement la croix, emblème du pouvoir spirituel, mais encore la bannière, emblème du pouvoir temporel).
- «*croupissant*» (p.473) : qui demeure dans un état pénible, méprisable - d'où «*croupissement*» (p.329).
- «*courant faradique*» (p.431) : de Faraday, physicien et chimiste britannique : courant électrique alternatif obtenu par induction.
- «*courses*» (p.56) : celles des chevaux sur un hippodrome.
- «*crédit sur solde*» (p.156) : les miliciens devaient toucher un salaire (leur solde) mais ils le dépensaient à l'avance par le crédit que leur accordait Alcide.
- «*crypte*» (p.385) : caveau souterrain servant de sépulcre dans certaines églises - p.169, dans «*cryptes du temps*», le mot est employé par analogie avec ces caveaux souterrains.
- «*déjeuner*» (p.265) : repas de midi.
- «*délié*» (p.228, 472) : d'une grande minceur, d'une grande finesse.
- «*dernier carré*» (p.359) : autrefois, à la fin d'une bataille, les derniers soldats, entourés d'ennemis de toute part, se disposaient en carrés pour faire face des quatre côtés.
- «*désintéressement*» (p.244) : détachement à l'égard de l'argent (et non désintérêt pour la médecine).
- «*devisantes*» (p.384) : qui s'entretiennent, conversent, familièrement.
- «*dévoyé*» (p.444) : qui est sorti de la bonne voie, du droit chemin.
- «*diabolo*» (p.296) : mélange de limonade (eau sucrée et pétillante) et d'un sirop.
- «*Économat*» (p.476) : magasin de vente créé par un employeur à l'usage des employés.
- «*édicule*» : petite construction - p.176, c'est la case - p.259, c'est la pissotière de la p.258.
- «*s'effarer*» (p.205) : se troubler, s'effrayer, s'affoler.
- «*égrillard*» (p.123) : qui se complaît dans des propos ou des sous-entendus licencieux.
- «*s'empourprer*» (p.215) : rougir sous l'effet de forts sentiments.
- «*endémique*» (p.240) : qui reste présent, sévit constamment.
- «*entresol*» (p.346) : demi-étage situé entre le rez-de-chaussée et le premier étage.
- «*épouse dotée*» (p.359) : qui apportait à son mari une dot, c'est-à-dire des biens, de l'argent.
- «*ergotage*» (p.431) : fait d'ergoter, de trouver à redire sur des vétilles.
- «*espèces*» (p.192) : mot qui joue sur les deux plans de la comparaison entre la banque et l'église car il désigne, d'une part, la monnaie métallique («les espèces sonnantes et trébuchantes») et, d'autre part, dans le sacrement de l'eucharistie, le corps et le sang de Jésus-Christ sous les apparences du pain et du vin (on dit : «communier sous les deux espèces»).
- «*esquif*» (p.385) : petite embarcation légère.
- «*estaminet*» (p.445) : petit café populaire, bistrot.

- «*estocade*» (p.150) : coup d'épée.
- «*états*» (p.349) : listes, comptes, bilans.
- «*étron*» (p.68, 113, 267) : matière fécale consistante et moulée.
- «*expédient*» (p.325) : qui est commode, qui convient pour la circonstance.
- «*faconde*» (p.122) : grande aisance langagière, élocution facile et abondante, verve.
- «*fadaises*» (p.213, 286) : propos plats et sots, plaisanteries fades, niaiseries.
- «*faisceaux*» dans «*former les faisceaux*» (p.23) : appuyer les fusils les uns contre les autres en pyramide (= se mettre au repos).
- «*fanfaron*» (p.66, 282) : qui se vante avec exagération.
- «*fantasia*» (p.150) : divertissement équestre des cavaliers arabes qui exécutent au galop des évolutions variées en déchargeant leurs armes et en poussant de grands cris.
- «*farceur*» (p.128) : personne qu'on ne prend pas au sérieux.
- «*fébricité*» (p.135) : état de celui qui a de la fièvre.
- «*fécal*» (p.195) : qui a rapport aux fèces, aux excréments humains (ou de certains animaux).
- «*fendre l'oreille*» (p.141) : mettre au rancart (on fend l'oreille de l'animal à abattre).
- «*féru*» (p.186) : épris, entiché.
- «*feuilleté*» (p.384) : pâtisserie constituée de lamelles superposées.
- «*fiacre*» (p.385) : voiture fermée, à quatre roues et à quatre places, tirée par un cheval.
- «*fichu*» (p.371) : pièce d'étoffe dont les femmes se couvrent la tête, la gorge et les épaules.
- «*fiel*» (p.383) : amertume qui s'accompagne de méchanceté ; d'où «*fielleux*» (p.465).
- «*figuration de l'intermède*» (p.355) : les projections des films muets, qui étaient souvent très courts, étaient séparées par des intermèdes où de petites pièces de théâtre étaient jouées.
- «*fine*» (p.404) : eau-de-vie naturelle de qualité supérieure.
- «*fol*» (p.61) : forme ancienne de «*fou*».
- «*fondement*» (p.384) : derrière, postérieur, fesses, cul, rectum, anus.
- «*forban*» (p.166) : pirate - individu sans scrupule, capable de tous les méfaits.
- «*frasque*» (p.218) : écart de conduite, fredaine, incartade.
- «*fricassée*» (p.50) : ragoût fait de morceaux de viande ou de volaille.
- «*fruitier*» (p.278, 293, 307) : commerçant qui vend des fruits.
- «*gaillard*» (p.10, 91, 271) : plein de vie, du fait de sa robuste constitution, de sa bonne santé.
- «*garenne*» (p.24, 247) : étendue boisée où les lapins vivent à l'état sauvage.
- «*garni*» (p.358) : maison, chambre meublée, affectée à la location.
- «*garnisnaire*» (p.127) : occupant d'un pays conquis.
- «*gaz*» dans «*laissé leur gaz ouvert*» (p.371) : leur cuisinière à gaz ouverte pour que le gaz les tue, qu'ils se suident.
- «*glacis*» (p.240) : talus incliné qui s'étend en avant d'une fortification.
- «*gramophone*» (p.264, 296) : phonographe à disques inventé en 1887.
- «*guet-apens*» (p.122) : stratagème utilisé pour assassiner, pour dévaliser quelqu'un, pour lui faire quelque grand outrage - tout dessein prémedité de nuire.
- «*guilleret*» (p. 19, 211, 254) : gai, joyeux, léger, leste.
- «*halage*» (p.445) : chemin qui longe un cours d'eau pour permettre de haler, remorquer les bateaux.
- «*horde*» (p.346) : troupe ou groupe de personnes indisciplinées.
- «*hurluberlu*» (p.205) : personne extravagante, qui parle et agit d'une façon bizarre, inconsidérée.
- «*ignominie*» (p.337, 454) : action ou parole infâme, grand déshonneur public, affront - d'où «*ignominieux*» (p.91) : qui cause un grand déshonneur public.
- «*image d'Épinal*» (p.359) : par analogie avec les petites estampes, très naïves et très colorées, illustrant des légendes, des contes, etc., fabriquées dans cette petite ville de l'Est de la France.
- «*immonde*» (p.127) : d'une saleté ou d'une hideur qui soulève le dégoût ou l'horreur ; (p.78, 115) : d'une extrême immoralité ou d'une bassesse qui révolte la conscience.
- «*immondice*» (p.210) : chose sale, impureté, déchets, ordures.
- «*incoercible*» (p.296) : qu'on ne peut retenir, empêcher.
- «*incurie*» (p.172) : manque de soin, d'organisation, insouciance, laisser-aller.
- «*inverti*» (p.101) : homosexuel, puisqu'il pratique la sodomie.

- «*irrémissible*» (p.419) : qui ne mérite pas de pardon.
- «*jérémiaude*» (p.261, 322) : plainte sans fin, qui importune - d'où «*jérémiaader*» (p. 288, 296).
- «*Jugement dernier*» (p.358) : celui que Dieu prononcerait à la fin du monde, sur le sort de tous les vivants et de tous les morts ressuscités à l'appel des trompettes des anges.
- «*kiosque*» (p.297, 482) : édicule où l'on vend des journaux.
- «*kola*» (p.172) ou «*cola*» : graine du kolatier qui a un effet stimulant.
- «*kyrielle*» (p.184) : suite interminable.
- «*lanterner*» (p.61) : attendre.
- «*lettres brèches*» (p.358) : qui se dessinent par des découpures dans une plaque.
- «*limbes*» (p.260) : état vague, incertain.
- «*liminaire*» (p.231) : qui se trouve sur le seuil, à l'entrée, au début.
- «*lit-cage*» (p.447) : lit métallique pliant.
- «*loge*» (p.242, 276, 277, 347) : logement, situé généralement près de la porte d'entrée d'un immeuble, qui est habité par la concierge, le portier.
- «*lotisseur*» (p.422) : personne qui achète des terrains agricoles, les divise en lots pour qu'ils soient construits, et les revend, la plupart du temps en se livrant à une spéculation foncière.
- «*louoyer*» (p.470) : aller en zigzag, prendre des biais, des détours.
- «*lubie*» (p.361, 423) : idée, envie capricieuse et parfois saugrenue, déraisonnable.
- «*lurette*» dans «*belle lurette*» (p.284, 428) déformation de «*belle heurette*» : bien longtemps.
- «*luron*» (p.115) : bon vivant, insouciant et toujours prêt à s'amuser.
- «*magnifier*» (p.117) : rendre plus grand, éléver, idéaliser.
- «*maléficius*» (p.173) : maléfique, malfaisant.
- «*malin*» : méchant, malveillant, néfaste (p.337, 497) - rusé (p.25, 78, 346, 429, 484, 489).
- «*manioc*» (p.157) : plante des régions tropicales, dont la racine comestible est utilisée pour faire une farine, le tapioca.
- «*mansuétude*» (p.68) : indulgence.
- «*margoulin*» (p.139) : spéculateur sans envergure, individu peu scrupuleux en affaires.
- «*marigot*» (p.177) : dans les régions tropicales, bras mort d'un fleuve.
- «*marine*» (p.148) : peinture ayant la mer pour sujet.
- «*marotte*» (p.218, 281, 419) : idée fixe, caprice.
- «*marquise*» (p.319) : auvent généralement vitré au-dessus d'une porte d'entrée, d'un perron - «*chapeau marquise*» (p.469) : très haut et très orné
- «*Matamore*» (p.115) : faux brave, fanfaron.
- «*mètre*» dans le «*beau mètre des Arts et Métiers*» (p.96) : le mètre étalon composé de platine et d'iridium créé en 1889 pour servir de référence internationale au mètre comme unité de longueur, mais conservé, en fait, au pavillon de Breteuil à Sèvres.
- «*Le Midi*» (p.341) : Sud de la France.
- «*midinette*» (p.194) : jeune employée, simple et frivole, qui se contente d'une dînette à midi.
- «*mie*» : ancienne particule de négation - d'où «*ne me disaient mie*» (p.206), «*ne me disaient rien*».
- «*mignon*» (p.8, 483) et surtout «*mignonne*» (p.201, 337, 364, 388) : qui a de la grâce, qui est complaisant.
- «*milicien*» (p.149) : membre d'une milice, une troupe de police supplétive, un corps paramilitaire.
- «*mirliton*» (p.70, 482, 484) : sorte de flûte rudimentaire sur laquelle étaient écrits de mauvais vers (vers de mirliton) ; d'où «*tourner en mirlitons*» (p.70).
- «*les modes*» (p.386) : la mode féminine.
- «*Mont-de-Piété*» (p.354) : établissement de prêts sur gages.
- «*mufle*» (p.114, 159, 476) : personne grossière, impolie - d'où «*muflerie*» (p.143, 210).
- «*musiciens du ciné*» (p.354) : les images des films muets étaient accompagnées, soulignées, commentées, d'une musique qui pouvait être jouée par tout un orchestre.
- «*nasillard*» (p.112) : qui parle du nez, avec une voix anormalement aiguë.
- «*nécessité*» (p.199, 354, 355, 361) : ce qui s'impose à l'être humain sans pouvoir être éludé, ce qui exerce une contrainte sur lui.
- «*néronien*» (p.154) : cruel à la façon de l'empereur romain Néron.

- «*numéraire*» (p.156, 166) : monnaie métallique.
- «*obéissance*» (p.126) : obéissance, soumission.
- «*octroi*» (p.240) : bâtiment où était perçu un droit d'entrée dans une ville, ici Paris.
- «*odorer*» (p.239) : verbe rare, employé élogieusement par des poètes, péjorativement par Céline.
- «*officiers à pécule*» (p.75) : qui, pour leur fonction, disposent d'une somme d'argent que, ici, ils dépensent pour la débauche.
- «*omnibus*» (p.84) : véhicule transportant des voyageurs dans une ville.
- «*oripeaux*» (p.168) : vieux habits, guenilles.
- «*Orphéon*» (p.311) : fanfare.
- «*Pacha*» (p.355) : dignitaire dans le monde musulman, souvent traité de façon caricaturale dans des comédies.
- «*pagode*» (p.142) : temple des pays d'Extrême-Orient.
- «*paillette*» (p.363) : lamelle de métal brillant (de nacre, de plastique) cousue à un tissu.
- «*palmiste*» (p.129) : palmier dont le bourgeon terminal («*chou palmiste*» ou «*cœur de palmier*»), formé des feuilles tendres de la pousse nouvelle, est comestible.
- «*panache*» dans «*avoir du panache*» (p.358) : avoir fière allure.
- «*papagaïe*» (p.176) : habituellement, «*papegai*», ancien nom des perroquets.
- «*parcs provinciaux*» (p.384) : les parcs publics de province (par opposition à ceux de Paris).
- «*parlementer*» (p.326) : entrer en pourparlers avec l'ennemi.
- «*Parquet*» (p.324, 466) : groupe des magistrats requérant l'application des lois au nom de la société.
- «*partie carrée*» (p.475) : relation sexuelle entre deux couples avec échange des partenaires.
- «*patronage*» (p.132) : œuvre de bienfaisance créée pour assurer une formation morale à des enfants, des adolescents.
- «*pavillon*» (p.193 où il s'agit du petit bâtiment qu'est «*la Mairie*» de New York, p.247, 319, 372 où il s'agit d'une maison de banlieue parisienne) : petit bâtiment isolé.
- «*pension*» (p.333) : allocation périodique versée à une personne, en particulier à sa retraite.
- «*pérégrination*» (p.157, 416) : voyage.
- «*période*» (p.100) : phrase complexe caractérisée par l'agencement harmonieux de ses propositions.
- «*péristyle*» (p.258) : colonnade qui orne la façade d'un édifice.
- «*péroraison*» (p.121) : conclusion d'un développement oratoire, d'un discours.
- «*pérorer*» (p.214, 215) : discourir d'une manière prétentieuse.
- «*petit four*» (p.187) : petit gâteau.
- «*photophore*» (p.135) : lampe munie d'un réflecteur.
- «*picolo*» (p.241) : vin rouge ou rosé de faible degré alcoolique et de qualité médiocre.
- «*picon*» (p.112) : verre d'une liqueur appelée l'"Amer Picon".
- «*pimpant*» (p.228) : qui a un air de fraîcheur et d'élégance.
- «*piper*» dans «*ne pas piper*» (p.321, 443) : ne pas dire un mot.
- «*plastronner*» (p.146) : bomber le torse qui est couvert de cette pièce de vêtement, le plastron.
- «*plébéien*» (p.339) : qui appartient à la plèbe, au peuple, la classe la plus défavorisée.
- «*pléiade*» (p.144) : groupe de personnes (généralement remarquables).
- «*poinçonné*» (p.504) : qui a été marqué d'un poinçon, qui a donc été contrôlé par la police.
- «*poisseux*» (p.243) : qui est gluant comme de la poix ; (p.465) : pour un passé qui est comme rendu gluant par la poisse, la malchance.
- «*poncif*» (p.64) : pensée dénuée d'originalité.
- «*portant*» (p.355) : au théâtre, montant qui soutient un élément de décor, un appareil d'éclairage.
- «*pot-au-feu*» (p.281) : mets composé de viande de bœuf bouillie avec des carottes, des poireaux, des navets, des oignons, du céleri et souvent un os à moelle.
- «*pratique*» (p.337) : exercice de la médecine (p.337) - d'où «*praticien*» (p.278) : médecin qui exerce, qui soigne les malades (opposé à chercheur, théoricien).
- «*prébendier*» (p.146) : qui profite des revenus d'une charge.
- «*préfecture*» (p.144, 304, 502) : ensemble des services qui administrent un département français.
- «*presse*» (p.117) : multitude de personnes réunies dans un petit espace.
- «*primesautier*» (p.350) : impulsif, spontané.

- «*protestant*» : «*pas protestante*» (p.475) : pas entravée par le puritanisme propre aux protestants.
- «*province*» (p. 358) : territoire de la France à l'exclusion de Paris.
- «*puruler*» (p.482) : produire du pus - d'où «*purulent*» (p.36).
- «*pustuleux*» (p.140), «*pustulent*» (p.204 - on devrait avoir «*pustulant*») : dont la peau présente des pustules, soulèvements de l'épiderme à contenu purulent.
- «*putride*» (p.122) : en putréfaction, en train de pourrir, en décomposition.
- «*quarantaine*» (p.185) : isolement de durée variable (de quarante jours à l'origine) qu'on impose aux voyageurs et aux marchandises en provenance de pays où règnent certaines maladies contagieuses.
- «*quinquet*» (p.457) : ancienne lampe (du nom de son inventeur).
- «*ramages*» (p.260) : dessins décoratifs de rameaux fleuris et feuillus.
- «*ratatouille*» (p.281) : ragoût grossier.
- «*receveuse des Postes*» (p.422) : gérante d'un bureau de poste.
- «*réformer*» (p.79) : dispenser du service militaire (à cause, par exemple, de la mauvaise santé).
- «*renvois*» (p.465) : éructations, rots.
- «*reste*» dans «*ne pas demander son reste*» (p.257, 434) : se dit d'une personne qui, ayant reçu ou craignant de recevoir quelque mauvais traitement, se retire promptement sans rien dire.
- «*retors*» (p.424) : plein de ruse, d'une habileté trompeuse.
- «*ripolin*» (p.445) : nom d'une marque de peinture laquée.
- «*roman de geste*» : on dit d'habitude «*chanson de geste*» (la geste étant l'ensemble des poèmes épiques du Moyen Âge relatant les exploits d'un même héros).
- «*rompre*» (p.189) : à l'escrime, reculer.
- «*rumination*» (p.342) : le fait de reprendre les mêmes idées, de les soumettre encore à la réflexion.
- «*sacristie*» (p.393) : annexe d'une église où sont déposés les objets sacerdotaux.
- «*salace*» (p.425) : grivois, licencieux, sensuel.
- «*sarabande*» (p.370) : danse et, de là, ribambelle de gens qui courent et s'agitent.
- «*satyre*» (p.333) : homme lubrique, qui entreprend brutalement les femmes.
- «*seconde*», «*troisième*» (p.398) : en France, autrefois, les trains comportaient trois classes.
- «*seoir*» (p.88) : convenir.
- «*Septentrions*» (p.442) : mot, d'habitude au singulier, qui désigne le nord, les pays du Nord (parce qu'on voyait dans l'Étoile Polaire, qui indique le nord, «les sept bœufs de labour»).
- «*séraphins*» (p.382) : anges de la première hiérarchie.
- «*sifflet*» (p.377) : celui de la locomotive à vapeur qui annonce le départ du train.
- «*siphon*» (p.399) : bouteille hermétiquement close contenant sous pression de l'eau gazéifiée par du gaz carbonique, et munie d'un dispositif aspirateur et d'un bouchon à levier.
- «*sociophile*» (p.83) : qui aime la société, l'humanité.
- «*sophisme*» (p.94) : raisonnement qui semble valide mais dont un élément au moins est faux.
- «*sous-maîtresse*» (p.104) : surveillante d'une maison de tolérance (ou bordel).
- «*station*» (p.384) : fait de s'arrêter, de se reposer.
- «*strapontin*» (p.486) : siège à abattant (dans une voiture, une salle de spectacle).
- «*suif*» (p.453) : graisse dont sont faits les cierges de l'église.
- «*suint*» (p.117) : matière sébacée que secrète la peau du mouton ; ici, désigne la sueur.
- «*superbe*» (p.473) : nom : vanité qui rend orgueilleux.
- «*sus à*» (p.99) : incitation à attaquer, à supprimer.
- «*tabernacle*» (p.284) : sur l'autel d'une église catholique, petite armoire contenant le ciboire.
- «*se tenir*» dans «*ne plus se tenir de...*» (p.361) : «ne pouvoir s'empêcher de...»
- «*terme*» (p.264, 269, 301, 314, 346) : date du paiement du loyer - ce paiement lui-même.
- «*terminaison*» (p.325) au sens rare d'action qui met fin à quelque chose.
- «*teuton*» (p.282) : allemand (avec une nuance péjorative).
- «*Titriennes*» (p.194) : des femmes d'un blond vénitien, c'est-à-dire tirant vers le roux et telles qu'on en trouve sur les toiles du peintre vénitien du XVI^e siècle, le Titien.
- «*titulaire*» (p.482) : qui a une fonction pour laquelle il a été personnellement nommé.
- «*torve*» (p.264) : louche, malveillant.

- «*Totem*» (p.156) : objet rituel présent dans différentes sociétés traditionnelles, qui peut servir comme emblème d'un groupe de personnes (famille, clan, tribu) - la majuscule est inappropriée.
- «*train*» : manière d'aller, d'évoluer - d'où «*être en train*» (p.379, 451, 478) : progresser rapidement.
- «*tréteau du lutteur*» (p.310) : en fait, il faut deux tréteaux pour soutenir l'estrade sur laquelle le lutteur se produit, les tréteaux étant même le symbole du théâtre de foire.
- «*troussequin*» (p.31): arcade postérieure relevée de l'arçon de la selle.
- «*turlupiner*» (p.407, 454) : tourmenter.
- «*valériane*» (p.374) : plante dont la racine est utilisée comme antispasmodique et calmant.
- «*vaquer à*» (p.436) : s'occuper de .
- «*vaseux*» (p.383) : confus, peu sûr.
- «*vélum*» (p.178) : grande pièce d'étoffe servant à tamiser la lumière.
- «*vermouth*» (p.399) : apéritif à base de vin aromatisé de plantes amères et toniques.
- «*vespasienne*» (p.482) : urinoir public pour hommes.
- «*vétillard*» (p.26), «*vétilleux*» (p.423) : qui s'attache à des vétilles, à des détails.
- «*vindicte*» (p.325) : volonté de punir un crime.
- «*voyou*» (p.367) : individu de mœurs et de moralité condamnables.
- «*vulnérer*» (p.212) : blesser (archaïsme).

Surtout, Céline créa des mots, certains étant de simples adaptations ou des dérivations à partir de mots reconnus officiellement :

- «*africanophobe*» (p.179) : réfractaire à tout ce qui est africain.
- «*anfractueux*» (p.324) : qui comporte des anfractuosités, des cavités profondes et irrégulières.
- «*annihilement*» (p.160) : au lieu d'annihilation.
- «*bourgeoiso-byzantine*» (p.279), «*fantaisie*» qualifiée moqueusement de «*haut goût*», en fait considérée de mauvais goût puisque c'est l'adaptation pour les bourgeois d'un style byzantin qui est déjà trop lourd et trop orné.
- «*cercler*» (p.22) : «tourner autour».
- «*commercialo-militaire*» (p.156), ce qui dénonce une néfaste collusion.
- «*confident*» (p.55, 336) : qui incite aux confidences.
- «*cornard*» (p.184) : qui fait retentir sa corne, sa trompe, son klaxon.
- «*cossu*» (p.403) : habituellement un adjectif, Céline en fit un nom.
- «*croasseur*» (p.140, 180) : qui crie comme les corbeaux.
- «*croustiller*» dans «*croustille, endémique, l'odeur des guerres*» (p.240) : l'emploi du verbe, qui signifie «croquer sous la dent», est étonnant dans le cas d'une odeur.
- «*déambulage*» (p.347) : habituellement «déambulation».
- «*désemmurer*» (p.248) : faire sortir des murs.
- «*désireuse*» (p.473) : «désirante», «en proie au désir sexuel».
- «*douteux*» (p.40) : qui doute.
- «*drapeautique*» (p.69, 70) : qui a le culte du drapeau national.
- «*embérésinés*» : qualifie les soldats de Napoléon qui furent contraints à la retraite de Russie et durent effectuer un passage extrêmement difficile de la rivière Bérésina les 27-29 novembre 1812, étant pris dans ses eaux et ses glaces.
- «*embusque*» (p.216) : un nom synonyme de «*chasse*», «*traque*».
- «*en imminence*» (p.325) : sur le point de.
- «*érotico-mystique*» (p.194) qui attribue une dimension spirituelle au désir sexuel !
- «*se forniquer*» (p.424): se masturber, «forniquer» signifiant «commettre le péché de la chair».
- «*fracasseur*» (p.81) : fracassant.
- «*froufrouteuse*» (p.326) : qui se plaît à s'habiller d'étoffes soyeuses, de plumes, qui font un bruit de frou-frou.
- «*gagner quelqu'un*» (p.480) : «gagner sur lui», le surpasser.
- «*goûteuses*» (p.75) : femmes qui, au milieu de l'après-midi, prennent des «*goûters*» chez les pâtissiers.

- «*grisaille*», adjectif qualifiant un «*bleu*» des yeux (p.54), des «*magazines*» (p.231), «*un teint*» (p.417)
- nom au pluriel (p.113).
- «*intrompable*» (p.77).
- «*lyriser*» (p.218) : rendre lyrique, exaltant, passionnant.
- «*moutonnant*» (p.200) : qui est moutonnier, qui suit aveuglément les autres.
- «*négrerie*» (p.142) : Céline désigna ainsi l'ensemble des Noirs de façon péjorative.
- «*ombreux*» (p.232) : nom désignant qui vit dans l'ombre, qui travaille la nuit.
- «*orientalo-fragonarde*» (p.54) : qui évoque la sensualité des femmes telle qu'on la trouve dans les œuvres du peintre français du XVIII^e siècle, Fragonard, et dans celles (par exemple, de Delacroix) représentant des femmes d'Orient (en fait, l'Afrique du Nord et le Moyen-Orient).
- «*pétuler*» (p.435) : inventé à partir de l'adjectif «*pétulant*» («qui manifeste une ardeur exubérante»).
- «*picoreux*» (p.75) : qui, à la façon des poules qui piquent leur nourriture de-ci de-là, font de petits profits et de petites dépenses prudentes.
- «*pointilleux*» dans «*balles pointilleuses*» (p.16).
- «*populiste*» (p.205) : ici, dans le peuple, parmi les pauvres.
- «*préambulaire*» (p.104) : préliminaire, préparatoire.
- «*prendre soif*» (p.311) : expression créée sur le modèle de «*prendre froid*», et qui justifie une soif qui serait imposée par le monde extérieur et non par un besoin personnel.
- «*protestante*» (p.475) pour «*rebelle*», «*réfractaire*».
- «*puceux*» (p.8, 359) : envahi par les puces.
- «*pustuler*» (p.162, 395) : produire du pus - d'où «*pustulentes*» (p.204 - on attendrait «*pustulantes*»).
- «*remémoratif*» (p.88) : dû au souvenir.
- «*rénovant*» (p.475) au lieu de «*régénérant*», «*roboratif*».
- «*ristourne*» (p.378) : commission - (p.391) : part des bénéfices.
- «*suralcoolique*» (p.136), «*superconscient*» (p.424), «*supermalin*» (p.424).
- «*tantalien*» (p.205) : qui impose le supplice de Tantale, une situation où l'on est proche de l'objet de ses désirs sans pouvoir l'atteindre.
- «*terrestres*» dans «*militaires terrestres*» (p.77) : qui appartiennent à l'armée de terre (par opposition aux «*aviateurs*»).

On remarque encore :

- la création d'adverbes : «*coquinement*» (p.355) - «*giratoirement*» (p. 136) - «*mémorablement*» (p. 430) - «*mystiquement*» (p.54) - «*pâteusement*» (p.177 : la bouche étant empâtée, l'articulation est difficile) - «*phobiquement*» (p.50) - «*précairement*» (p.191)
- l'emploi du préfixe «*re*» pour créer des mots marquant la répétition d'une action ou d'un état : «*replied à terre*» (p.23) - «*re-saisons*» (p.404) - «*ressaute*» (p.452) - «*revoulait*» (p.457) - «*regiflerais*» (p.478) - «*rebu*» (p.499) - «*reperdait*» (p.504).

Les noms de personnages, de lieux et d'institutions ne furent pas formés au hasard ; ils ont souvent une signification comique et grivoise :

Noms de personnages : «*Bardamu*» (vraisemblablement fait sur «*barda*», équipement du soldat mais aussi poids de l'Histoire ; Bardamu est littéralement mû par son barda, c'est-à-dire en errance perpétuelle et involontaire) - «*le maréchal des logis Barousse*» (p.16) - «*Baryton*» (p.415 et suivantes) - «*Bézin*» (p.241 : le voisin de Bardamu à La Garenne-Rancy, est un «*baiseur*» qui voyait l'avenir «*comme une partouze qui n'en finira plus*») - «*Bioduret*» (p.279 : il représente Louis Pasteur, pionnier de la microbiologie) - «*Birouette*» (p.89 : le nom de ce vieillard «*coquin*» serait fait sur «*biroute*», pénis) - «*Bragueton*» (p.112 : fait sur «*braguette*») - «*Branledore*» (p.94 : fait sur «*se branler*», se masturber) - «*Céladon des Entrayes*» (p.37 : dans son nom se rencontrent le nom du héros du roman de 1607, 'L'Astrée' d'Honoré d'Urfé, qui est un amant délicat faisant preuve d'une tendresse fade, et la cruaute des «*entrailles*» que le général sacrifie allégrement !) - «*la mère Cézanne*» (p.268) - «*Adjudant Cretelle*» (p.35) - «*Empouille*» (p.20) - «*Frémizon*» (p.119 : fait sur «*frémissant*») - «*Frolichon*» (p.243 : fait sur «*folichon*» ou sur l'anglais «*to frolic*» : «*folâtrer*») - «*Gagat*» (p.244 : suggère «*gaga*» mais c'est un «*môme*») - «*Henrouille*» (p.247 : cette famille est «*enrouillée*» dans sa

mesquinerie petite-bourgeoise) - «*Hermance*» (p.76) - «*Herote*» (p.72 : fait sur «érotique» car elle fournit du plaisir sexuel aux soldats) - «*le Professeur Jaunisset*» (p.280 : il s'est jauni dans les travaux de laboratoire) - «*Kerdoncuff*» (p.20) et «*Kersuzon*» (p.28), noms typiquement bretons - «*Lola*» (p.49 - nom qui suggère la légèreté) - «*Gustave Mandamour, l'agent de police*» (p. 436, 462) - le «*bistrot Martrodin*» (p.304) - «*Mr. Mischief*» (p.189 : ce surveillant d'Ellis Island est «M. Méchanceté») - «*Musyne*» (p.75 - elle est musicienne) - «*Le docteur Omanon*» (p.300) - «*le capitaine Orlan*» (p.31) - «*Serge Parapine*» (p.282 : «pine» à la fois signifie «pénis» [et «para» serait un préfixe suggérant un usage parallèle !] et est destiné à faire russe comme le fait aussi le prénom) - «*Péridon, l'allumeur*» (p.275) - «*commandant Pinçon*» (p.23 et suivantes), le «pinçon» étant une marque qui reste sur la peau qui a été pincée - «*brigadier Pistil*» (p.20) - «*Pomone*» (p.360) - «*Princhard*» (p.63 et suivantes, le nom de ce professeur pourrait être une variation sur «prêcheur») - «*l'abbé Protiste*» (p.339) - «*Roger Puta*» (p.102 : fait sur «putain») - «*Robinson*» - «*le lieutenant de Sainte-Engence*» (p.31 : «engeance», catégorie de personnes méprisables ou détestables, est en contradiction avec le nom très aristocratique) - «*Vaudescal*» (p.504) - «*Jean Voireuse*» (p.110).

Noms de lieux : «*Boulevard Minotaure*» (p.238 : si Céline lui donna le nom du monstre de Crète à qui on offrait un tribut d'êtres humains, c'est bien parce qu'il conduit au «boulot» qui est, lui aussi, un dévoreur de vies humaines) - «*la Bragamance*» (p.116 : semblent se mêler le nom de la famille royale du Portugal, les Bragance, et celui de la Casamance, fleuve du Sénégal, devant lequel l'"*Amiral-Bragueton*" passe, le voyage se faisant vers le Congo) qui devient «*la Bambola-Bragamance*» (p.125 : le premier nom fait penser à la bamboula, danse exécutée au son du tam-tam) - «*Bambola-Fort-Gono*» (p.124 : le second nom pourrait évoquer le gonocoque, microbe spécifique de la gonorrhée ou blennorragie, maladie transmise sexuellement) - «*Impasse des Beresinas*» (p.72, devenue «*passage des Beresinas*» [p.75] et «*passage des Bérésinas*» [p.359], transformation du nom «*Passage des Panoramas*» et allusion au passage de la Bérésina qui fut très meurtrier pour les soldats de Napoléon lors de la retraite de Russie) - «*La Garenne-Rancy*» (p.237 : ce nom fictif semble imaginé sur le modèle de «*La Garenne-Colombes*» ou de «*Clichy-la-Garenne*» et d'autres noms réels de localités françaises comme «*Drancy*» ; il est significatif, la garenne rancie étant la campagne gâtée, pourrie par l'urbanisation) - «*Place Lénine*» (p.247 : nom vraisemblable, les quartiers et les banlieues populaires de Paris ayant marqué par le choix de tels noms leur sympathie pour le communisme soviétique) - «*Rio del Rio*» (p.178 : nom qui ressemble au nom réel du Rio de Oro, ancien protectorat espagnol, situé dans le Sahara occidental) - «*route des Étrapes*» (p.16) - «*Vigny-sur-Seine*» (p.415 : nom imaginaire mais vraisemblable).

Noms d'institutions : «*Café Miseux*» (p.483 : on pense à «miséreux») - «*Compagnie Pordurière*» (p.128 : l'adjectif est un mélange de «portuaire» et «ordurière») - «*hôtel Paritz*» (p.50 : peut-être une parodie du nom du «Ritz», hôtel situé à Paris place Vendôme, considéré comme l'un des plus beaux, grands et luxueux hôtels au monde) - «*Infanta Combitta*» (p.181: nom moqueur qui joue sur «infante», qui désigne la fille du roi d'Espagne, et sur «enfanta avec la bitte», le «pénis») - «*San Tapeta*» (p.179 : Céline fit d'une tapette [un homosexuel passif] un saint !) - «*Tarapout*» (p.351 : le nom aurait été inspiré par celui du «Cinéma Paramount» !).

* * *

La syntaxe conventionnelle :

En ce qui concerne les temps des verbes, si le livre commence par un passé composé, le passé simple, qui n'est pas employé à l'oral, ne tarde pas à réapparaître : «*C'est tout à fait comme ça ! que m'approuva Arthur*» (p.10). Et Céline alla jusqu'à employer l'imparfait du subjonctif : «*Il fallut bien que je la prisse*» (p.49-50) - «*Lola n'avait plus qu'à goûter les beignets avant qu'on les expédiât*» (p.50) - «*D'où qu'ils provinssent*» (p.86) - «*Mes rares arrivées à table aussi furtives et silencieuses que je m'appliquasse à les rendre...*» (p.117) - «*Je sollicitai pour conclure qu'on m'admissee*» (p.121) - «*bien que ces deux éléments fussent toujours en concurrence*» (p.141) - «*sans que je l'en priasse*» (p.155) - «*sans que je prisse la peine de*» (p.215) - «*attendait que les choses se précisassent*» (p.260) - «*comme si les choses fussent*» (p.312) - «*Robinson semblait tenir à ce que je les ouvrisse*» (p.314) - «*comme si des petits nuages malsains lui fussent continuellement passés devant la figure*» (p.417) -

«non point que mes succès [...] le vexassent» (p.418) - «il eût été fatal» (p.438) - «vous lui connûtes» (p.444).

En ce qui concerne les phrases, si, à travers Bardamu, Céline se moqua de celles des gens distingués qui, selon lui, sont «*mal foutues et prétentieuses mais astiquées alors comme des vieux meubles [...] On a peur de glisser dessus, rien qu'en leur répondant*» (il leur reprocha aussi l'accent qu'ils gardent, même quand ils affectent de parler une langue populaire, cet accent qui a « *comme un petit fouet dedans, toujours, comme il en faut un, toujours, pour parler aux domestiques*» [p.403] ; s'il se moqua surtout des discours des professeurs que sont Princhar (p.67-70) et Bestombes (p.92-94, 99 : toutefois, s'il railla sa grandiloquence patriotique, il souscrivait à son cri : «*Sus aux littératures racornies !*» [p.99]), et de celui de Baryton (p.418 et suivantes) ; s'il ne manqua pas d'épingler ce propos de la bru Henrouille à l'abbé Protiste : «*”Le médecin et le prêtre !... N'est-ce pas ainsi toujours dans les moments douloureux de la vie?” / Elle était en train de faire des phrases.*» [p.343]), il prêta pourtant à son personnage d'amples phrases de structure classique :

-Des cavaliers allemands étant tués, «*leurs chevaux libérés, étriers fous et clinquants, galopaient à vide et dévalaient vers nous de très loin avec leurs selles à troussequins bizarres, et leurs cuirs frais comme ceux des portefeuilles du jour de l'an.*» (p.31).

-«*Elle arrivait aux lignes d'avant-garde, la nourriture, honteusement rampante et lourde, en longs cortèges boiteux de carrioles précaires, gonflées de viande, de prisonniers, de blessés, d'avoine, de riz et de gendarmes et de pinard aussi, en bonbonnes le pinard, qui rappellent si bien la gaudriole, cahotantes et pansues.*» (p.33-34).

-«*Nous voguions vers l'Afrique, la vraie, la grande ; celle des insondables forêts, des miasmes délétères, des solitudes inviolées, vers les grands tyrans nègres vautrés aux croisements de fleuves qui n'en finissent plus*» (p.112).

-«*Les officiers de la coloniale bien tassés d'apéritifs en apéritifs autour de la table du commandant, les receveurs buralistes, les institutrices congolaises surtout, dont l'”Amiral-Bragueton” emportait tout un choix, avaient fini de suppositions malveillantes en déductions diffamatoires par me magnifier jusqu'à l'infocale importance.*» (p.117).

-«*Le Directeur, quelques instants plus tard, s'ouvrit un autre chemin, violent parmi les torses pressés, et disparut à son tour dans la poussière poivrée*» (p.141).

-«*Résister aux assauts des remarques et des questions pleines de vin blanc qui se croisent implacables au-dessus de votre tête innocente, c'est du boulot*» (p.301).

Surtout, dans ses nombreuses réflexions morales, Bardamu rivalisa avec le discours philosophique habituel.

Fut même prêté à Robinson parlant doctement des chenilles et des humains : «*Quand nous viendrons nous autres d'aussi loin qu'elles mon ami que ne puerons-nous pas?*» (p.168).

Dans ce livre qui est un mélange de naturel et de préciosité, Céline alla même jusqu'à des coquetteries :

-Il usa de formulations recherchées, parfois archaïques : «*en la guerre venue*» (p.82) - «*Elle manda licence de*» (p.98 : il se moquait de «*la belle subventionnée de la Comédie*») - «*Notre navire avait nom*» (p.112) - «*des vaincus, tout de même que moi, ces Matamores !*» (p.115) - «*les Mangin ! les Faidherbe, les Gallieni !*» (p.120) - «*on s'en va labourant*» (p.161 : forme progressive) - «*Encore une sale histoire qui m'est échue*» (p.166 : il semble s'être plu à mêler français populaire et français recherché) - «*ne me disaient mie*» (p.206 - cela signifie «ne me disait rien», «*mie*» étant une ancienne particule de négation) - «*Je l'aurais cependant bien dû tenter*» (p.262 : l'antéposition du pronom complément est caractéristique de la langue classique - «*Il me souvient*» (p.360) - «*Il fréquentait chez lui*» (p.360) - «*Il ne se tint plus de me confier son tourment*» (p.361) - «*divaguer de la sorte*» (p.380) - «*trêve de révasserie*» (p.383) - «*Il fallait quérir*» (p.403) - sur la péniche, Bardamu fut «*envahi de superbe*» (p.405) ; à l'Institut, il voulut faire perdre à Sophie «*un peu de sa superbe*» (p.473).

-Il ménagea de plaisantes inversions : «*Fortune elle se mit à faire*» (p.73) - «*des serpents venimeux dont je supposais l'abominable chasse commencée*» (p.132) - «*Une longue fille puissante et pâle c'était.*» (p.364) - «*De muscles en muscles, par groupes anatomiques, je procépais*» (p.472).

-Il s'amusa à une transcription parodique, en français familier du XXe siècle, d'une lettre de Montaigne à sa femme, mais en gardant l'archaïsme de la signature : «*Vostre bon mari*» (p.289).

Signalons que :

-En 1957, à la sortie de "D'un château l'autre", Céline déclara à Madeleine Chapsal, journaliste venu l'interviewer : «*Dans le "Voyage", je fais encore certains sacrifices à la littérature, la "bonne littérature". On trouve encore de la phrase bien filée. À mon sens, au point de vue technique, c'est un peu attardé.*»

-En 1958, dans "Entretiens familiers avec L.F. Céline" (1958), il jugea le style de "Voyage au bout de la nuit" : «*D'instinct, je cherchais un autre langage qui aurait été chargé d'émotion immédiate, transmissible mot par mot, comme dans le langage parlé. Ainsi se constitua le style Bardamu. Maintenant, ce style, je le trouve encore trop vieillot et trop timide. Il y a là encore pas mal de "phrases filées". Je ne peux plus avaler ça. C'est écœurant. [...] C'est encore "Paul Bourget" [écrivain français soucieux de fines analyses psychologiques et de joliesse du style] plus qu'à moitié.*»

* * *

Que Céline ait utilisé le français populaire ou le français officiel, il n'évita ni des impropriétés, ni des maladresses et même des bourdes !

Impropriétés :

-Bardamu déclare : «*J'étais devenu devant tout héroïsme verbal ou réel, phobiquement rébarbatif*» (p.50), alors qu'il était réfractaire à ce qui lui était rébarbatif !

-Avec «*Nous ne fîmes pas long feu au Val*» (p.84), il commit une erreur fréquente, l'expression «faire long feu», qui vient des feux d'artifice où la fusée qui brûle trop longuement n'explose pas, signifiant en fait «échouer».

-Il dit être «*cerné*» (p.32), que Bébert a «*sa tête cernée*» (p.243) : en fait, ce sont les yeux seuls qui sont cernés.

-Le «*vieux nègre*» de Bikobimbo est montré «*enveloppé dans un pagne [...] à la romaine*» (p.152) : or le pagne est un morceau d'étoffe ou de matière végétale qui couvre le corps de la taille aux genoux, et les Romains portaient plutôt la toge !.

-Le «*petit chasseur*» de l'hôtel de New York est appelé «*l'innominé*» (p.198) alors que le mot se dit des os et des artères iliaques qui n'avaient pas de dénomination précise.

-«*Excursions populistes*» (p.205) ne convient pas du tout pour désigner les visites que fit Bardamu dans les quartiers populaires.

-Le métro aérien ne peut avoir des «*aqueducs*» (p.208) qui sont des canaux conduisant l'eau.

-«*Préliminaire*» (p.336) ne devrait pas être employé pour caractériser une personne.

-«*Les cancans*» au sujet des Henrouille «*restaient sur le carreau*» (p.374) ; mais l'expression signifie «être tué ou très blessé» ; Céline lui donna le sens de «rester sur le tapis», c'est-à-dire de continuer à être l'objet des conversations.

-«*En matière de plaisanterie*» (p.393) est employé au lieu de «en manière de plaisanterie».

Maladresses :

-«*Se nourrir à l'économie*» (p.203) : de façon économique - avoir un «*éclairage d'économie*» (p.273).

-«*Possédaient le pas sur*» (p.216) : on dit plutôt «avoir» ou «prendre le pas sur quelqu'un», pouvoir le précéder, le dominer.

-«*Tout n'arrive à rien*» (p.364) pourrait se rendre plus simplement par : «Rien n'aboutit».

-Page 420, Céline évoque «*un de ces humains largement inhibés auxquels les mots ne font point peur*» : il semble bien qu'il ait plutôt voulu dire, au contraire «non inhibés».

Bourdes :

-Il parla d'Argentins puis d'«*armateurs de Rio*» (p.80), semblant donc situer Rio de Janeiro en Argentine !

- Alors que, p.128, il avait parlé de «*la Compagnie Pordurière du Petit Congo*», p.139, elle devint «*la Compagnie Pordurière du Petit Togo*» (p.139) ; il confondit donc les noms de deux pays d'Afrique, Congo étant aussi le nom d'un fleuve («*le petit Congo*», p.162) qui, cependant, coule loin du Togo.
- Alors que, auparavant, Bardamu a dit être passé du Val-de-Grâce à Bicêtre (p.84-85) p.204, il parle de son «*hôpital à Villejuif*» (p.204), où passa effectivement Louis-Ferdinand Destouches.
- Il parla de «*tison*» (page 266) au lieu de «tisonnier».
- Alors que, p.58, il avait été question du «*Stand des Nations*», il est, p.310, appelé «*Le Tir des Nations*».

* * *

À côté du français populaire et du français officiel, Céline donna une place assez importante à l'anglais qu'il avait appris dans son adolescence (sachant donc de ce fait la «*manie de logique bien générante en anglais*» (p.433) !), qu'il avait eu l'occasion de pratiquer aux États-Unis (où, comme il le signale, se manifestent les «*déformations américaines*» [p.214] ; où il aurait pu, selon Molly, se faire «*traducteur*» [p.214]).

On peut relever ces mots et expressions : «*base-ball*» (p.227) - «*beefsteak*» (p.355, 415) - «*bookmaker*» (p.422 : preneur de paris) - «*Bushman*» (p.138 : indigène d'Afrique du Sud) - «*business*» (p.137, 227, 234, 297, 308) - «*Caterpillar*» (p.479 : "Chenille", manège de fête foraine) - «*enough*» (p.433 : «*assez*») - «*Exit*» (p.234 : «*Sortie*») - «*"expensifs" comme on dit en anglais*» (p.477 : «*coûteux*») - «*four piece suit*» (p.228 : «*complet quatre pièces*») - «*gentleman*» (p.297) - «*Gentlemen first*» (p.329 : «*Les messieurs d'abord*») - «*How are you today Bardamu?*» (p.434 : «*Comment allez-vous aujourd'hui, Bardamu?*») - «*How do you say [...] en english?*» (p.435 : «*Comment dites-vous en anglais?*») - «*Hurrah !*» (p.438) - «*Laugh Calvin*» (p.197) - «*Lavatory*» (p.234 : «*Toilettes*») - «*My shirt is white*» (p.434 : «*Ma chemise est blanche*») - «*No More Worries*» (p.264) : «*Plus de soucis*») - «*Out ! Out ! Out !*» (p.222 : «*Dehors ! Dehors ! Dehors !*») - «*"particulier" comme on dit en Amérique*» (p.212) - «*policeman*» (p.195, 362 : «*policier*») - «*rough*» (p.433 : «*rude*») - «*Surgeon général*» (p.188 - la dénomination est bilingue : chirurgien général - le commentaire «*beau nom pour un poisson*» s'explique à cause le rapprochement entre «*surgeon*» et «*sturgeon*» [=«*esturgeon*»]) - «*the*» (p.433) - «*The coffee is black*» (p.434 : «*Le café est noir*») - «*The garden is green*» (p.434 : «*Le jardin est vert*») - «*Where I go [...] where I look [...] It's only for you... ou...Only for you... ou...*» (p.363 : «*Où que j'aille, où que je regarde, c'est seulement pour vous*»).

Et Céline n'évita pas des anglicismes :

- «*Académique*» employé au sens de «scolaire», «universitaire», «intellectuel», dans «*tribulations académiques*» (p.237), «*pérégrination académique*» (p.436).
- «*Balancer les comptes*», être «*balancé sexuellement*» (p.262), «*jeunes [...] balancés*» (p.379) : il s'agit d'équilibre.
- «*Bu de fatigue*» (p.312) où «*bu*» est tout simplement l'anglais «*drunk*» qui est à la fois le participe passé du verbe «*to drink*» (= «boire») et un adjectif qui signifie «ivre» !
- «*Cargo*» (p.400, 440) au sens de «chargement», «cargaison» ; en français, le cargo, c'est le bateau lui-même (ce qu'on trouve p.147) ; d'où, en anglais, «*cargo boat*».
- «*Challenger quelqu'un*» (p.434) : très net calque de l'anglais «*to challenge*», «*défier*», «*inviter à une compétition*»..
- «*Confortable*» (p.404) au sens de «à l'aise».
- «*Factorie*» (p.128, 130, 146) : en anglais, le mot «*factory*» signifie «usine» ; en français, on emploie le mot «*factorerie*» qui désigne le comptoir d'un établissement commercial à l'étranger (surtout aux colonies) - d'où «*factorier*» (p.140).
- «*Maniaque*» (p.128) : mot employé pour désigner un personnage qui est considéré comme étant fou.
- «*Mémoires*» (p.239) semble bien être utilisé au sens anglais de «*memories*», «*souvenirs*».
- P.254, la distinction entre «*phrases et sentences*» est propre à l'anglais où «*phrase*» signifie «*expression*», «*locution*», tandis que «*sentence*» signifie «*phrase*».
- Dans «*supporter la mère en même temps que le fils*» (p.219), le verbe a ici le sens anglais de «subvenir aux besoins de quelqu'un».

* * *

Le style

Que sa langue ait été populaire ou recherchée, Céline ne se contenta pas de la transcrire, il la travailla avec un souci constant de l'intensité. Alors qu'il indique que Bardamu raconta à Baryton ses «pérégrinations», «longuement relatées, arrangées évidemment, rendues littéraires comme il le faut, plaisantes» (p.416), il déploya tout un festival de trouvailles d'écriture, usa habilement de différentes figures de style :

-Des antithèses :

- À la guerre, Bardamu s'est découvert «une sorte d'audace déserteuse» (p.38).
- Il devint «fanfaron de son honteux état» (p.66).
- Princhart imagine : «Joyeusement alors gambadante ma famille sur les gazon de l'été revenu, je la vois d'ici par les beaux dimanches... Cependant qu'à trois pieds dessous, moi papa, ruisselant d'asticots et bien plus infect qu'un kilo d'étrons de 14 juillet pourriant fantastiquement de toute sa viande déçue» (p.68).
- Mme Herote «abritait une série d'intentions simples, rapaces, pieusement commerciales» (p.73), profitait d'une «castration libératrice» (p.73), était «au seuil de la nouvelle époque de la lingerie fine et démocratique» (p.76).
- «Au passage des Beresinas», on se «calomniait humainement» (p.75).
- Les collègues de Bardamu à la "Compagnie Pordurière" «passaient par des alternatives d'anéantissement et d'agressivité» ; «plus ils dépérissaient, plus ils plastronnaient.» (p.146).
- Les Blanches de la colonie étaient de «contentes agoniques» (p.147).
- À Fort-Gono, se manifestait une «angoisse étincelante» (p.147).
- Le sergent Alcide était à la fois «optimiste et sceptique», faisait preuve d'une «formidable résignation» (p.151).
- La «ménagère indigène» de Grappa «savait se rendre agréable [...] sans le fatiguer ou en le fatiguant» (p.155), sous-entendu sexuel !
- Les États-Uniens se livrent à «impassible agitation» (p.205).
- Ce qu'apprennent les concierges sont de «savoureuses raclures», font découvrir un «savoureux enfer» (p.211).
- Des États-Uniennes montrent «du muscle et des bijoux» (p.213).
- Alors que Lola voulait «se sacrifier exclusivement à un "petit être"», Bardamu n'avait «à lui offrir que [son] gros être» (p.218).
- «Elle était gaie la vieille Henrouille, mécontente, crasseuse, mais gaie.» (p.255).
- La cour de l'immeuble de Rancy présentait «des hideurs sans relief» (p.268).
- «La sage-femme [est] ravie et vindicative» (p.300).
- Dans la fête foraine, les patron de stands affichent de «vociférants sourires» (p.312).
- Pomone recevait des lettres pleines de «banalités ardentes» (p.361).
- Bardamu connut au "Tarapout" «une vie de rentier sans les rentes» (p.362).
- Baryton condamnait «une sorte de nouvel orgueil fangeux» (p.423).
- Étudiant l'anglais, il «était tendu avec toute sa bêtise vers la perfection.» (p.435).
- Bardamu se rendit compte de «notre puérile et tragique nature» (p.437).
- Lui et Parapine «s'accordaient ensemble à coups d'indifférence» (p.459).

-Des alliances de mots : Céline osa d'étonnantes et souvent audacieux rapprochements : «*prière vengeresse et sociale*» (p.8) - «*richement gaillard*» (p.10) - «*bond d'enthousiasme*» (p.10) - «*yeux pâles et furtifs comme ceux des loups*» (p.11) - «*la sale âme héroïque et fainéante des hommes*» (p.14) - «*traîner de chemins en collines et de luzernes en carottes*» (p.22) - «*tête de pêche pourrie*» (p.27) - «*genoux aigus*» (p.27) - «*longs cortèges boiteux de carrioles précaires*» (p.33) - «*ruelles bossues*» (p.34) - «*cuisinières mercenaires*» (p.50) - «*mélancolique et confidente inquiétude*» (p.55) - «*coupés étincelants*» (p.56) - «*trompes allègres et volontaires*» (p.56) - «*fièvre ondulante des enjeux*»

(p.56) - «couloir blasé de gaz» (p.65) - «armes patriotes» (p.68) - «minutes sagaces» (p.68) - «hypocrisies meurtrières de notre Société» (p.68) - «couillons de la vie, battus, rançonnés, transpirants de toujours» (p.68) - «saucisson de bataille» (p.68) - «émancipés frénétiques» (p.69) - «couillons voteurs et drapeautiques» (p.69) - «cohortes loquetauses et passionnées» (p.69) - «l'inédite fiction patriotique» (p.70) - «tirelires épiscopales» (p.70) - «sale vie baveuse» (p.70) - «paix hargneuse» (p.72) - «cave-dancing louchante aux cent glaces» (p.72) - «volubilité formidable [...] tempérament inoubliable [...] intentions simples, rapaces, pieusement commerciales» (p.73) - «castration libératrice» (p.73) - «rencontres étrangères et nationales» (p.74) - «rudes appétits, bêtes et précis» (p.74) - «vie picoreuse» (p.75) - «lingerie fine et démocratique» (p.76) - «puériles alarmes» (p.79) - «héroïsme mutin» (p.80 : héroïsme que la jeune femme simule par des mimiques taquines) - «désespoir tremblotant» (p.81) - «espagnol fracasseur» (p.81) - «voûte odorante» (p.83) - «soupirs remémoratifs» (p.88) - «heure crépusculaire» (p.88) - «bonds inutiles et disjoints» (p.89) - «petits bouts de ragots et médisances éculées» (p.89) - «misère officielle» (p.89) - «enclos baveux» (p.89) - «oisiveté pisseeuse des salles communes» (p.89) - «ultimes et chevrotantes énergies» (p.89) - «carcasse racornie» (p.89) - «vieux rats convoiteux» (p.89) - «bazar électrocuteur» (p.90) - «grand abandon mou qui entoure la ville» (p.95) - «optimisme résigné et tragique» (p. 96) - «rousse et perverse chevelure» (p.98) - «grand roman de geste» (p.99 : on dit d'habitude «chanson de geste», la geste étant un ensemble de poèmes épiques du Moyen Âge relatant les exploits d'un héros) - «harmonieux inverti» (p.101) - «banlieues insoumises» (p.101) - «harmonie de placidité sotte» (p.103) - «groupes soupçonneux et nasillards» (p.112) - «grisailles pudiques du Nord» (p.113) - «grouillante cruauté» (p.113) - «fièvre ignoble des Tropiques» (p.113) - «aveu biologique» (p.113) - «mares lourdement puantes» (p.113) - «infiniment laborieuses vermicelles» (p.116) - «concentration agacée d'alcooliques et de vagins impatients» (p.117) - «malveillance compacte» (p.117) - «abrutis chimériques» (p.118) - «hâte crispée» (p.119) - «armistice de bafouillage» (p.120) - «paillasson admiratif» (p.122) - «dentelle traîtresse» (p.127) - «administrateurs dératés» (p.127) - «inconscience enthousiaste» (p.133) - «fervents de leurs patrons» (p.133) - «foule alcaline» (p.140 : qui a l'odeur piquante de la sueur, identifiée à l'alcali volatil ou ammoniaque) - «chemin violent» (p.141) - «lenteur hilare» (p.142) - «vanités interminables» (p.142) - «résignations immondes» (p.142) - «rigolos érotiques» (p.142) - «désirs mutilés» (p.143) - «végétation bouffie» (p.143) - «pénombre incrustée de lampions multicolores» (p.143) - «inexpiable muflerie» (p. 143) - «conversation apéritive» (p.143) - «sous-préfecture du Midi en folie» (p.144 : en Afrique, les colonisateurs français ont reconstitué les décors de ces petites villes du Sud, dont on se moque parce qu'elles sont le siège tranquille de l'administration subalterne qu'est celle du sous-préfet) - «anémies européennes déteintes» (p.144) - «siestes paludéennes» (p.144 : le malade voit son sommeil troublé par la fièvre due au paludisme) - «bras exsangues et poilus» (p.144) - «débris exsangues» (p.145 : ce sont les morts victimes du paludisme) - «contentes agoniques» (p.147) - «beloteurs paludéens» (p.147) - «angoisse étincelante» (p.147) - «chaleur aux buées dansantes» (p.148) - «marine moisie» (p.148) - «eaux de vaisselle huileuses» (p.148) - «suprêmes résolutions coloniales» (p.149) - «peuplades moisies» (p.149) - «ingénieux guerriers» (p.150) - «dentelles de mouvements» (p.150) - «petites fleurs fraîches et brèves» (p.151) - de Grappa «le corps abondant et calamiteux, les mains brèves, pourpres, terribles» (p.152) - «vent d'arguments» (p.152) - «ahuries de misère» (p.157) - «pérégrinations forestières» (p.157) - «cases puceuses» (p.162) - «une figure décidément aventureuse, une figure à angles très tracés et même une de ces têtes de révolte qui entrent trop à vif dans l'existence au lieu de rouler dessus» (p.163) - «quantité désarmante» (p.167) - «lourdes chenilles caparaçonnées» (p.167) - «bouillie inoubliable» (p.168) - «gare amoureuse» (p.168 : les bruits de la forêt tropicale, dus au rut des animaux, sont comparés à ceux des locomotives à vapeur qu'on entend dans une gare) - «percussion radoteuse» (p.169) - «délabrement de feuilles et de cloisons» (p.169) - «pissotière convenable» (p.171) - «apoplexie méridienne» (p.171) - «lettres puantes d'engueulades et de sottises» (p.172) - «poires urineuses» (p.173) - «recoin bourlingueur» (p. 181 : si tout le bateau bourlingue, Bardamu le réduit à la cabine où il se trouve prostré) - «sacré spectacle» (p.183) - «ville debout» (p.184) - «remorqueurs avides et cornards» (p.184) - «village théorique» (p.188) - «baveux d'admiration érotico-mystique» (p.194) - «invraisemblables midinettes» (p.194) - «billets craintifs» (p.194) - «statistiques à la manque» (p. 194) - «caverne fécale» (p.195) - «débraillage intime» (p.196)

- «formidable familiarité intestinale» (p.196) - «communisme joyeux du caca» (p.196) - «jambes croisées à de magnifiques hauteurs de soie» (p.196) - «longue tentation palpable» (p.197) - «prestigieuses retroussées» (p.197) - «ville lunatique» (p.198) - «véritables imprudences de beauté» (p.201) - «divines et profondes harmonies possibles» (p.201) - «néant individuel» (p.203) - «ténèbres délirantes» (p.204) - «mensonges radoteux» (p.204) - «carcasse craintive» d'un tramway (p.204) - «excursions populistes» (p.205) - «vestibule tantalien» (p.205) - «l'impassible agitation» des États-Uniens (p.205) - leurs «réfectoires publics rationalisés» (p.206) - «ratatouille informe» (p.211) - «savoureuses raclures» (p.211) - «bavures à suinter de l'alcôve» (p.211) - «savoureux enfer» (p.211) - «abruties de Vérité» (p.211) - «corps luxueux» (p.212 : ou «luxurieux»?) - le viol est «une effraction précieuse, directe, intime dans le vif de la richesse, du luxe, et sans reprise à craindre» (p.212) - «immonde détresse» (p.214) - «parler onctueux et indécent» (p.214) - «chattes pathétiques» (p.214) - «exaltées par l'alcool et sexuellement ravigotées» (p.215) - «érotisme curieusement élégant et cynique» (p.215) - «quelque chose d'Elisabéthain» (p.215) - «frasques génitales» (p.218) - «nègre catastrophique» (p.218 : avec sa «bombe», il préparait une catastrophe) - «solide engueulade» (p.222) - «chariot colporteur» (p.228) - «gâtisme industriel» (p.228 : l'abrutissement que provoque le travail à la chaîne) - «aventure vaseuse» (p.230) - «endroit liminaire» (p.231) - «velléités travailleuses» (p.231 : faibles manifestations de la volonté de travailler) - «contemplation baveuse» (p.231) - «magazines grisaille» (p.231) - «paquets dociles» (p.232) - «furtive destinée» (p.236) - «tribulations académiques» (p.237 : aventures plutôt désagréables dans le domaine des études) - «ahuris brinquebalants» (p.238) - «rebut de bâties tenues par des gadoues» (p.238) - «robes découragées» (p.239) - «précautions d'assassinat» (p.260) - «bêtise inquiète» (p.260) - «ramages sots» des «papiers des murs» (p.260) - «êtres branlochants d'incohérence» (p.261) - «merdeux charme» (p.261) - «sornettes tragiques» (p.261) - «trémolos douloureux» (p.262) - «querelles vantardes» (p.265) - «jurons incertains et débordants» (p.265) - «hideurs sans relief» (p.268) - «sportives polémiques» (p.268) - «gueule toute barbouillée de peine» (p.270) - «nature entichée d'héroïsme et de singularité» (p.272) - «roman de sa vie saccagée» (p.272) - «éclairage d'économie» (p.273) - «fille "aux responsabilités"» (p.274 : qui se targue des responsabilités qu'elle s'attribue !) - «sacrée bonne occasion de crise» (p.274) - «strabismes affreux» (p.274) - «fantaisie bourgeoiso-byzantine de haut goût» (p.279) - «petites cuisines à microbes» (p.280) - «interminable mijotage de raclures de légumes, de cobayes asphyxiés et d'autres incertaines pourritures» (p.280) - «boîte à ordures chaude, illustre et compartimentée» (p.280) - «tripes bilieuses et corrompues du lapin de l'autre semaine» (p.280) - «bénitier d'immondice» (p.280) - «vieux rongeurs domestiques, monstrueux» (p.280) - «casuel bourbeux» (p.280) - «nombreux pot-au-feu personnels» (p.281) - «lentes ratatouilles plus périlleuses encore» (p.281) - «modestes auxiliaires de la grande recherche scientifique» (p.281) - «l'air d'un évadé» (p.282) - «avis thérapeutique» (p.283) - «crimes monstrueux et inédits et secrets» (p.283) - «haineux détails» (p.284) - «métier bouffon de chercheur» (p.284) - «immense génie expérimental» (p.285) - «prodigieuse mesquinerie ménagère» (p.285) - «mégalomane ingénieur» (p.285) - «pétaudière de publications» (p.285) - «théories vacillantes» (p.285) - «odeur de mort somptueuse» (p.286) - «des idées du dimanche, des idées de gentleman» (p.297) - «une tête d'assassin besogneux» (p.297) - «un aspect inouï de dégueulasse» (p.298) - «glycines lasses» (p.298) - «petits murs cramoisis d'affiches» (p.298) - «hauts pavés bossus» (p.298) - «pelouses teigneuses» (p.299) - «boulodrome à gâteux» (p.299) - «Vénus insuffisante» (p.299) - «grappes somnolentes» (p.300) - «des remarques et des questions pleines de vin blanc qui se croisent implacables au-dessus de votre tête innocente» (p.301) - «public d'agonie» (p.301) - «vilaine combine» (p.309) - «vociférants sourires» (p.312) - «sales chichis» (p.313) - les «gros doigts d'assassin» de Martrodin (p.316) - «tombeau sournois» (p.320) - «jardin moisi» (p.320) - «tenace vitalité» (p.320) - «bru coriace» (p.320) - «jardin gâteux» (p.322) - «dame froufrouteuse» (p.326) - «cinéma dans le citron» (p.326) - «énorme et avide asticot» (p.336) - «dispensaire miteux» (p.333) - «crachats fraîchement bacillaires» (p.333) - «des "cent pour cent" tuberculeux crachats» (p.333) - «désir intransigeant, ultime» (p.334) - «petites envies subalternes» (p.334) - «frénésies de sécurité» (p.334) - «l'incommodité extravagante d'un pareil attirail» (p.336) - «une certaine monotonie confidente» (p.336) - «pauvre besace prétentieuse et vantarde» (p.336) - «cette corolle de chair bouffie, la bouche» (p.337) - «sons visqueux» (p.337) - «barrage puant de la carie dentaire» (p.337) -

«enclos de tripes tièdes et mal pourries» (p.337) - «ce corps à nous, travesti de molécules agitées et banales» (p.337) - «farce atroce de durer» (p.337) - «nos molécules [...] ces mignonnes !» (p.337) - «nous, cocus d'infini» (p.337) - «torture chérie» (p.337) - «ignominies biologiques» (p.337) - «un chef de rayon, mouillé, verdâtre et resséché cent fois» (p.339) - «une espèce de sale audace» (p.339) - «imbibé de conviction» (p.342) - «à bout d'émotion» (p.343) - «soumission enthousiaste aux besoins naturels, de la gueule et du cul» (p.346) - «la même horde lourde, bouseuse, titubante d'un bobard à l'autre, hâblarde toujours, trafiqueuse, malveillante, agressive entre deux paniques» (p. 346) - «perclus de chaleur» (p.347) - «érudition primesautière» (p.350) - «heures épuisées» (p.350) - «esprits d'insectes dans des bottines à boutons» (p.350) - «les quatre cent mille hallucinés embérésinés jusqu'au plumet» (p.353) - «inflation de Légion d'Honneur» (p.353) - «cavalcades ambiguës» (p.355) - «jeunes et désinvoltes camarades» (p.355) - «fariboles chorégraphiques» (p.355) - «déhanchements musicaux» (p.355) - «violentes tambourinades» (p. 355) - - «ballonné d'or et d'argent» (p.355 : «Pacha» au *"Tarapout"*, Bardamu était transformé en une sorte de ballon, grossi par des étoffes qui simulaient l'or et l'argent) - «projections opalines» (p.355) - «bacchanales impétueuses» (p.355) - «énergie de race un peu ennuyeuse» (p.356) - «monstre à loger abruti de crasseuses combines» (p.358) - «entreprises miteuses» (p.358) - «désirs [...] solides et rances ni plus ni moins insipides» (p.358) - «hôtel puceux» (p.359) - «la Bohème, ce désespoir en café crème» (p.359) - «brève et vraie crise d'érotisme» (p.359) - «randonnée d'amour» (p.359) - «faux demi-jour pour aveux» (p.360) - «amateurs furtifs» (p.360) - «petit casuel» (p.360) - «pénis formidable» (p.360) - «polard fameux» (p.360) - «petites soirées bien intimes, en banlieue» (p.361) - «une grosse comme ça» (p.361) - «divagations de petites filles surpassées» (p.361) - «tracassés du périnée» (p.361) - «bavardages infinis des clientes prétentieuses» (p.361) - «tas d'histoires et de chichis à propos de rien et de leurs derrières» (p.361) - «clients de l'amour» (p.361) - «déluges sentimentaux» (p.361) - «fouillis dégoûtant de banalités ardentes» (p.361) - «grand fricotage épistolaire» (p.361) - «sorte d'escale interdite et sournoise» (p.362) - «vadrouiller dans le brouillard et dans la plainte» (p.363) - «escaliers pisseux» (p.365) - «satanée curiosité» (p.373) - vivre : «un boulot bien atroce» (p.374) - «rives coriaces et pauvrement regrettées» (p.379) - «noires et vieilles niaiseries» (p.379) - «avortons de bonheur» (p.381) - «dégénérés de bonheur» (p.381) - la «controverse passionnée», l'«impuissance spéculative», la «sale détresse», «les niaiseries rageuses et blessantes», les «raclures d'arguments», «le vaseux charme de la conversation inefficace» des «pauvres demoiselles» de la pâtisserie de Toulouse (p.382-384) - «le vaseux charme de la conversation inefficace» (p.383-384) - «massifs bouffis» (p.384) - «chiche lumière» (p.393) - «abominable opinion» (p.396) - «gros divan plein de parfums» (p.404 : ne serait-ce pas un écho plein de dérision aux deux premiers vers de «*La mort des amants*» de Baudelaire?) - «la majesté des forêts inconquises et les fureurs de la tornade équatoriale» (p.404) - «viande mal présentée» (p.405) - «carcasse déficitaire» (p.405) - «le bonheur furtif des bobards impromptus» (p.405-406) - «effort baveux» (p.406) - «sottise obstinée» (p.407) - «banalité écrasante» (p.407) - «sofas bouffis» (p.407) - «regards plombés et mutuellement fascinés» (p.407) - «sport mental» (p.415) - «facilités érotiques» (p.415) - «actif intérêt» (p.415) - «bordeaux râpeux» (p.415) - «toutes espèces de choses sautillantes et biscornues» (p.416) - «trésors mentaux» (p.416) - «contorsions effrayées» (p.416) - «allures de condescendance et protectrices» (p.416) - «très puissants administrateurs méticuleux» (p.416) - Baryton était «défensif et péremptoire» (p.416) - «petits nuages malsains» (p.417) - «longues et brusques vagues de frénésie» (p.417) - «chambres fortement capitonnées Louis XV» (p.418) - «conviction exagérée» (p.421) - «existence tracassée» (p.421) - «les bons principes d'étiquette de la servitude» (p.421) - «gagas de luxe» (p.423) - «petits pensionnaires vétilleux et fortunés» (p.423) - «mode obsèène» (p.423) - «plus astucieux, plus morbides, plus pervers que les persécutés les plus détraqués de nos Asiles» (p.423) - «une sorte de nouvel orgueil fangeux» (p.423) - «grande pagaille spirituelle» (p.424) - «suprêmes et superflus scrupules humains» (p.424) - «insipides timidités» (p.424) - «blême panique» (p.424) - «analyses superconscientes» (p.424) - «cave aux damnés» (p.424) - «immense débandade» (p.425) - «grande débandade» (p.425) - «outrances étrangères» (p.425) - «ambitions apocalyptiques» (p.425) - «course frénétique» (p. 425) - «bête sans cœur et sans retenue» (p.425) - «savants psychologues infiniment subtils» (p.426) - «bête à testicules» (p.426) - «vanités pointilleuses» (p.426) - «reliquat de haine bien rance» (p.426) - «mille platitudes répugnantes de la psychiatrie alimentaire» (p.427) - «tirades

critiques» (p.427) - «maisons baveuses, fenêtres fondantes et mal closes» (p.427) - «fosse à momies» (p.429) - «sotte et divine tranquillité» (p.429) - «grippe lourdement fiévreuse» (p.429) - «activité tracassière et minuscule» (p.430) - «petite idée du genre platement pratique» (p.430) - «tracas oiseux» (p.431) - «conversation vacante» (p.431) - «réticences minuscules» (p.431) - «promenade infiniment gâteuse» (p.431) - «masturbés à blanc» (p.432) - «période absolument trouble, équivoque» (p.433) - «sollicitude inquiète» (p.433) - «fabuleuses, interminables digressions» (p.435) - «désarroi spirituel» (p.435) - «mièvre ruse» (p.436) - «pérégrination académique et désolée» (p.436) - «intérêt occasionnel» (p.436) - «désarroi croissant de ses convictions» (p.436) - «perfidement contaminé par la méditation» (p.436) - «le ridicule piteux de notre puérile et tragique nature» (p.437) - «vacances impromptues» (p.438) - «monotonies quotidiennes» (p. 439) - «besogneuse routine» (p.439) - «petites sagaces» (p.439) - «violent désespoir» (p.439) - «intraitables exigences» (p.439) - «témoignages ultimes» (p.440) - «noble et volontaire exil» (p.440) - «sort assez brutal» (p.440) - «branle énorme» (p.441) - «sacré vide» (p.442) - «tristes, ingrates dispositions» (p.443) - «goût funeste pour les escapades» (p.444) - «petit regret bien atroce» (p.458) - «exaltation mortuaire de la Toussaint» (p.460) - «quinquets acides» (p.461 : ce sont les lampadaires qui, par une correspondance à la façon de Baudelaire, se voient attribuer le qualificatif propre à la lumière qui est aiguë, désagréable) - «incendie morne qui brûle en dedans» (p.461) - «chance miraculeuse» (p.465) - «passé poisseux» (p.465) - «renvois du Destin» (p.465) - «lettres filleuses» (p.465) - «chichis puants» (p.472) - «barbouillé d'une crasse épaisse de symboles, et capitonné jusqu'au trognon d'excréments artistiques» (p.472) - «atroce aventure» (p.472) - «une audace dans une maison boudeuse, craintive et louche» (p.473) - «infinies prudences» (p.473) - «miteuse réalité» (p.473) - «croupissants abandons» (p.473) - «progrès de poésie» (p.473) - «force allègre, précise et douce» (p.473) - «savoir hargneux des choses de ce monde» (p.473) - «la cave de l'existence» (p.473) - «cuisses en bataille» (p.474) - «chairs moites et dépliées» (p.474) - «démarches très courtoises» (p.475) - «amitié sournoisement érotique» (p.475) - «le récent violent passé» (p.476) - «peur déprimante» (p.477) - «renvoi de musique» (p.477) - «tartes de lumière en ampoules» (p.477) - «futailles à roulettes» (p.478) - «accordéon des plaisirs» (p.478 : ils se gonflent et se dégonflent constamment comme l'accordéon, et passent par toute la gamme) - «imagination cochonne» (p.479) - «véritable corvée» (p.480) - «branlocher des petits chagrins» (p.480) - «l'orgue à sentiments du manège» (p.482) - «la faillite du monde entier» (p.482) - «mirlitons argentés» (p.482) - «cuisses marbrées vert et bleu» (p.482) - «rues pisseeuses» (p.482) - «prudents titulaires aux Postes» (p.482) - «crève froide» (p.482) - «brasero de derrières» (p.482) - «nœud de foule» (p.482) - «figure se fermant en grimace» (p.485) - «de pareilles intensités sentimentales» (p.486) - «l'énorme ennui gris mou du cerveau» (p.487) - «cette petite allure d'enterrement» (p.487) - «l'air tellement chargé d'engueulade» (p.488) - «frénétique ampleur» (p.489) - «sauce à la tendresse» (p.494) - «fumée poivrée» (p.494) - «superbe pensée tout à fait plus forte que la mort» (p.501) - «héros juteux» (p.501) - «résolutions infinies» (p.501) - «véritable crapaud d'idéal» (p.501).

-Des accumulations :

-Bardamu se trouve «perdu parmi deux millions de fous héroïques et déchaînés et armés jusqu'aux cheveux. Avec casques, sans casques, sans chevaux, sur motos, hurlants, en autos, sifflants, tirailleurs, comploteurs, volants, à genoux, creusant, se défilant, caracolant dans les sentiers, pétaradant, enfermés sur la terre, comme dans un cabanon, pour tout y détruire, Allemagne, France et Continents, tout ce qui respire, détruire, plus enragés que les chiens, adorant leur rage (ce que les chiens ne font pas), cent, mille fois plus enragés que mille chiens et tellement plus vicieux.» (p.13-14).

-«La viande pour le régiment», ce sont : «Sur des sacs et des toiles de tente largement étendues et sur l'herbe même, des kilos et des kilos de tripes étalées, de gras en flocons jaunes et pâles, des moutons éventrés avec leurs organes en pagaille, suintant en ruisselets ingénieux dans la verdure d'alentour, un bœuf entier sectionné en deux, pendu à l'arbre, et sur lequel s'escrimaient encore en jurant les quatre bouchers du régiment pour lui tirer des morceaux d'abattis.» (p.20).

- À l'arrière, «tout ce qu'on touchait était truqué, le sucre, les avions, les sandales, les confitures, les photos ; tout ce qu'on lisait, avalait, suçait, admirait, proclamait, réfutait, défendait, tout cela n'était que fantômes haineux, truquages et mascarades.» (p.54).

- Princharde se voit subir «*l'opprobre formel, les reniements catégoriques de la communauté, les châtiments majeurs, le déshonneur automatique et la honte inexpiable.*» (p.67).
- Les passagers de l'"Amiral-Bragueton" : «*Repus, vautrés, ils se ressemblaient tous à présent, officiers, fonctionnaires, ingénieurs et traitants, boutonneux, bedonnants, olivâtres, mélangés, à peu près identiques.*» (p.124).
- Dans la forêt africaine, «*On avait à peine le temps de les voir disparaître les hommes, les jours et les choses dans cette verdure, ce climat, la chaleur et les moustiques. Tout y passait, c'était dégoûtant, par bouts, par phrases, par membres, par regrets, par globules.*» (p.147).
- Bardamu se rappelle «*les temps passés*» : «*Cette chasse, traque, embusque, verbeuse, menteuse, cauteleuse, Musyne, les Argentins, leurs bateaux remplis de viandes, Topo, les cohortes d'étripés de la place Clichy, Robinson, les vagues, la mer, la misère, la cuisine si blanche à Lola, son nègre et rien du tout et moi-là-dedans comme un autre.*» (p.216).
- Dans les coulisses du "Tarapout", «*tout était luxe, aisance, cuisses, lumières, savons, sandwichs*» (p.355).
- Baryton apostrophe Bardamu : «*Fragile ! Vulnérable ! Inconsistant ! Périlleux Ferdinand !*» (p.421).
- Baryton veut bien se moderniser mais «*au meilleur compte bien sûr, au rabais, d'occasion, en soldé [...] à coups de nouveaux engins électriques, pneumatiques, hydrauliques*» (p.423).
- Bardamu se définit : «*Raté, débauché, dévoyé, dévoué.*» (p.428).

- Des hyperboles** : Ce n'est pas seulement la vieille Henrouille qui, réchappée de l'attentat, s'exprime sur «*le mode exalté*» (p.320), Céline montrant, tout au long du livre, son époustouflant don du grossissement :
 - Bardamu indique : «*J'avais envie de m'en aller, énormément, absolument, tellement tout cela m'apparaissait soudain comme l'effet d'une formidable erreur.*» (p.12)
 - Il dit que, sur le front, les soldats étaient entourés «*de mille morts, on s'en trouvait comme habillés*» (p.13).
 - La guerre lui paraît une «*imbécillité infernale*» ; il ajoute : «*Jamais je n'avais senti plus implacable la sentence des hommes et des choses.*» (p.13).
 - Il constate : «*Je m'étais embarqué dans une croisade apocalyptique*» (p.14), une entreprise religieuse devant conduire à la fin du monde décrite dans «*l'Apocalypse*».
 - Il se demande : «*Combien de temps faudrait-il qu'il dure leur délire, pour qu'ils s'arrêtent épisés, enfin, ces monstres ? Combien de temps un accès comme celui-ci peut-il bien durer ? Des mois ? Des années ? Combien ? Peut-être jusqu'à la mort de tout le monde, de tous les fous ? Jusqu'au dernier ? Et puisque les événements prenaient ce tour désespéré je me décidais à risquer le tout pour le tout, à tenter la dernière démarche, la suprême, essayer, moi, tout seul, d'arrêter la guerre !*» (p.15).
 - Sur le champ de bataille, il subit «*rien que du feu et puis du bruit avec. Mais alors un de ces bruits comme on ne croirait jamais qu'il en existe. On en a eu tellement plein les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, tout de suite, du bruit, que je croyais bien que c'était fini, que j'étais devenu du feu et du bruit moi-même*» (p.17).
 - Devant la viande du régiment, il a «*dû céder à une immense envie de vomir*» (p.21).
 - Sur le front régnait «*une nuit énorme qui bouffait la route*» (p.23).
 - «*L'obscurité [...] contenait des volontés homicides énormes et sans nombre*» (p.24)
 - La guerre a lui fait découvrir «*un homme bâti comme vous et moi, mais bien plus charognard que les crocodiles et les requins qui passent entre deux eaux la gueule ouverte autour des bateaux d'ordures et de viandes pourries qu'on va déverser au large, à La Havane.*» (p.25)
 - Les chevaux faisaient «*un bruit qui vous étouffe, énorme, tellement qu'on en veut pas.*» (p.26).
 - Bardamu raconte : «*Nous quatre cavaliers sur la route, nous faisions autant de bruit qu'un demi-régiment.*» (p.27).
 - «*Un mois de sommeil sur chaque paupière, voilà ce que nous portions et autant derrière la tête, en plus de ces kilos de ferraille*» (p.28).
 - Le capitaine Ortolan aurait envoyé ses hommes «*prendre du feu à la bouche des canons d'en face. Il collaborait avec la mort.*» (p.32).

- Du fait de sa participation à des concours hippiques, il n'avançait plus «qu'à pas nerveux et pointus comme sur des triques. Au sol, dans la houppelande démesurée, voûté sous la pluie, on l'aurait pris pour le fantôme arrière d'un cheval de course.» (p.33).
- Les soldats épuisés avaient «l'envie de roupiller énorme» (p.35).
- Devant, pour trouver leur chemin, s'aider des odeurs, ils étaient «redevenus chiens dans la nuit de guerre des villages abandonnés» (p.35).
- Bardamu se vit «propriétaire [...] d'une peur énorme» (p.38).
- Pour lui, la guerre est «cette foute énorme rage qui poussait la moitié des humains, aimants ou non, à envoyer l'autre moitié vers l'abattoir» (p.50).
- Il ne veut pas retourner «au cimetière ardent des batailles» (p.50).
- Pour lui, du fait de la beauté de leurs femmes, les États-Unis offraient une «profonde aventure, mystiquement anatomique.» (p.54).
- Il constate que, à l'arrière, «on mentait avec rage au-delà de l'imaginaire, bien au-delà du ridicule et de l'absurde. [...] C'est à qui mentirait plus énormément que l'autre. Bientôt, il n'y eut plus de vérité dans la ville. [...] Tout ce qu'on touchait était truqué, le sucre, les avions, les sandales, les confitures, les photos ; tout ce qu'on lisait, avalait, suçait, admirait, proclamait, réfutait, défendait, tout cela n'était que fantômes haineux, truquages et mascarades. Les traîtres eux-mêmes étaient faux.» (p.54).
- Dans sa crise à Saint-Cloud, il voit «partout un tir immense, dont on ne sortirait pas, ni les uns ni les autres» (p.59).
- L'homme en observation au lycée d'Issy-les-Moulineaux pouvait «devenir un fantôme» (p.62).
- Il lui fallait résister à l'«idéal d'absurdités» (p.64).
- Princharde se voit cadavre «ruisselant d'asticots et bien plus infect qu'un kilo d'étrons de 14 juillet pourriant fantastiquement de toute sa viande déçue» (p.68).
- Il affirme : «Ce monde n'est [...] qu'une immense entreprise à se foutre du monde» (p.68).
- Mme Herote «aurait pu rendre grivois le plus ranci des hépatiques» (p.74).
- «Au passage des Beresinas», «on s'y épiait et s'y calomniait humainement jusqu'au délire.» (p.75).
- Bardamu, se trouvant devant Musyne après deux ans d'éloignement, se dit être «immonde» à ses yeux (p.78).
- Il est impressionné par le «métro [...] avec sa ferraille énorme aussi qui va foncer en tonnerre en plein flanc des gros immeubles du quai de Passy» (p.79).
- Il se rend compte qu'il y a des gens «que la guerre est en train d'enrichir énormément.» (p.80).
- Il est le rival de «dieux argentins» qui sont «des riches» (p.81).
- Autour du bastion de Bicêtre, «une éruption de lotissements étriqués se disputaient [sic] des tas de boue fuyante, mal contenue entre des séries de cabanons précaires» (p.85).
- «Le délire ordinaire du monde s'était accru depuis quelques mois, dans de telles proportions, qu'on ne pouvait décidément plus appuyer son existence sur rien de stable» (p.87).
- Les infirmières de Bicêtre «ne pensaient [qu'] à mille et dix mille fois faire et refaire l'amour» (p.88).
- «Les vieux travailleurs broutaient toute la fiente qui dépose autour des âmes à l'issue des longues années de servitude. [...] Dans leur carcasse racornie il ne subsistait plus un seul atome qui ne fût strictement méchant.» (p.89).
- «Les femmes surtout demandaient du spectacle et elles étaient impitoyables, les garces, pour les amateurs déconcertés. La guerre, sans conteste, porte aux ovaires, elles en exigeaient des héros, et ceux qui ne l'étaient pas du tout devaient se présenter comme tels ou bien s'apprêter à subir le plus ignominieux des destins.» (p.90-91).
- Alors que tous les soldats de Bicêtre devaient être honorés, c'est Branledore qui recueillit «l'énorme hommage» (p.101).
- «Mme Puta ne faisait qu'un avec la caisse de la maison» (p.103).
- Sur l'"Amiral-Bragueton", «dans cette stabilité désespérante de chaleur tout le contenu humain du navire s'est coagulé dans une massive ivrognerie.» (p.113).
- «Les officiers de la coloniale» étaient «bien tassés d'apéritifs en apéritifs» (p.117) : les officiers sont affaissés, mais c'est aussi une hypallage car ce sont les apéritifs qui ont été bien tassés, ont bien rempli les verres.

-«L'air tellement cuit nous pesait sur la peau à la manière d'un solide» (p.114). «Il fait chaud atrocement» (p.116). On subit une «moiteur d'agonie» (p.123). «On semblait progresser dans la mélasse. Mélasse aussi le ciel au-dessus du bordage, rien qu'un emplâtre noir et fondu» (p.123). On se trouvait dans une «étuve» (p.162).

-Bardamu se reproche son «inconsciente prétention de respirer» (p.113).

-Il est considéré comme «le plus grand et le plus insupportable mufle du bord» ; il tient «le rôle de l'indispensable "infâme et répugnant saligaud" honte du genre humain qu'on signale partout au long des siècles, dont tout le monde a entendu parler, ainsi que du Diable et du Bon Dieu, mais qui demeure toujours si divers, si fuyant, quand [tant?] à terre et dans la vie, insaisissable en somme» (p.114-115). Il est «l'immonde» (p.115), subit une «malveillance compacte» (p.117), est victime d'une «cabale» (p.117).

-«Le colonial il est déjà tout rempli d'asticots un jour après son débarquement.» (p.116).

-Les autres passagers, des «abrutis chimériques» (p.118), ont «les pressentiments de la solitude coloniale énorme qui va les ensevelir bientôt eux et leur destin, les faire gémir déjà comme des agonisants» (p.117).

-L'«Amiral-Bragueton» est une «concentration agacée d'alcooliques et de vagins impatients» (p.117), et «cet ennui du bord [est] cosmique pour parler franchement.» (p.118). Les passagers «continuaient à fermenter» (p.124).

-Bardamu, «magnifié jusqu'à l'infocale importance» (p.117), «puni d'oser exister» (p.118), y est en butte d'abord à une «demoiselle» qui prépare une «scène de haut carnage, dont ses ovaires fripés pressentaient un réveil. Ça valait un viol par gorille.» (p.118) ; puis à «un des capitaines de la coloniale» qui lui paraît «la Fatalité» (p.119), prêt à «éponger [son] sang et jouer aux osselets avec [ses] dents éparpillées» (p.121), à «purifier le bord de [sa] putride présence» (p.123).

-Il constate que penser est «énormément trop pour» ce militaire (p.121).

-Par ses «intelligents et pertinents commentaires», qui ont un «effet merveilleux», il devint «un créateur d'euphorie» (p.123).

-Dans la «colonie de la Bambola-Bragamance», les «militaires» et les «fonctionnaires osaient à peine respirer» quand «le Gouverneur daignait abaisser ses regards jusqu'à leurs personnes» (p.125).

-«L'élément militaire [...] bouffait de la gloire coloniale», et s'imposait «des kilomètres de Règlements» (p.125).

-«Dans cette colonie de la Bambola-Bragamance» régnait une «anarchie bien virulente» (p.126).

-Dans l'Afrique tropicale, théâtre d'un «carnaval torride» (p.143), se produisait «l'apoplexie méridienne» (p.171), où «les couleurs et les choses» «sont en ébullition» (p.126). S'imposent les «dix mille kilos de soleil» (p.133), «la charge énorme du soleil» (p.141), «l'abominable température», «l'avachissement croissant, insurmontable» (p.143). «La chaleur» est une «catastrophe» (p.152). «Le mort du matin n'arrive pas à se refroidir tellement qu'il a chaud encore lui aussi» (p.145). «L'église de Fort-Gono» était «plus tropicale que les Tropiques» (p.145). «À Topo, la chaleur crue et l'étouffement parfaitement concentrés par le sable entre les miroirs de la mer et du fleuve, polis et conjugués, vous eussent fait jurer par votre derrière qu'on vous tenait assis de force sur un morceau récemment tombé du soleil» (p.150).

-On subit une «crudité de verdure inouïe» (p.127). «La végétation bouffie» présentait des «laitues en délire» (p.143), «épanouies comme des chênes» (p.180), «ces sortes de pissenlits dont il suffirait de trois ou quatre pour faire un beau marronnier ordinaire de chez nous», des «arbres insensés» (p.180). La forêt est une «immense tisane» (p.156), une «infinie cathédrale de feuilles» (p.162), une «immensité de feuillages», un «océan de rouge, de marbré jaune, de salaisons flamboyantes magnifiques» (p.171), un «énorme vélum noir» (p.178) ; elle assène «son tonnerre de feuilles» (p.176). «L'infinie forêt [est] moutonnante de cimes jaunes et rouges et vertes, peuplant, pressurant monts et vallées, monstrueusement abondante comme le ciel et l'eau.» (p.162-163). Elle présente «des arbres entiers bouffis de gueuletons vivants, d'érections mutilées, d'horreur.» (p.168). Dans le «creux» de «monstres d'arbres», «un métro entier aurait manœuvré à son aise» (p.162). Bardamu se dit : «J'aurais désormais tout le temps d'y revenir [...] à la profondeur de cette immensité de feuillages, de cet océan de rouge, de marbré jaune, de salaisons flamboyantes magnifiques» (p.171).

-La présence de la nature est si forte qu'«on avait à peine le temps de les voir disparaître les hommes, les jours et les choses dans cette verdure, ce climat, la chaleur et les moustiques. Tout y passait, c'était dégoûtant, par bouts, par phrases, par membres, par regrets, par globules, ils se perdaient au soleil, fondaient dans le torrent de la lumière et des couleurs, et le goût et le temps avec, tout y passait. Il n'y avait que de l'angoisse étincelante dans l'air.» (p.147). On trouve des crapauds «lourds comme des épagineuls» (p.180).

-«Les crépuscules dans cet enfer africain» sont «tragiques chaque fois comme d'énormes assassinats du soleil. Un immense chiqué. [...] Et la nuit avec tous ses monstres entrait alors dans la danse parmi ses mille et mille bruits de gueules de crapauds. [c'était] une énorme gare amoureuse et sans lumière» (p.168). Se font entendre «des sortes de rires atrocement exagérés» (p.169). Les bruits de la forêt sont «des morceaux de la nuit tournés hystériques» (p.165 : ces propos sont prêtés à Robinson, ce qui n'est guère plausible).

-«Le tam-tam du village tout proche, vous faisait sauter [...] des petits morceaux de patience.» (p.132). «Y a pas cent nègres dedans, mais ils font du bousin comme dix mille, ces tantes !» (p.165).

-«Étaient venus en Afrique tropicale, ces petits ébauchés, leur offrir leurs viandes, aux patrons, leur sang, leurs vies, leur jeunesse, martyrs pour vingt-deux francs par jour [...], jusqu'au dernier globule rouge guetté par le dix millionième moustique.» (p.133).

-Un «collègue» qui «redoutait toute lumière» était «une énorme taupe bien galeuse» (p.135).

-Les clients de la Pagode s'en prenait à la patronne «lui pinçaient énormément les fesses» (p.142).

-Dans sa maison de Fort-Gono «achevait de pourrir un Européen jaunet» (p.143).

-Les «Blanches» de Fort-Gono avaient des «sourires énormément indulgents» (p.147).

-Bardamu s'apprêtait «à vaincre mille difficultés» dans la «factorie» (p.145).

-Le «Papaoutah» «fendait l'eau comme s'il l'avait suée lui-même, dououreusement. Il défaisait une vaguelette après l'autre avec des précautions de pansement.» (p.148). Y flottaient des «branchages énormes en dérive» (p.162).

-Le «vieux nègre» de Bikobimbo ressemble à «une chienne basset enceinte, énorme» (p.153).

-Des «peuplades» sont «ravagées de mille pestes» (p.157).

-Si Bardamu pensa d'abord qu'Alcide, de retour à Bordeaux, se paierait «une de ces Bon Dieu de Nouba», «une virée phénoménale» (p.157), il découvrit sa générosité, se «sentit soudain énormément indigne de lui parler» (p.159), considérait qu'il «évoluait dans le sublime», qu'il «tutoyait les anges», qu'il «avait offert sans presque s'en douter à une petite fille vaguement parente des années de torture, l'annihilation de sa pauvre vie», «assez de tendresse pour refaire un monde entier» (p.160).

-La «cagna» de Robinson est une «demeure presque théorique, effilochée de partout» (p.163).

-Bardamu, couché à côté de Robinson, ne pouvait s'«empêcher d'être possédé par la crainte énorme qu'il se mette à [l']assassiner là» (p. 170).

-Il constata l'«énorme inutilité» des «nègres domestiques» (p.171).

-Tombé à un tel «niveau d'impuissance» qui provoqua «la débandade générale de [son] installation», Bardamu aurait «vomi la terre entière» (p.173).

-Il édicta : «La loi, c'est le grand «Luna Park» de la douleur. Quand le miteux se laisse saisir par elle, on l'entend encore crier des siècles et des siècles après.» (p.173).

-Pour lui, «elle est énorme, la force des choses» (p.175).

-Les pluies «énormes» de l'Afrique avaient pour conséquence qu'«on allait disparaître dans la boue après chaque averse plus visqueuse, plus épaisse [...] Ce qui avait l'air hier encore d'une roche, n'était plus aujourd'hui que flasque mélasse» (p.175).

-Il s'affligea d'une «bouillie de camelotes, d'espérances et de comptes» (p.175).

-Il fit ce bilan : «L'anarchie partout et dans l'arche, moi Noé, gâteux.» (p.175).

-Il se vit assailli par «toutes les bêtes de la terre» (p.178).

-Dans la case de l'Espagnol rencontré entra «la race entière des fourmis rouges» (p.179).

-Bardamu avoue : «La tête me travaillait abominablement.» (p.179). Sur l'*«Infanta Combitta»*, il délivrait «encore énormément» (p.182).

-À New York, il constate : «La rue n'en finissait plus, avec nous au fond, nous autres, d'un bord à l'autre, d'une peine à l'autre, vers le bout qu'on ne voit jamais, le bout de toutes les rues du

monde» (p.192). «Les rues que nous franchissions nous menaçaient comme de tout leur silence armé jusqu'en haut de pierre à l'infini, d'une sorte de déluge en suspens.» (p.220).

-New York est «une ville aux aguets, monstre à surprises, visqueux de bitumes et de pluies» (p.220). -Bardamu voit, dans «le Dollar», «un vrai Saint-Esprit, plus précieux que du sang» (p.192). -Devant «une brusque avalanche de femmes absolument belles», il connaît «l'un de ces moments de surnaturelle révélation esthétique» (p.193). Voyant des femmes «plongées en de profonds fauteuils», il admire «des jambes croisées à de magnifiques hauteurs de soie» (p.196) ; et, «devant cette longue tentation palpable», devant «ces prestigieuses retroussées», il a «absorbé une ration de beauté tellement trop forte pour [son] tempérament qu'[il] en [chancela]» (p.197). Plus loin, il s'exalte : «Quelles tentations de viols en série ! Quels abîmes ! Quels périls !» (p.197). Plus loin encore, il retrouve «d'autres ravissantes énigmes aux jambes si tentantes, aux figures délicates et sévères. Des déesses en somme, des déesses racoleuses.» (p.200). Enfin, il choisit un «cinéma où il y avait des femmes sur les photos en combinaison et quelles cuisses ! [...] Et puis des mignonnes têtes par là-dessus, comme dessinées par contraste, délicates, fragiles, au crayon, sans retouche à faire, parfaites, pas une négligence, pas une bavure, parfaites je vous le dis, mignonnes mais fermes et concises en même temps. Tout ce que la vie peut épanouir de plus périlleux, de véritables imprudences de beauté, ces indiscretions sur les divines et profondes harmonies possibles.» (p.201). Plus tard, il passa de nouveau «devant l'inépuisable et double rangée des beautés de [son] vestibule tantalien» (p.205).

-Dans leur progression rapide dans l'hôtel, Bardamu et le garçon sont «emportés par [leur] même invincible destin» (p.198).

-Dans la chambre, Bardamu reconnaît : «Toute cette Amérique venait [...] me poser d'énormes questions, et me relancer de sales pressentiments.» (p.198). Il y entend «toujours les mêmes tonnerres venant fracasser l'écho, par trombes, les foudres du métro d'abord qui semblait s'élancer vers nous de bien loin, à chaque passage emportant tous ses aqueducs pour casser la ville avec et puis entre temps des appels incohérents de mécaniques de tout en bas, qui montaient de la rue, et encore cette molle rumeur de la foule en remous, hésitante, fastidieuse toujours, toujours en train de repartir, et puis d'hésiter encore, et de revenir. La grande marmelade des hommes dans la ville.» (p.208-209).

-New York est une «monotonie gonflée de pavés, de briques, de travées à l'infini et de commerce et de commerce encore, ce chancré du monde, éclatant en réclames prometteuses et pustulentes. Cent mille mensonges radoteux.» (p.204) ; il n'y voit que des «entassements de matière et d'alvéoles commerciales», des «organisations de membrures à l'infini», un «déluge en suspens», «un abominable système de contraintes, en briques, en couloirs, en verrous, en guichets», «une torture architecturale gigantesque, inexpliable» (p.204-205).

-Déprimé, il est découragé devant «ces mille projets qui n'aboutissent à rien» (p.199). Il reconnaît : «Toujours j'avais redouté d'être à peu près vide, de n'avoir en somme aucune sérieuse raison pour exister. À présent j'étais devant les faits bien assuré de mon néant individuel. [...] Je m'étais à l'instant comme dissous. Je me sentais bien près de ne plus exister, tout simplement.» Il se sentait «sombrier dans une sorte d'irrésistible ennui, dans une manière de doucereuse, d'effroyable catastrophe d'âme.» (p.203). Il avait «la conscience en courants d'air, toute fissurée de mille lézardes et détraquée de façon répugnante.» (p.206).

-Dans le restaurant de New York se déversaient «des torrents d'allumage» lui procurant «une sorte de petit délire supplémentaire», tandis que lui et les autres clients se trouvaient «mis en valeur, à titre de publicité vivante» (p.207).

-Il pense que les propos que récoltent les concierges sont des «détritus», des «bavures à suinter de l'alcôve, de la cuisine, des mansardes, à dégouliner en cascades» (p.211) ; aussi sont-elles pour lui «abruties de Vérité, ces martyres, consumées par Elle...» (p.211).

-Il entendit «l'énorme frémissement des billets froissés» par Lola (p.220).

-Il constata que l'usine Ford, où trône «la génératrice centrale, cette géante multiforme qui rugit en pompançant et en refoulant de je ne sais où, je ne sais quoi, par mille tuyaux luisants, intriqués et vicieux comme des lianes.» (p.231), produit «un bruit lourd et multiple et sourd de torrents d'appareils, dur, l'entêtement des mécaniques à tourner, rouler, gémir, toujours prêtes à casser et ne cassant jamais»

(p.223). «Les fracas énormes de la mécanique» (p.225) étaient tels qu'«on en devenait machine aussi soi-même à force et de toute sa viande encore tremblotante dans ce bruit de rage énorme qui vous prenait le dedans et le tour de la tête et plus bas vous agitant les tripes et remontait aux yeux par petits coups précipités, infinis, inlassables. [...] Elle est en catastrophe cette infinie boîte aux aciers et nous on tourne dedans et avec les machines et avec la terre. Tous ensemble ! Et les mille roulettes et les pilons qui ne tombent jamais en même temps avec des bruits qui s'écrasent les uns contre les autres et certains si violents qu'ils déclenchent autour d'eux comme des espèces de silences qui vous font un peu de bien.» (p.225).

-On lui dit qu'on n'a besoin que «de chimpanzés» (p.225), de «viandes vibrées à l'infini» (p.227).

-Soumis à «l'atrocité matérielle de l'usine» (p.227), il constata : «On n'existe plus que par une sorte d'hésitation entre l'hébétude et le délire. Rien n'importe que la continuité des mille et mille instruments qui commandaient les hommes.» (p.226).

-Pour lui, les joueurs de «base-ball» étaient des «costauds à qui le bonheur semblait venir aussi simplement que la respiration» (p.227) ; ils venaient au bordel, et, «pour finir», se battaient «énormément» (p.228).

-La beauté de Molly fait s'exalter Bardamu : «Quelle carnation ! Quelle plénitude de jeunesse ! Un festin de désirs.» (p.229). De plus, elle avait «un cœur infini vraiment, avec du vrai sublime dedans», une «nature vraiment trop spirituelle et trop gentille» (p.230).

-Robinson, un de «ces nettoyeurs de nuit» de Detroit, avait «fait reluire des vraies montagnes d'étages et des étages de silence» (p.233).

-À La Garenne-Rancy, les banlieusards passent rapidement du tramway au métro, mais «c'est pourtant qu'un patron qu'ils vont chercher dans Paris, celui qui vous sauve de crever de faim, ils ont énormément peur de le perdre, les lâches. Il vous la fait transpirer pourtant sa pitance. On en pue pendant dix ans, vingt ans et davantage.» (p.239). Mais ils sont «comprimés comme des ordures [...] dans la caisse en fer» qu'est le tramway (p.239).

-Bébert a le «teint trop verdâtre», la «face livide», la «tête cernée», les «cheveux poisseux», des «jambes de singe étique» mais «une gaieté pour l'univers» (p.242-243).

-«La machine balayeuse municipale» produisit «un grand typhon qui s'élança impétueux des ruisseaux et combla toute la rue par d'autres nuages encore, plus denses, poivrés» (p.243).

-La tante de Bébert «ne pensait à rien. Elle parlait énormément sans jamais penser» (p.243). Elle accuse Bébert : «Il finira par assassiner sa mère !» (p.245). Du fait de son «humanitarisme», elle voue à Bardamu «une haine animale» (p.245).

-«Ce qu'ils avaient, les Henrouille, de pas naturel, c'est de ne jamais avoir dépensé pendant cinquante ans un seul sou à eux deux sans l'avoir regretté. C'est avec leur chair et leur esprit qu'ils avaient acquis leur maison» (p.247).

-M. Henrouille avait dans l'oreille des «bruits abominables [...] des sifflets, des tambours, des ronrons» (p.252).

-Sa mère «niait l'âge» [...] refusait comme une sale imposture le contact, les fatalités et les résignations de la vie extérieure», «avait la certitude que si elle ouvrait sa porte les forces hostiles déferleraient chez elle» (p.253).

-Au «certificat d'internement», les Henrouille «avaient l'air d'y tenir énormément» (p.257).

-La mère de la victime d'une tentative d'avortement «chuchotait [...] mais si fortement, si intensément, que c'était pire que des imprécations» (p.260) ; elle était «en transe de bêtise inquiète» (p.260). «Elle invoquait, provoquait le Ciel et l'Enfer, tonitruait de malheur» (p.261).

-Sa fille était capable «de se faire baiser à des profondeurs inoubliables et de jouir comme un continent.» (p.262).

-Ayant soigné des malades, Bardamu se demandait «où ils allaient les trouver les vingt francs qu'il fallait [lui] donner, et s'ils allaient pas [le] tuer en revanche» (p.264-265).

-Il statue : «Le propriétaire c'est pire que de la merde» (p.265).

-Il s'apitoie : les «petits oiseaux des concierges en désespoir moisissaient en pépiant après le printemps qu'ils ne reverront jamais dans leurs cages» (p.265).

-Il entend les disputes en familles où, du fait de l'alcool, «la discussion en repart vindicative, impérieuse comme un délire» (p.266), tandis que «les enfants dans l'horreur glapissent» (p.266). Une

femme déclare à son mari : «Ah ! je t'aime Julien, tellement, que je te boufferais ta merde, même si tu faisais des étrons grands comme ça...» (p.267).

-Un «petit garçon de deux ans» étant malade, «le grand-père, la grand-mère, la mère pleuraient ensemble énormément» (p.271). Bardamu lui déclara : «Il en restera bien du malheur assez pour te faire fondre les yeux et la tête aussi et le reste encore si tu ne fais pas attention !» (p.273). De ce fait, on lui «arracha le petit des mains tout comme si on l'avait arraché aux flammes» (p.274).

-Lors de la maladie de Bébert, sa tante «était arrivée au bout d'elle-même à force de pleurer» (p.277).

-«L'incident de la fille "aux responsabilités" avait été retenu à la ronde et commenté énormément.» (p.277-278).

-«En fait d'odeur de choix de Bruxelles, ce fut dans la loge une véritable orgie» (p.278).

-À «l'Institut Bioduret Joseph», «Parapine» «ne déjeunait pas du tout et ne dînait guère que deux ou trois fois par semaine au plus, mais là alors énormément, selon la frénésie des étudiants russes dont il conservait tous les usages fantasques» (p.281). Il «qualifia ce Jaunisset fameux en l'espace d'un instant, de faussaire, de maniaque de l'espèce la plus redoutable et le chargea encore de plus de crimes monstrueux et inédits et secrets qu'il n'en fallait pour peupler un bâne entier pendant un siècle.» (p.283-284). Il donna «cent et mille haineux détails sur le même bouffon de chercheur» (p.284).

-Dans la rue, Bardamu voit «un cochon [...] énorme [qui] geignait [...] énormément» (p.290).

-Il constate : «La marchande de pantoufles [...] promène [...] ses kilos de varices après les jambes.» (p.297).

-Il observe la foule : «Le dimanche soir tous les soupirs, les émotions, les impatiences, sont déboutonnés. L'amour-propre est sur le pont dominical et en goguette encore. Après une journée entière de liberté alcoolique, voici les esclaves qui tressaillent un peu, on a du mal à les faire se tenir, ils reniflent, ils s'ébrouent et font clinquer leurs chaînes» (p. 299).

-Il voit s'occupant de patients une «sage-femme énorme [...] bondissante, transpirante, ravie et vindicative», qui n'accomplit «que d'abominables sottises» (p.300).

-Il y avait un cancéreux qui mourut ; «son public d'agonie» vint voir si, pour la femme qui faisait une fausse couche, «ça allait se terminer aussi mal que chez eux. Deux morts dans la même nuit, dans la même maison, ça serait une émotion pour la vie !» (p.301).

-La femme qui a fait une fausse couche «n'en finit pas de mettre au monde tant de douleurs» (p.302).

-Bardamu déclare : «De la morale de l'humanité, moi je m'en fous, énormément, ainsi que tout le monde d'ailleurs». (p.313).

-La vieille Henrouille prédit : «Il empuantera encore pour des temps et des temps le sang d'assassin.» (p.319). «Ce meurtre raté l'avait [...] arrachée à l'espèce de tombeau sournois où elle était recluse depuis tant d'années dans le fond du jardin moisî» (p.320). Constatant que «les hommes d'à présent» [...] il faut qu'ils tuent à ce jour pour manger», elle s'écriait : «C'est la fin du monde !» (p.321). Méprisant son fils, elle statue : «L'abomination elle a fini par lui sortir de sa sale nature, ça y est bien ! Ah ça met longtemps, dame, à sortir des natures aussi horribles que la sienne ! Mais quand ça sort, alors c'est de la vraie putréfaction !» (p.322).

-Le drame survenu chez les Henrouille fait dire à Bardamu : «Ainsi tourne le monde à travers la nuit énormément menaçante et silencieuse.» (p.326).

-Robinson, s'étant rendu compte de sa cécité, «sa peine» était «infiniment inutile [...] énorme et multiple [...] dépassait son instruction» (p.328-329).

-Bardamu médite sur le comportement des êtres humains : «Cet enragement à persévéérer dans notre état constitue l'incroyable torture. [...] Nous n'adorons rien de plus divin que notre odeur» (p.337).

-Il observe : «Le temps qu'il faisait dehors» était si «vilein [...] qu'il aurait fondu le monde» (p.338).

-Il juge la société : «Leur sale justice avec des Lois était partout, au coin de chaque couloir» (p.340).

-Alors qu'était présenté à Robinson son projet, l'abbé Protiste «en zigzaguant de frousse» (p.343).

-Quittant La Garenne-Rancy, Bardamu se glissait «dans l'inconnu comme dans un grand tunnel sans fin» (p.347).

-Il prétend qu'il y avait tant de puces et de punaises chez ses concierges «qu'en entrant dans leur loge on aurait dit qu'on pénétrait dans une brosse peu à peu.» (p.347).

-Chez le pharmacien de l'avenue de Saint-Ouen, «on se hait à plein sang» (p.357).

-Bardamu explique que, quand on vit à l'hôtel, «tout peut se mettre à trembler de la terre au ciel d'un moment à l'autre, on est prêts, on s'en fout nous autres puisqu'on se "pardonne" déjà dix fois par jour rien qu'en se rencontrant dans les couloirs.» (p.358).

-Pomone était épuisé par «les bavardages infinis des clientes prétentieuses [...] toujours tricheuses, créatrices de tas d'histoires et de chichis à propos de rien et de leurs derrières dont à les entendre on n'aurait pas trouvé le pareil en bouleversant les quatre parties du monde» (p.361).

-On apprend qu'«il arrivait dans un seul courrier matinal de l'agence Pomone assez d'amour inassouvi pour éteindre à tout jamais toutes les guerres de ce monde» (p.361).

-Après l'annonce du «malheur» survenu au «Tarapout», qualifié encore de «catastrophe» (p.364), de «fameuse catastrophe» (p.365), Bardamu s'écrie : «Traîtrise ! Désastre !» (p.362), parle de «grande panique», de «poisse», de «la déroute d'exister et de vivre», se plaint de l'indifférence des danseuses devant «toute la mauvaise action du malheur sur nous tous» (p.363). La «chanson est devenue plus forte que la vie et même qu'elle a fait tourner le destin en plein côté du malheur» (p.362) ; «elle en dégoulinait de se lamente, on en vieillissait minute par minute» (p.363). Il indique : «Je ne pouvais plus penser à autre chose moi qu'à toute la misère du pauvre monde et à la mienne» (p.362). Il lance un anathème : «Mort aux mignonnes qui agacent les malheurs !» (p.364). Il explique : «Ça commençait d'un petit ton gentil leur chanson, ça n'avait l'air de rien, comme toutes les choses pour danser, et puis voilà que ça vous faisait pencher le cœur à force de vous faire triste comme si on allait perdre à l'entendre l'envie de vivre, tellement que c'est vrai que tout n'arrive à rien, la jeunesse et tout, et on se penchait alors bien après les mots et après qu'elle était déjà passée la chanson et partie loin leur mélodie pour se coucher dans le vrai lit à soi, le sien, vrai de vrai, celui du bon trou pour en finir. Deux tours de refrain et on en avait comme envie de ce doux pays de mort, du pays pour toujours tendre et oublier tout de suite comme un brouillard. [...] On la reprenait en chœur, tous, la complainte du reproche contre ceux qui sont encore par là, à traîner vivants, qui attendent au long des quais, de tous les quais du monde qu'elle en finisse de passer la vie, tout en faisant des trucs, en vendant des choses et des oranges aux autres fantômes et des tuyaux et des monnaies fausses, de la police, des vicieux, des chagrins, à raconter des machins, dans cette brume de patience qui n'en finira jamais...» (p.364-365).

-Tania, dont la «vie était en fièvre», «avait bourré le Destin de tentations depuis des semaines et des mois, comme un canon.» (p.365). Et Bardamu raconte : «Elle m'entraîna, échevelée, hagarde, à l'assaut de la gare du Nord. [...] Elle y tenait d'ailleurs à son tragique et encore plus à me le montrer en pleine transe.» (p.365).

-«La petite église» de Montmartre est le «bout du monde. [...] On ne pouvait pas aller plus loin, parce qu'après ça il n'y avait plus que les morts.» (p.366).

-Bardamu a la vision de «tous les revenants et toutes les épopées» (p.368), puis celle d'une «grande femme» qui garde l'Angleterre, se faisant du thé dans «la coque d'un bateau» en tournant «une rame qui est énorme» (p.369).

-Henrouille «s'est mis à baver énormément» (p.375).

-Bardamu affirme : «Il faudra [...] mourir plus copieusement qu'un chien et on mettra mille minutes à crever et chaque minute sera neuve quand même et bordée d'assez d'angoisse pour vous faire oublier mille fois tout ce qu'on aurait pu avoir de plaisir à faire l'amour pendant mille ans auparavant. Le bonheur sur terre ça serait de mourir avec plaisir, dans du plaisir... Le reste c'est rien du tout, c'est de la peur qu'on n'ose pas avouer, c'est de l'art.» (p.380).

-Il reconnaît : «J'avais tout à fait tort en toutes choses», en recherchant «une punition pour l'égoïsme universel [...] j'allais la rechercher jusqu'au néant la punition !» (p.380).

-Pour lui, les «avortons de bonheur» se mettent «à puer dans les coins de la terre et on ne pourrait plus même respirer». «Nos tentatives» «pour être heureux» sont «si dégueulasses» que «c'est à tomber malades tellement qu'elles sont ratées, et bien avant d'en mourir pour de bon. / On n'en pourrait plus de dépérir si on les oubliait pas.» (p.381).

-Se rendre compte qu'«on serait venu sur la terre pour rien du tout» serait «le pire des pires» (p.382).

-Scandalisé par l'indifférence devant la condition des pauvres, il se demande : «Peut-être faudrait-il égager tous ceux qui ne comprennent pas?» (p.382).

- Pour lui, les vendeuses de la pâtisserie de Toulouse «crevaient d'illogisme, de vanité et d'ignorance», et «elles en bavaient en se chuchotant mille injures» ; elles n'avaient que «des raclures d'arguments» (p.383).
- Il constate qu'«un énorme babillage s'étend gris et monotone au-dessus de la vie énormément décourageant.» (p.383).
- Les cadavres de la crypte sont des «raclures de siècles» (p.388).
- «Le petit escalier du caveau» lui rapportant «jusqu'à deux francs par marche», la mère Henrouille, «pour ce prix-là», monterait «si on voulait, jusqu'au ciel !» (p.393).
- Bardamu se rassure : «Ils en ont des pitiés les gens [...] et on peut dire qu'ils en ont de l'amour en réserve. [...] Y en a énormément.» (p.395).
- Il se moque : «Les journaux du Midi en pustulent de la politique et de la vivace» (p.395).
- La femme du propriétaire de la péniche révéla qu'il était «un peintre» «en faisant mille façons encore» (p.403).
- Bardamu indique : «Le complet que portait Robinson, le mien aussi suintaient la fatigue et les saisons et les re-saisons» (p. 403-404).
- Robinson «évoquait en larges gestes la majesté des forêts inconquises et les fureurs de la tornade équatoriale.» (p.404).
- Robinson et Madelon se donnent de doux noms, puis il y avait «des silences [...] avec des rages de baisers dedans.» (p.410).
- Les fous de l'asile du docteur Baryton étaient «toutes espèces de choses sautillantes et biscornues». Ils ne parlaient de «leurs trésors mentaux, les aliénés, qu'avec des tas de contorsions effrayées ou des allures de condescendance et protectrices, à la façon de très puissants administrateurs méticuleux» (p.416).
- «Baryton faisait en mangeant, avec sa langue et sa bouche, énormément de bruit.» (p.416).
- Il pensait que Parapine «ruminera des projets et des amertumes pendant cent ans encore» ; qu'«il y trouvera je ne sais quelle injustice spéciale !» ; qu'«il cherchera tout de suite un truc pour la faire sauter la terre ! Pour se venger.» (p.419).
- Il fustige la «mode obscène» qu'imposent ces psychothérapeutes qui veulent «être plus astucieux, plus morbides, plus pervers que les persécutés les plus détraqués de nos Asiles» ; qui «se vautrent avec une sorte de nouvel orgueil fangeux dans toutes les insanités qu'ils nous présentent» ; qui se proposent de «devenir fous eux-mêmes», pour aboutir à «la grande pagaille spirituelle», sans avoir «quelques suprêmes et superflus scrupules humains» ni d'«insipides timidités». [...] C'est infernal en vérité ! Ces forcenés me déroutent, m'angoissent, me diabolisent, et surtout me dégoûtent ! [...] Je suis pris de blême panique, Ferdinand ! Ma raison me trahit rien qu'à les écouter... Possédés, vicieux, captieux et retors, ces favoris de la psychiatrie récente, à coups d'analyses superconscientes nous précipitent aux abîmes... Tout simplement aux abîmes ! Un matin, si vous ne réagissez pas, Ferdinand, vous les jeunes, nous allons passer, comprenez-moi bien, passer ! À force de nous étirer, de nous sublimer, de nous tracasser l'entendement, de l'autre côté de l'intelligence, du côté infernal, celui-là, du côté dont on ne revient pas !... D'ailleurs on dirait déjà qu'ils y sont enfermés ces supermalins dans la cave aux damnés, à force de se masturber la jugeote jour après nuit ! / Je dis bien jour et nuit parce que vous savez Ferdinand qu'ils n'arrêtent même plus la nuit de se forniquer à longueur de rêves ces salauds-là !... C'est tout dire !... Et je te creuse ! et je te dilate la jugeote ! Et je te me la tyrannise !...Et ce n'est plus, autour d'eux, qu'une ragouillasse dégueulasse de débris organiques, une marmelade de symptômes de délires en compote qui leur suintent et leur dégoulinent de partout... On en a plein les mains de ce qui reste de l'esprit, on en est tout englué, grotesque, méprisant, puant. Tout va s'écrouler, Ferdinand, tout s'écroule je vous le prédis, moi le vieux Baryton, et pour dans pas longtemps encore !... Et vous verrez cela vous Ferdinand, l'immense débandade ! [...] Ah ! je vous en promets des réjouissances ! Vous y passerez tous chez le voisin ! Hop ! D'un bon coup de délire en plus ! Un de trop ! Et Vrroum ! En avant chez le Fou ! Enfin ! Vous serez libérés comme vous dites ! Ça vous a trop tentés depuis trop longtemps ! Pour une audace, ça en sera une d'audace ! Mais quand vous y serez chez le Fou petits amis ! je vous l'assure que vous y resterez ! / Retenez bien ceci Ferdinand, ce qui est le commencement de la fin de tout c'est le manque de mesure ! La façon dont elle a commencé la grande débandade, je suis bien placé pour vous le

raconter... Par les fantaisies de la mesure que ça a commencé ! Par les outrances étrangères ! Plus de mesure, plus de force ! C'était écrit ! Alors au néant tout le monde ? Pourquoi pas ? Tous ? C'est entendu ! Nous n'y allons pas d'ailleurs, on y court ! C'est une véritable ruée ! Je l'ai vu moi, l'esprit Ferdinand, céder peu à peu de son équilibre et puis se dissoudre dans la grande entreprise des ambitions apocalyptiques ! Cela commença vers 1900... C'est une date ! À partir de cette époque, ce ne fut plus dans le monde en général et dans la psychiatrie en particulier qu'une course frénétique à qui deviendrait plus pervers, plus salace, plus original, plus dégoûtant, plus créateur, comme ils disent, que le petit copain !... Une belle salade !... Ce fut à qui se vouerait au monstre le plus tôt possible, à la bête sans cœur et sans retenue !... Elle nous bouffera tous la bête, Ferdinand, c'est entendu et c'est bien fait !... La bête ? Une grosse tête qui marche comme elle veut !... Ses guerres et ses baves flamboient déjà vers nous et de toutes parts !... Nous voici en plein déluge ! Tout simplement ! Ah, on s'ennuyait paraît-il dans le conscient ! On ne s'ennuiera plus ! On a commencé par s'enculer, pour changer... Et alors on s'est mis du coup à les éprouver les "impressions" et les "intuitions"... Comme des femmes !... / Est-il d'ailleurs nécessaire encore au point où nous en sommes, de s'encombrer d'un traître mot de logique ?... Bien sûr que non ! Ce serait plutôt une espèce de gêne la logique en présence de savants psychologues infiniment subtils comme notre temps les façonne, réellement progressistes... N'allez point pour cela me faire dire Ferdinand que je méprise les femmes ! Que non ! Vous le savez bien ! Mais je n'aime pas leurs impressions ! Je suis une bête à testicules moi Ferdinand et lorsque je tiens un fait alors j'ai bien du mal à le lâcher...» (p.423-426).

-Pour Bardamu, «l'amour-propre» est un «sentiment» «mille fois trop dispendieux pour [ses] ressources» (p.428-429).

-Il avoue : «La peur me montait des intestins, m'attrapait le cœur et me le tenait à battre, jusqu'à m'en faire bondir tout entier hors du plumard pour arpenter ma chambre dans un sens puis dans l'autre jusqu'au fond de l'ombre et jusqu'au matin. [...] Il m'aurait fallu au moins une maladie, une fièvre, une catastrophe précise pour que je puisse la retrouver un peu cette indifférence et neutraliser mon inquiétude à moi» (p.429).

-Baryton l'«ensorcelait de sottise» (p.431).

-À force de «se toucher», les clients de l'«Institut psychothérapeutique» se trouvaient «masturbés à blanc» (p.432).

-Par l'étude de l'anglais, Baryton devient «lamentable», «se désagrège», connaît une «débâcle», un «désarroi spirituel» (p. 435).

-On lit une poignante évocation de «Monmouth le Prétendant» qui «vient de débarquer sur les rivages imprécis du Kent [grosse erreur : la côte du Kent est formée des falaises blanches qui ont d'ailleurs valu à l'Angleterre son surnom d'Albion !]... Au moment où son aventure se met à tournoyer dans le vide... Où Monmouth le Prétendant ne sait plus très bien ce qu'il prétend... Ce qu'il veut faire. Ce qu'il est venu faire... Où il commence à se dire qu'il voudrait bien s'en aller... Quand la défaite monte devant lui... Dans la pâleur du matin... Quand la mer emporte ses derniers navires... Quand Monmouth se met à penser pour la première fois...» et son effet sur Baryton : «Baryton ne parvenait non plus, en ce qui le concernait, infime, à franchir ses propres décisions... Il lisait et relisait ce passage et se le remurmurait encore... Accablé, il refermait le livre et venait s'étendre près de nous. [...] Dans l'aventure de Monmouth [...] tout le ridicule piteux de notre puérile et tragique nature se débouonne pour ainsi dire devant l'Éternité.» (p.437).

-Baryton, décidé à quitter l'«Institut psychothérapeutique», à «tout abjurer», dans un «état de détachement, de noblesse», proclame : «Même si je m'étais laissé tomber là, un œil, quelque part dans cette boue, je ne reviendrais pas pour le ramasser !» ; il se voit «renaître» (p.438) ; il déclare encore : «Vidé ! Abruti ! Vaincu ! Par quarante années de petitesses sagaces !... C'est énormément trop déjà !» (p.439).

-Bardamu pense «qu'il eût été fatal pour sa raison que je me mette à le contredire dans l'état où il s'était mis» (p.438).

-Le départ du train «survint dans un branle énorme, en catastrophe de ferraille [...] Nos adieux en furent abominablement brutalisés» (p.431).

- Robinson se plaint de la vieille Henrouille : «C'est comme si elle m'avait bouché l'existence !» (p. 449).
- Madelon, «soûlée d'amour d'un seul coup», lui déclara vouloir le «rendre heureux jusqu'à l'Éternité, qu'il veuille ou non !» (p.457).
- Bardamu «colla» à Madelon «deux gifles à étourdir un âne» (p.470).
- Pour lui, «la vie [...] Atroce aventure. Il n'en est pas de plus désespérée.» (p.472).
- Sophie, dans son sommeil, est «goulue [...] ivrogne même à force d'en reprendre. [...] Elle en titubait de bonheur [...] toute la lumière de la journée revenait sur elle [...] elle reprenait glorieuse, délivrée, son essor.» (p.474).
- Dans l'acte sexuel, «on monte jusqu'à la plaine infinie qui s'ouvre devant les hommes. On en fait : Ouf ! Et ouf ! On jouit tant qu'on peut dessus et c'est comme un grand désert...» (p.474).
- Dans les autos tamponneuses, «à chaque fois qu'on se bigorne les yeux vous en sortent des orbites» (p.478).
- Le comportement de Madelon et de Robinson donne l'impression «qu'on les a entraînés tous les deux dans une véritable corvée» (p.480).
- «Le vent nous a découvert [sic] pendant qu'on posait, des trous partout, même que le pardessus finit par exister à peine.» (p.482).
- Bardamu affirme qu'il y a des mots «qui vous font trembler pourtant toute la vie qu'on possède, et tout entière, et dans son faible et dans son fort... C'est la panique alors... Une avalanche... [...] C'est une tempête qui est arrivée, qui est passée, bien trop forte pour vous, si violente qu'on l'aurait jamais crue possible rien qu'avec des sentiments... Donc, on ne se méfie jamais assez des mots.» (p.487).
- Madelon proclame : «Vous êtes pas dignes de me comprendre ! ... Vous êtes bien trop pourris tous autant que vous êtes pour me comprendre !... Tout ce qui est propre et tout ce qui est beau, vous pouvez plus le comprendre !» (p.489).
- Bardamu est contraint de «ne plus piper d'un seul soupir» (p.490).
- Il voudrait avoir acquis «une belle idée, magnifique et bien commode pour mourir.» (p.500).
- Il voudrait échapper à «un abominable univers bien horrible» (p.501).
- Mandamour fait des «soupirs énormes» (p.504).

On remarque l'emploi récurrent et souvent comique d'«énorme» et d'«énormément».

Des comparaisons et des métaphores :

- Bardamu se voit comme faisant partie des «mignons du Roi Misère» (p.8), ses favoris, comme le furent ceux d'Henri III ; le mot réapparaît p.238.
- Il déclare : «On est tous assis sur une grande galère, on rame tous à tour de bras [...] Assis sur des clous même à tirer tout nous autres ! Et qu'est-ce qu'on en a? Rien ! Des coups de trique seulement, des misères, des bobards et puis des vacheries encore. On travaille ! qu'ils disent. C'est ça encore qu'est plus infect que tout le reste, leur travail. On est en bas dans les cales à souffler de la gueule, puants, suintants des rouspignolles, et puis voilà ! En haut sur le pont, au frais, il y a les maîtres et qui s'en font pas, avec des belles femmes roses et gonflées de parfums sur les genoux. On nous fait monter sur le pont. Alors, ils mettent leurs chapeaux haut de forme et puis ils nous en mettent un bon coup sur la gueule comme ça : "Bandes de charognes, c'est la guerre ! qu'ils font. On va les aborder, les saligauds qui sont sur la patrie no 2 et on va leur faire sauter la caisse ! Allez ! Allez ! Y a de tout ce qu'il faut à bord. [...] Et puis ceux qui ne voudront pas crever sur mer, ils pourront toujours aller crever sur terre où c'est fait bien plus vite encore qu'ici !» (p.9).
- Ses camarades allemands avaient «des yeux pâles et furtifs comme ceux des loups» (p.11).
- Les soldats, seuls dans la campagne désertée, sont «comme des mariés qui font des cochonneries quand tout le monde est parti» (p.12).
- Se voyant «puceau de l'Horreur comme on l'est de la volupté», il fut vite «dépucelé» (p.14).
- À la guerre, «se tirer dessus» était «encouragé [...] comme le tirage au sort, les fiançailles, la chasse à courre !» (p.14). Atteint par un obus, «on fout le camp dans l'air comme ça, comme un pet» (p.108).

- «La guerre» allumée est «comme le courant entre les deux charbons, dans la lampe à arc. Et il n'était pas près de s'éteindre, le charbon !» (p.14). La «carne» du colonel «ne ferait pas plus de rôti que la mienne quand le courant d'en face lui passerait entre les deux épaules.» (p.15-16).
- Les Allemands, se servant d'une mitrailleuse, «en craquaient comme de gros paquets d'allumettes et tout autour de nous venaient voler des essaims de balles rageuses, pointilleuses comme des guêpes.» (p.16).
- «L'odeur pointue de la poudre et du soufre nous restait comme pour tuer les punaises et les puces de la terre entière.» (p.17).
- Un colonel victime d'une explosion «n'avait plus sa tête, rien qu'une ouverture au-dessus du cou, avec du sang qui mijotait en glouglous comme de la confiture dans la marmite.» (p.17).
- Bardamu sort de cette explosion, «titubant comme quand on a fini une bonne partie de canotage et qu'on a les jambes un peu drôles.» (p.18).
- Il estime qu'«on aurait joué avec [lui] à la justice comme on joue quand le maître est parti.» (p.19).
- Il remarque «des mouches [...] importantes et musicales comme des petits oiseaux.» (p.20).
- «Aux tempes», les artères du général des Entrayes «dessinaient des méandres comme la Seine à la sortie de Paris» (p.26). Il était «grognon, comme un vieux chien qu'on aurait dérangé dans ses habitudes et qui essaye de retrouver son panier à coussin partout où on venu bien lui ouvrir la porte.» (p.26).
- Le commandant Pinçon avait une «gueule de torture», une «tête de pêche pourrie» (p.27), une «gueule en cire» (p.29). À son cou pendaient des jumelles qui étaient «comme une cloche de vache» (p.27).
- Pour Kersuzon, la nuit dans la campagne, «c'est tout noir comme un cul» (p.28).
- Des villages s'étant «mis à flamber», les soldats étaient entourés «comme par un très grand cercle d'une drôle de fête de tous ces pays-là», et Bardamu s'exclame : «On dirait Notre-Dame !» (p.29).
- Un village qui brûle, c'est d'abord «une fleur énorme, puis, rien qu'un bouton» (p.29).
- Les chevaux des cavaliers allemands avaient «leurs cuirs frais comme ceux des portefeuilles du jour de l'an» (p.31).
- Le déchaînement des projectiles était «la grêle» qui «devint de plus en plus épaisse, plus dense, mieux truffée, farcie d'obus et de balles. Bientôt on serait en plein orage». Mais il y avait «des quarts d'heure qui ressemblaient assez à l'adorable temps de paix», qui étaient «un velours vivant» (p.33).
- «L'adjudant gardait les animaux humains pour les grands abattoirs qui venaient d'ouvrir» (p.35).
- Alors que des soldats, «la balle dans le ventre, auraient continué à ramasser de vieilles sandales, qui pouvaient "encore servir", ainsi le mouton sur le flanc, dans le pré, agonise et broute encore.» (p.36).
- Bardamu est envoyé «dans ce silence, tout vêtu de cymbales» (p.37).
- Le général Céladon des Entrayes est devenu «une sorte de petit soleil atrocement exigeant» (p.37).
- Bardamu s'apitoie : «Mon cœur au chaud, ce lapin, derrière sa petite grille des côtes, agité, blotti, stupide.» (p.38).
- Il se souvient d'une «silhouette» «sortant des herbes, comme faisaient des cibles au tir autrefois dans les fêtes, les soldats.» (p.41).
- Il raconte : «Nous cherchions notre avenir comme aux cartes dans le grand plan lumineux que nous offrait la ville en silence» (p.43).
- «Les valeurs sentimentales et archéologiques [...] patriotiques, morales, poussées par des mots» sont des «fantômes» que le maire de Noirceur-sur-la-Lys «essayait de rattraper» (p.45).
- Les jours sont «devenus des espèces de cerceaux de plus en plus étroits [...] et tout remplis avec des trajectoires et des éclats de mitraille» (p.46).
- Lola avait traversé «la fricassée boueuse des héroïsmes» (p.50).
- Bardamu dit d'elle : «Rien que la regarder en face, me faisait venir l'eau à la bouche comme par un petit goût de vin sec, de silex» (p.54).
- Le parc de Saint-Cloud présente un «immense éventail de verdure» ; ses arbres «ont la douce ampleur et la force des grands rêves» (p.57).
- Une des baraqués de la fête foraine est «éventée comme un vieux mystère» ; elle «tanguait sur ses poteaux, dans le vent, comme un bateau, voiles folles, prêt à rompre sa dernière corde.» (p.58).

- Parlant de sexualité, Bardamu statue : «*Dans cette cuisine-là, celle du derrière, la coquinerie, après tout, c'est comme le poivre dans une bonne sauce, c'est indispensable et ça lie.*» (p.62).
- Il signale que, au lycée d'Issy-les-Moulineaux, les médecins «*promenaient autour de nous, dans des mines toujours affables, notre condamnation à mort.*» (p.63). Il constate que les hommes groupés là étaient «*crispés entre l'espérance et le désespoir, comme sur un pan traître de la montagne*» (p.63), étaient des «*rats enfumés déjà*», tentant «*de sortir du bateau de feu*» (p.64).
- Princharde voulait «*revenir en la paix comme on revient, exténué, à la surface de la mer après un long plongeon.*» (p.67). Pour lui, l'existence d'*«immenses bandits [...] se démontre [...] comme un long crime chaque jour renouvelé»* (p.67). Il mettait en garde : «*Quand les grands de ce monde se mettent à vous aimer, c'est qu'ils vont vous tourner en saucissons de bataille*» (p.68).
- Bardamu observe que les «*maisons du faubourg [...] se détachaient encore une fois, bien nettes, comme font toutes les choses avant que le soir les prenne.*» (p.71).
- Il considère que les «*uniformes*» des soldats «*furent les semences de l'aujourd'hui, cette chose qui pousse encore et qui ne sera devenue fumier qu'un peu plus tard, à la longue*» (p.72).
- Il fait remarquer que, devant une personne perdue de vue quelques années, après une hésitation, «*on peut dire alors qu'on s'est reconnus tout à fait (comme un billet étranger qu'on hésite à prendre à première vue) qu'on ne s'était pas trompés de chemin, qu'on avait bien suivi la vraie route, sans s'être concertés.*» (p.77). Ainsi, devant Bardamu retrouvé après un éloignement de deux ans, Musyne était «*comme devant un monstre*», et elle lui posa des questions «*comme en poserait une bonne prise en faute*» (p.78).
- Il se moque de lui-même : «*Les petits types dans mon genre prenaient encore bien plus facilement qu'aujourd'hui des vessies pour des lanternes*» (p.78).
- Il affirme : «*L'amour c'est comme l'alcool, plus on est impuissant et soûl et plus on se croit fort et malin, et sûr de ses droits.*» (p.78).
- Il confie : «*J'étais encore naturel comme un animal en ce temps-là, je ne voulais pas lâcher ma jolie et c'est tout, comme un os.*» (p.81).
- Les Parisiens se réfugiant dans une cave lors d'une alerte sont «*tantôt poules effrayées, tantôt moutons fats et consentants.*» (p.82).
- Il signale : «*Quelques regrets poétiques placés à propos siéent à une femme aussi bien que certains cheveux vaporeux sous les rayons de la lune.*» (p.88).
- Il observe : «*Les vieillards de l'hospice [étaient] cloîtrés dans leur misère officielle comme au fond d'un enclos baveux.*» (p.89).
- Il écrivait à sa mère qui «*pleurnichait comme une chienne à laquelle on a rendu enfin son petit.*» (p.94). Il raconte qu'elle «*croyait à la fatalité autant qu'au beau mètre des Arts et Métiers*» (p.96).
- Pour lui, le «*graillon*» est l'*«orage des mauvaises graisses»* (p.95) ; la banlieue est «*le grand abandon mou qui entoure la ville*» (p.95) ; la pluie y offre une «*mince féerie*» (p.96).
- Il indique que le vin rouge qu'on boit en banlieue est «*épais comme de l'encre*» ; que «*le ciel*» y est «*comme une grande mare pour les fumées*» (p.95).
- Il considère que l'hôpital où il se trouve est une «*souricière*» (p.101).
- «*Mme Puta [...] s'arrêtait au bord de la beauté, comme au bord de la vie.*» (p.103). Elle était «*possédée*» par «*les soucis étriqués du commerce [...] comme Dieu possède ses religieuses, corps et âme*» (p.103-104).
- Dans le Nord, «*le travail et le froid [...] relâchent leur étau*» (p.113).
- Sur l'*«Amiral-Bragueton»*, «*on se mouvait mollement entre les ponts, comme des poulpes au fond d'une baignoire d'eau fadasse*» (p.113). Un «*inutile mais abrutissant ventilateur se perdait à moudre depuis les Canaries le coton tiède atmosphérique*» (p.122). Le bateau est donc une «*étuve tropicale pour instincts tels crapauds et vipères*» (p.113), «*une étuve mijotante*» où «*le suint de ces êtres ébouillantés se concentre*» (p.117). Bardamu avait «*le sentiment de demeurer dans une boîte d'explosifs*» (p.116). Une «*demoiselle [...] appelait l'orage sur le pont*» du bateau qui était un «*cirque boulonné*» où allait avoir lieu une «*corrida*» dans laquelle «*plusieurs toreros*», des «*sacrificateurs*» se tenaient prêts à exécuter «*la bête*» qu'était Bardamu (p.118), «*en pleine cérémonie dramatique*» (p.119). Il fut menacé d'être «*balancé par-dessus bord [...] comme un glaviot*» (p.115). D'où son appréciation : «*Ce n'était plus un voyage, c'était une espèce de maladie.*» (p.115). -

- Il se dit : «*Dès que le travail et le froid [...] relâchent un moment leur étau, on peut apercevoir des Blancs, ce qu'on découvre du gai rivage, une fois que la mer s'en retire : la vérité, mares lourdement puantes, les crabes, la charogne et l'étron*» (p.113).
- Pour lui, les «*larves*» dans le corps du colonial sont d'«*infiniment laborieuses vermicelles*» (p.116).
- En Bambola-Bragamance, du fait des «*hostilités particulières et collectives*», «*beaucoup de colons finissaient par en crever sur place, empoisonnés d'eux-mêmes, comme des scorpions.*» Ils étaient «*comme les crabes dans leur panier*» (p.126).
- Sous les tropiques, la présence des moustiques, c'est «*carnaval le jour, écumeoir la nuit* [tant la peau est piquée par les moustiques], *la guerre en douce*» (p.127).
- Auprès de bateaux, des porteurs sont des «*sortes de fourmis verticales*» (p.129).
- Des «*chauves-souris*» font des «*salves d'éventails*» (p.132).
- Des «*formules*» sont «*comme des croûtons de pensées*» (p.134).
- «*La bête verticale*» (p.139) définit l'être humain.
- La maison du colon de Fort-Gono est un «*ratatiné gros blanc d'œuf solide*» (p.143).
- À Fort-Gono, un «*boy pervers [...] était lascif comme un chat*» (p.143).
- Pour Bardamu, le refuge à l'hôpital était le «*seul armistice à [sa] portée dans ce carnaval torride.*» (p.143).
- Les colons sont des «*êtres fragiles et cassants comme des sorbets menacés*». «*Les enfants*» sont des «*sortes de gros asticots européens*» (p.144).
- Pour se tenir dans «*l'église de Fort-Gono*», il aurait fallu «*ahaner comme un chien*» (p.145).
- On exige des «*hommes*» d'être «*le papillon pendant la jeunesse et l'asticot pour en finir*» (p.146).
- «*Les trois couleurs du drapeau colonial*» sont le «*Gouverneur*», les «*vols d'objets possibles et impossibles*» et «*la sexualité*». (p.146).
- Le passé du Directeur de la "Compagnie Pordurière" était «*rempli de plus de crapuleries qu'une prison de port de guerre.*» (p.147).
- Les «*Blanches*» de Fort-Gono étaient «*fardées sur toute leur pâleur comme de contentes agoniques*» (p.147).
- «*Le pays touffu au ras de l'eau là-bas [est une] sorte de dessous de bras écrasé*» (p.148).
- Le «*vieux nègre*» de Bikobimbo roulait «*des yeux, injectés de sang comme ceux d'un vieil animal horrifié*» (p.153).
- Alcide disparaissant peu à peu, il ne resta de lui bientôt «*qu'un morceau de tête, petit fromage de figure.*» (p.161).
- Bardamu se demande : «*A-t-on pu le défendre encore longtemps ce hameau brûlant contre la faux sournoise du fleuve aux eaux beiges*» (p.161-162) ; en effet, le fleuve fait une courbe mais, comme il peut détruire le hameau («*d'un grand coup de sa langue boueuse*», p.162), il est identifié à la Mort qui manie une faux.
- La forêt tropicale est «*comme une immense réserve pullulante de bêtes et de maladies*» (p.146), est une «*infinie cathédrale de feuilles*» (p.162).
- La «*cagna*» que découvre Bardamu est une «*demeure presque théorique, effilochée de partout*» (p.163).
- Robinson, découvert dans la forêt, avait «*des joues pleines en péniches, qui vont clapotter contre le destin avec un bruit de babillage.*» (p.163).
- Pour Bardamu, «*le ton de sa voix*» était «*comme un appel devant les portes des années*» (p.169).
- «*Les vivants qu'on égare dans les cryptes du temps dorment si bien avec les morts qu'une même ombre les confond déjà.*» (p.169).
- À midi, quand le soleil est le plus fort, le pays tropical subit «*l'apoplexie mérienne*» (p.171) par analogie avec le gonflement et le rougeoiement du visage qui annoncent un risque d'arrêt brusque des fonctions cérébrales.
- Bardamu étant en proie à la «*fièvre*», son lit «*en tremblait comme d'un vrai branleur.*» (p.172).
- Pour lui, «*la loi, c'est le grand "Luna Park" de la douleur.*» (p.173).
- En Afrique, «*la saison des pluies*» provoque un «*déluge*» ; l'eau «*se répandait dans la case et partout alentour comme dans le lit d'un vieux fleuve délaissé*» ; Bardamu se vit dans «*l'arche*» en «*Noé gâteux*» (p.175), s'y considérant comme le seul être humain.

- «Le monde ne sait que vous tuer comme un dormeur quand il se retourne le monde, sur vous, comme un dormeur tue ses puces» (p.176).
- Les «grosses pintades bleues» sont «empêtrées dans leur plumage comme pour une noce» (p.177).
- Des «papillons» sont «bordés comme des "faire-part"» (p.177).
- Le soleil d'Afrique, c'était «comme si on vous ouvrait une large chaudière toujours en pleine figure.» (p.180).
- La végétation présente «ces façons de laitues épanouies comme des chênes et ces sortes de pissenlits dont il suffirait de trois ou quatre pour faire un beau marronnier ordinaire de chez nous.» (p.180).
- Les crapauds étaient «lourds comme des épagneuls» (p.180).
- L'Afrique a une «odeur âcre» qui est un «lourd mélange de terre morte, d'entre-jambes et de safran pilé.» (p.181).
- À l'apparition de New York, les galériens ont «rigolé comme des cornichons» (p.184).
- Bardamu les injuria : «C'est rien qu'un petit four que vous avez entre les jambes et encore un bien mou !» (p.187).
- Il considérait que voir «une fillette joliment bien musclée», «ça remet comme un fruit dans la vie» (p.187).
- Il pensa que Mischief devait le «reconnaître à la façon qu'ont les bêtes sauvages de reconnaître leur gibier» (p.189).
- Il s'étonna : «New York c'est une ville debout [...] chez nous, n'est-ce pas, elles sont couchées les villes, au bord de la mer ou sur les fleuves, elles s'allongent sur le paysage, elles attendent le voyageur, tandis que celle-là l'Américaine, elle ne se pâma pas, non, elle se tenait bien raide, là, pas baisante du tout, raide à faire peur.» (p.184) : New York, qui n'est pas pour rien «l'Américaine», symbolise «le puritanisme anglo-saxon» (p.73). La ville est une «fourmilière» (p.203), un «carnaval insipide de maisons en vertige», une «monotonie gonflée de pavés, de briques, de travées à l'infini et de commerce et de commerce encore, ce chancré du monde, éclatant en réclames prometteuses et pustulentes. Cent mille mensonges radoteux.» (p.204) ; des «entassements de matière et d'alvéoles commerciales», des «organisations de membrures à l'infini», un «déluge en suspens», «un abominable système de contraintes, en briques, en couloirs, en verrous, en guichets, une torture architecturale gigantesque, inexpiable» (p.205).
- Il découvrit «le quartier pour l'or : Manhattan», «le beau cœur en Banque du monde d'aujourd'hui» (p.192). Il constata que, dans la «Banque», «on n'y entre qu'à pied, comme à l'église», que y a lieu «un vrai miracle» ; que «le Dollar» est «un vrai Saint-Esprit» auquel «les fidèles parlent [...] en lui murmurant des choses à travers un petit grillage, ils se confessent quoi. Pas beaucoup de bruit, des lampes bien douces [...] de hautes arches, c'est tout. Ils ne l'avalent pas l'Hostie » (p.192-193) ; que, dans cette église, sont gardées «les espèces», mot qui joue sur les deux plans de la comparaison entre la banque et l'église car il désigne, d'une part, la monnaie métallique («les espèces sonnantes et trébuchantes») et, d'autre part, dans le sacrement de l'eucharistie, le corps et le sang de Jésus-Christ sous les apparences du pain et du vin («communier sous les deux espèces») (p.192). Ainsi, dans cette métaphore filée, l'intérêt pour l'argent devient un culte comparé à la liturgie catholique. C'est peut-être un souvenir de «Pâques à New York» de Blaise Cendrars où on lit :

«Seigneur, la Banque illuminée est comme un coffre-fort,
Où s'est coagulé le Sang de votre mort.»

- De «la lueur d'en bas», «la rue était pleine comme un gros mélange de coton sale, [était] comme une plaie triste» (p.192). Plus loin elle est «ce petit suicide» (p.200). Mais, «tout d'un coup, ça s'est élargi notre rue comme une crevasse qui finirait dans un étang de lumière. On s'est trouvé là devant une grande flaue de jour glauque coincée entre des monstres et des monstres de maisons.» (p.193).
- Pour lui, «la Mairie» de New York est une «oasis» (p.193).
- Il découvrit un «souterrain», «une espèce de piscine», qui se révèle être une «caverne fécale» où des hommes, une «meute» de «travailleurs rectaux» (p.196), «se donnaient des encouragements [...] comme au football. [...] On se mettait en tenue en somme, c'était le rite. [On gesticulait] comme au préau des fous. [On geignait] fort comme les blessés et les parturientes.» (p.195-196).

- Dans le hall de l'hôtel, «beaucoup de jeunes femmes» étaient «plongées en de profonds fauteuils, comme en autant d'écrins» (p.196).
- Bardamu et le garçon de l'hôtel allaient «noirs et décisifs comme un métro» (p.197).
- Le «métro aérien» [...] bondissait [...] comme un obus» (p.198).
- «La distraction [est] le pays du soir» (p.200).
- «Les lumières» de la rue sont des «serpents agités et multicolores» (p.200).
- Au cinéma, il y avait «de volumineuses orgues tout à fait tendres comme dans une basilique [...] des orgues comme des cuisses» (p.201).
- Bardamu considère qu'«une forte vie intérieure se suffit à elle-même et ferait fondre vingt années de banquise» (p.202).
- Pour Bardamu, son hôtel est une «tombe gigantesque et odieusement animée» (p.205).
- Le restaurant qu'il a choisi «était si net, si bien éclairé, qu'on se sentait comme porté à la surface de sa mosaïque tel qu'une mouche sur du lait.» (p.206).
- Les yeux de la serveuse montraient une «insidieuse amertume comme celle des vins du Rhin, agréable malgré soi.» (p.207). Mais elle l'examina «comme une bête» (p.208). Lui ayant fait une déclaration d'amour, il fut poussé dehors «comme un chien qui vient de s'oublier» (p.208).
- «Le cul est la petite mine d'or du pauvre.» (p.211).
- Pour Bardamu, «une ville sans concierges, [...] c'est insipide, telle une soupe sans poivre ni sel, une ratatouille informe.» (p.211).
- Il constata : «La guerre avait brûlé les uns, réchauffé les autres, comme le feu torture ou conforte, selon qu'on est placé dedans ou devant.» (p.216).
- «La misère [...] se sert pour essuyer les ordures du monde de votre figure comme d'une toile à laver.» (p.217).
- «Le rire [est] cette colique des sensations» (p.217).
- «Pour bouffer moi je comprends tout ce qu'on veut, ce n'est plus de l'intelligence c'est du caoutchouc» (p.219).
- Les candidats à l'embauche aux usines Ford «s'épiaient entre eux comme des bêtes sans confiance, souvent battues» (p.223).
- Les activités sexuelles sont de «grands toniques débraillés», des «drastiques vitaux» (p.227).
- Les tuyaux de «la génératrice centrale» sont «luisants, intriqués et vicieux comme des lianes.» (p.231).
- Bardamu reconnaît : «Décidément, j'avais une âme débraillée comme une bragette» (p.233).
- «Les équipes du nettoyage» étaient «une espèce de légion étrangère de la nuit» (p.233).
- Ayant entrepris des études de médecine, Bardamu porta ce jugement : «La Faculté, c'est une armoire bien fermée. Des pots en masse, peu de confiture.» (p.237).
- «La lumière du ciel à Rancy [c'est] du jus de fumée» (p.238).
- Montrant les «cols inusables et raides comme des termes» (p.239) que portaient les passagers du tramway, Céline mêla deux expressions qui présentent deux sens du mot «raide» et deux sens du mot «terme» : d'une part, «être raide comme un terme» où «terme» désigne une statue qui servait de borne (et était donc forcément raide, au sens de rigide) et, d'autre part, «être raide» (c'est-à-dire sans argent) au moment de payer le terme (c'est-à-dire l'échéance du loyer (p.239).
- À La Garenne-Rancy, «la Seine» est «ce gros égout qui montre tout» (p.238), «un grand glaire en zigzag d'un pont à l'autre» (p.241).
- «Au matin, la rue devenait comme un grand tambour de tapis battus» par les ménagères (p.242).
- Bébert est caractérisé : «Teint trop verdâtre, pomme qui ne mûrira jamais» (p.242).
- Les malades cachaient «la boutique de leur âme» (p.244).
- Ils présentaient des «hideurs» qui «filent entre les doigts comme des serpents glaireux» (p.244).
- Les lecteurs sont menacés d'avoir à se replier «comme les chenilles baveuses qui venaient en Afrique foirer dans [la] case» de Bardamu (p.244).
- Les Henrouille «avaient acquis leur maison avec leur chair et leur esprit tel l'escargot» (p.247).
- Mme Henrouille était «ravie comme une religieuse après la communion» (p.251).
- «L'âge l'avait recouverte comme un vieil arbre frémissant, de rameaux allègres.» (p.254).
- Elle accuse sa belle-fille et Bardamu d'être «plus méchants que l'hiver de six mois !» (p.256).

-Le père de la malheureuse victime de l'avortement manqué «demeurait dans des sortes de limbes» (p.260).

-«Les êtres vont d'une comédie vers une autre. Entre-temps la pièce n'est pas montée, ils n'en discernent pas encore les contours, leur rôle propice.» La mère de la malheureuse victime de l'avortement manqué «tenait le rôle capital [...] Le théâtre pouvait crouler, elle s'en foutait elle, s'y trouvait bien et bonne.» Plus loin, elle a l'occasion de faire «sa plus belle réplique» (p.260-261). Et Bardamu ajoute : «Le côté théâtral du désastre en tout cas l'enthousiasmait. Elle accaparait de ses trémolos douloureux notre petit monde rétréci où nous étions en train de merdouiller en chœur.» (p.262) : bel exemple de métaphore suivie.

-Pour Bardamu, «les êtres [...] restent là, les bras ballants, devant l'événement, les instincts repliés comme un parapluie.» (p.261).

-Le sang de la malheureuse victime de l'avortement manqué tombait «sur le parquet comme à petits coups d'une montre de plus en plus lente, de plus en plus faible.» (p.263).

-«Les arrière-cours, c'est les oubliettes des maisons en série» (p.265).

-Dans les querelles familiales, «papa manie la chaise [...] comme une cognée, et maman le tison [le tisonnier?] comme un sabre» (p.266). Le chien malmené «piaule comme un éventré» (p.266). «L'enfant se plaignait comme une souris prise au piège», recevait «toute une bordée d'insultes comme pour un cheval» (p.267).

-Dans la cour, «les concierges» avaient «leurs petits cabinets comme autant de ruches» (p.268).

-Bardamu ayant dit à un enfant des propos jugés scandaleux, on lui «arracha le petit des mains tout comme si on l'avait arraché aux flammes» (p.274).

-Bébert «se tenait tout en haut de sa fièvre comme en équilibre» (p.277).

-Parapine «se débattait tel un lion parmi d'autres furieuses et désespérées hypothèses» (p.283).

-«Il refermait la porte de l'étuve sur ses microbes personnels comme sur un tabernacle» (p.284).

-Il considérait que «la typhoïde, de nos jours, est aussi galvaudée que la mandoline ou le banjo» (p.286).

-Bardamu évoque la nuit de sa chambre qui est «comme une petite nuit dans un coin de la grande, exprès pour moi tout seul [...] ma nuit à moi, ce cercueil» (p.291).

-«Au kiosque, les journaux du matin pendent avachis et jaunes un peu déjà, formidable artichaut de nouvelles en train de rancir.» (p.297) : les journaux, disposés sur les présentoirs, ressemblent aux feuilles d'un artichaut.

-«Les idées aussi finissent par avoir leur dimanche» car elles ont besoin, elles aussi, de leur moment de repos (p.297).

-Robinson lui confia ne pas vouloir se «crever comme un mulet» (p.297).

-«L'amour-propre est sur le pont dominical et en goguette encore» car être sur le pont (d'un bateau), c'est se montrer, s'afficher, et c'est le dimanche (d'où l'adjectif «dominical») que la fierté, la vanité, se mettent en avant (p.299).

-«La sage-femme énorme et blousée mettait les deux drames en scène [...] Elle qui tenait son public en main depuis le matin, vedette.» Ce fut par antiphrase que Bardamu put dire : «Une sage-femme qu'on surveille, c'est aimable comme un panaris» car l'inflammation d'un doigt ou d'un orteil n'a rien de plaisant (p.300).

-Céline appelle «détroit» (p.301) le col de l'utérus.

-La femme qui a fait une fausse couche «gémit comme un gros chien qu'aurait passé sous une auto» (p.302).

-Les mains de Robinson «se rejoignaient doucement comme une grosse fleur blême» (p.305-306).

-Il indique que «la vieille mère Henrouille [...] va attraper une sacrée grippe» (p.306) alors qu'il s'agit de l'assassiner !

-Il se plaint d'avoir «à faire des boulot comme un cheval en voudrait pas» (p.308).

-Pour Bardamu, «les fêtes» sont «des renvois de joie» (p.311).

-Le mal de tête que produit la fête foraine est une «espèce de velours tendu autour de la tête et dans le fond des oreilles.» (p.312).

-La mort, c'est «quand le mouvement du dedans rejoint celui du dehors et que toutes vos idées alors s'éparpillent et vont s'amuser enfin avec les étoiles» (p.312).

- Il remarque «un commerçant par-ci par-là embarbouillé de son calcul agressif comme un chien en train de ronger» (p.317).
- Une famille «hésitait devant une ruelle comme une escadrille de pêche par mauvais temps» (p.317).
- La vieille Henrouille, au sujet de l'attentat, décrète : «Il est ici le Théâtre ! [...] Et un Théâtre pour de vrai !» (p.319-320) ; plus loin, elle dit avoir été «aux premières loges» (p.321) ; enfin, Bardamu commente : «Elle s'était saisie d'un rôle avantageux dont elle tirait de l'émotion. [...] Celui-là de rôle qui lui arrivait elle ne le lâchait plus, virulent, inespéré. [...] Le goût de vivre lui revenait à la vieille, tout soudain, avec un rôle ardent de revanche. [...] Retrouver du feu, un véritable feu dans le drame.» (p.322).
- «Voici que lui survenait un grand orage de dure actualité, bien chaude.» (p.323).
- Du fait de la proximité du pavillon des Henrouille avec «une petite usine», «on se sentait chez eux comme dans un bateau, une espèce de bateau qui irait d'une crainte à l'autre.» Ils y étaient «des passagers renfermés» (p.327).
- Robinson «parvenait tout de même à la porter sa peine un peu plus loin comme un poids trop lourd pour lui [...] sur une route où il ne trouvait personne à qui en parler.» (p.328).
- «Les amabilités et même les sourires» de gens connus autrefois «devaient être tournés comme des vieux fromages en de bien pénibles grimaces.» Les souvenirs «tournent dès qu'on les laisse moisir en dégoûtants fantômes tout suintants d'égoïsme, de vanités et de mensonges... Ils pourrissent comme des pommes.» (p.330).
- De son enfance, Robinson ne «trouvait rien dont il ne puisse désespérer jusqu'à en vomir jusque dans les coins comme dans une maison où il n'y aurait rien que des choses répugnantes qui sentent, des balais, des baquets, des ménagères, des gifles.» (p.330).
- Les Henrouille, Robinson et Bardamu, «environnés de soupçons», se trouvaient «au milieu des récifs» et risquaient de «chavirer tous. Tout irait alors craquer, se fendre, cogner, se fondre, s'étaler sur la berge» (p.331).
- Pour les gens pauvres, la pension «viendrait un jour comme la grâce» (p.333).
- Pour les tuberculeux espérant «la pension», «leur mort même en devenait par comparaison quelque chose d'assez accessoire, un risque sportif tout au plus» (p.333).
- «On les remonte les riches, à chaque dix ans, d'un cran dans la Légion d'honneur, comme un vieux nichon.» (p.334).
- Les patients de Bardamu restaient devant lui, «souriants comme des domestiques» (p.335).
- «Tout nu, il ne reste plus devant vous en somme qu'une pauvre besace prétentieuse et vantarde» pense le médecin devant son patient (p.336).
- La bouche est «cette corolle de chair bouffie» (p.337).
- Les êtres humains sont des «cocus d'infini» (p.337) car, de même que le cocu est trompé par sa femme, celui qu'on incite à aspirer à l'infini est cocu, trompé.
- «Trahir, c'est comme d'ouvrir une fenêtre dans une prison» (p.344).
- «Le long doigt du gaz» (p.347) est la flamme droite et haute du gaz qui était alors le mode d'éclairage.
- Sous l'effet du grog, la tante de Bébert «s'endormait en ronflant comme un petit avion lointain que les nuages emportent.» (p.348).
- Les prostituées «sont des esprits d'insectes dans des bottines à boutons» (p.350).
- Le "Tarapout" «est posé sur le boulevard comme un gros gâteau en lumière», «tout le contraire de la nuit» (p.351). «Les gens y viennent de partout pressés comme des larves» (p.351). «On était comme déshabillés par la lumière» (p.351).
- «Le cinéma, ce nouveau petit salarié de nos rêves, on peut l'acheter lui, se le procurer pour une heure ou deux, comme un prostitué» (p.353-354).
- «Vivre tout sec, quel cabanon !» (p.354).
- «La vie c'est une classe dont l'ennui est le pion» (p.354).
- «Un jour [...] ça ne doit être qu'un long plaisir presque insupportable une journée, un long coït une journée, de gré ou de force.» (p.354).
- Le cinéma "Tarapout" offre «une véritable ruche de loges parfumées» (p.355).

- Les danseuses anglaises montrent «*cette continuité intransigeante qu'ont les bateaux en route, les étraves, dans leur labeur infini au long des Océans*» (p.356).
- Du fait que, à l'hôtel, «*tout s'entend d'une chambre à l'autre, on finit forcément par les acquérir les bonnes manières, comme les officiers dans la marine.*» (p.358).
- «*Les clients [...] voyagent sur la vie d'un jour à l'autre sans se faire remarquer [...] comme dans un bateau qui serait pourri un peu et puis plein de trous*» (p.358).
- Des «*lettres brèches [...] pendaient après le balcon comme un vieux énorme râtelier.*» (p.358).
- «*La Bohème*» est «*ce désespoir en café crème*» : moquerie à l'égard d'un faux désespoir qui se console facilement à coups de café crème (p.359).
- Le «*logis*» de Pomone était «*si peu éclairé qu'il fallait pour s'y guider autant de tact et d'estime que dans une pissotière inconnue*» (p.360).
- Chez ce «*proxénète*», on se conduisait «*comme chez une espèce de dentiste qui n'aimerait pas du tout le bruit, non plus que la lumière.*» (p.360).
- Pomone, que ses clients entraînaient «*aux abus*», était comme «*ces bouchers trop gras qui toujours ont tendance à se bourrer de viandes*» (p.361).
- Bardamu classa les lettres des «*clients de l'amour*» de Pomone «*par espèces d'affections, comme pour les cravates ou les maladies*» (p.361-362).
- La danseuse polonaise «*était entrée dans la sale chanson des Anglaises comme dans du beurre*» (p.364). Elle «*avait bourré le Destin [...] comme un canon.*» (p.365).
- «*Les amours contrariées par la misère et les grandes distances, c'est comme les amours de marins*» (p.365).
- «*L'Opéra [...] semblait un gros brasier d'annonces*» (p.368).
- «*La rue glisse alors comme un dos d'un gros poisson avec une raie de pluie au milieu.*» (p.371).
- Le cœur d'Henrouille serait «*bavant telle une vieille grenade écrasée*» (p.374).
- Les jeunes sont «*un peu comme ces voyageurs qui vont bouffer tout ce qu'on leur passe au buffet*» (p.377).
- «*La jeunesse aboutit sur la plage glorieuse, au bord de l'eau, là où les femmes ont l'air d'être libres enfin, où elles sont si belles qu'elles n'ont même plus besoin du mensonge de nos rêves.*» (p.377).
- La vieillesse est «*l'hiver*» où l'on reste «*dans le froid, dans l'âge*» (p.377).
- Les êtres humains ne sont que «*des vers*» se nourrissant sur le «*dégueulasse gros cadavre*» de «*la terre*» (p.378).
- Il y a des gens qui «*sont seulement jeunes à la façon des furoncles à cause du pus qui leur fait mal en dedans et qui les gonfle*» (p.380).
- «*Peut-être faudrait-il égorger tous ceux qui ne comprennent pas [...] comme on fauche les pelouses jusqu'au moment où l'herbe est vraiment la bonne, la tendre.*» (p.382).
- La pâtisserie est «*le beau magasin du coin fignolé comme un décor de bobinard avec des petits oiseaux qui constellent les miroirs à larges biseaux.*» (p.382).
- «*Fiel tari*», les vendeuses n'avaient plus que «*des intentions de pensée comme au bord d'un rivage où les petites vagues de passions incessantes n'arrivent jamais à s'organiser*» (p.383).
- Bardamu s'est, avec «*la petite amie de Robinson*», «*tortillé autour de son ventre comme un vrai asticot d'amour*» (p.386).
- Les cadavres de la crypte étaient «*collés au mur comme des fusillés*» ; ils avaient «*comme un petit berceau d'ombre à la place du nombril.*» (p.387).
- «*La mère Henrouille [...] les faisait travailler les morts comme dans un cirque*» (p.388).
- Pour accéder à la crypte, il y avait un «*petit escalier raide, fragile et difficile comme une échelle*» (p.389).
- Robinson prétend être «*fait comme un rat*» (p.391), quand il est coincé dans un piège.
- Il est «*obstiné comme un bourdon*» (p.391).
- Les oiseaux «*s'abattaient alors sur la place comme un orage*» (p.392).
- Le souvenir de Molly était, pour Bardamu, «*comme l'écho d'une heure sonnée lointaine*» (p.392-393).
- «*Ce qu'elles disent toutes les dames dans ces cas-là [les conseils de prudence en matière de sexualité, c'est] du paravent.*» (p.396).

- «Les journaux du Midi en pustulent de la politique et de la vivace» (p.395) : la politique est vue comme du pus qui exsude des journaux.
- Contre les punaises, Bardamu répand ce qu'il appelle «mon vitriol» (p.395), par analogie avec le vrai vitriol qui est de l'acide sulfurique concentré, très corrosif.
- La femme du propriétaire de la péniche «jouait de l'accordéon comme un ange» (p.402).
- «Flottaient dans le cadre des fenêtres les rideaux tuyautés comme autant de drapeaux de fraîche gaieté.» (p.404).
- «Les mensonges, ces monnaies du pauvre» (p.405).
- «Les compliments» que fit Bardamu au peintre propriétaire de la péniche furent «comme un coït» (p.407).
- La «petite ville [est] ratatinée autour du clocher planté comme un clou dans le rouge du ciel» (p.407).
- Au moment où il abandonne son cabinet, Bardamu constate : «Rien qui s'éteigne comme un feu sacré» (p.414).
- «Ça devient comme un lac sans rivière une tête fermée, une infection.» (p.416).
- Aimée, la fille de Baryton, était estompée «comme si des petits nuages malsains lui fussent continuellement passés devant la figure» (p.417).
- «On vous priaît encore de les [des terrains de Vigny-sur-Seine] enlever à quatre sous du mètre, comme de la tarte pas fraîche» (p.422).
- «Il lui [Baryton] fallait donc tout renverser comme un ours, pour en finir» (p.427).
- Les «pensionnaires» de l'«Institut psychothérapique» entraînaient Bardamu «loin de [son] rivage». À leur contact, il connaissait «une sorte de vertige», était entraîné «jusqu'au beau milieu de leur délire», se tenait «au bord dangereux des fous, à leur lisière pour ainsi dire», était «attiré sournoisement dans les quartiers de leur ville inconnue. Une ville dont les rues devenaient de plus en plus molles à mesure qu'on avançait entre leurs maisons baveuses, les fenêtres fondantes et mal closes, sur ces douteuses rumeurs. Les portes, le sol mouvants...» (p.427).
- Lors de son malaise du «4 mai», Bardamu vit les gens devenir «râpeux comme des citrons et plus malveillants encore qu'auparavant» (p.428).
- À la lecture de «l'aventure de Monmouth [...] Baryton [...] lâcha la rampe» (p.437).
- Baryton, quittant l'«Institut psychothérapique», déclare : «Je veux, Ferdinand, essayer d'aller me perdre l'âme comme on va perdre son chien galeux, son chien qui pue, bien loin, le compagnon qui vous dégoûte, avant de mourir» (p.439).
- Un «petit chat» est «comme enfermé dans un petit ciel en ripolin bleu rien que pour lui» (p.445).
- Selon Robinson, Madelon «avait le feu au cœur et puis au cul» (p.454).
- Le «cas» de Robinson à Toulouse, «ça sentait le renfermé» (p.458).
- Bardamu, fatigué, se voit comme «un vieux réverbère à souvenirs au coin d'une rue où il ne passe déjà presque plus personne» (p.458).
- Le pavillon des Henrouille comporte une «petite marquise en vitres comme de la neige au-dessus du perron» (p.461).
- Une usine est éclairée par «un incendie morne qui la brûle en dedans» (p.461) : l'éclairage est modéré et constant car le travail n'y cesse jamais.
- Une claque sur une tête, «c'est beau comme une belle manœuvre à la voile sur une mer agitée. Toute la personne s'incline dans un vent nouveau» (p.470).
- Ayant reçu les «deux gifles» de Bardamu, Madelon «gémisait comme un petit chien trop battu» (p.470).
- Bardamu méprise «la cave de l'existence» (p.473).
- La «présence» de Sophie «ressemblait à une audace dans une maison boudeuse, craintive et louche». Elle est un «trois-mâts d'allégresse tendre, en route pour l'Infini» (p.473). L'effet qu'elle produit en plein jour est qualifié de «sorcelleries» (p.474).
- Les autos tamponneuses offrent «tout l'accordéon des plaisirs» (p.478), ceux-ci se gonflant et se dégonflant constamment comme l'accordéon et passant par toute la gamme.
- Les gens venus à la fête «comme des mouches qu'ils s'agitaient» (p.480).
- La «monnaie» est «la petite musique de la poche» (p.481).
- Les personnes dans l'autobus sont «lentes à sortir comme des enfants de chœur» (p.483).

- Les mots sont «de petits vents, de petits sons de bouche, ni chauds, ni froids et facilement repris dès qu'ils arrivent par l'oreille» (p.487).
- «Des mots, il y en a des cachés parmi les autres, comme des cailloux» (p.487).
- Devant eux, «on en reste là comme un pendu, au-dessus des émotions.» (p.487).
- Pendant que Madelon «l'engueulait», Robinson «oscillait [...] comme un pantin» (p.490).
- «Elle s'est mise à ricaner [...] comme une hystérique, comme si elle avait jamais rien connu de plus réjouissant.» (p.491).
- Madelon voudrait, pour Robinson, «l'échafaud» (p.494) : la condamnation à la peine capitale.
- Robinson, blessé et mourant, «transpirait des si grosses gouttes que c'était comme s'il avait pleuré avec toute sa figure» (p.496).
- Bardamu constate : «On l'a chassée, tracassée la pitié qui vous restait, soigneusement au fond du corps comme une sale pilule.» (p.496).
- Il reconnaît : «Mon sentiment [au moment de la mort de Robinson] c'était comme une maison où on ne va qu'aux vacances. C'est à peine habitable» (p.497).
- L'émotion saisissait Sophie «comme une tourmente» (p.500).
- Bardamu aurait «bien écouté quand même encore un peu» Gustave «comme un sommeil» (p.504).

Des personnifications :

- «Une balle [...] me cherchait, guillerette, entêtée à tuer.» (p.19).
- «Ma propre mort me suivait pour ainsi dire pas à pas.» (p.52).
- «La Patrie... Elle s'est mise à accepter tous les sacrifices, d'où qu'ils viennent, toutes les viandes la patrie... Elle est devenue infiniment indulgente dans le choix de ses martyrs la Patrie !» (p.67)
- «Notre paix hargneuse faisait dans la guerre même ses semences» (p.72).
- «La vérité de ces lieux [la banlieue] revient pleurer sans cesse sur tout le monde» (p.95).
- Le fleuve pourrait détruire Topo «d'un grand coup de sa langue boueuse» (p.162).
- «La forêt qui guettait depuis toujours la dune au détour de la saison des pluies» pourrait tout reprendre (p.162) ; elle se met «à trembler, siffler, mugir de toutes ses profondeurs» (p.168) ; après l'incendie de la case, elle «pouvait revenir à présent prendre les débris sous son tonnerre de feuilles» (p.176).
- «Chez nous, n'est-ce pas, elles sont couchées, les villes, au bord de la mer ou sur les mers, elles s'allongent sur le paysage, elles attendent le voyageur, tandis que celle-là, l'Américaine, elle ne se pâma pas, non elle se tenait bien raide, là, pas baisante du tout, raide à faire peur» (p.184).
- «Tous les argents d'Europe, c'est des fils à Dollar» (p.185).
- L'Amérique est vue comme une femme puisque Bardamu s'en dit «féru» (p.186).
- Le «pavillon» qu'est «la Mairie» de New York est «bordé de pelouses malheureuses» (p.193).
- «Toute cette Amérique venait me tracasser, me poser d'énormes questions, et me relancer de sales pressentiments.» (p.198).
- Le «métro aérien», «le métro furieux», se faisait «trembler la carcasse» (p.198).
- Si l'on est soudainement riche, «le monde formidablement hostile s'en vient à l'instant rouler à vos pieds en boule sournoise, docile et veloutée.» (p.206), comme un chat.
- «La misère est géante, elle se sert pour essuyer les ordures du monde de votre figure comme d'une toile à laver» (p.217).
- New York est une «ville aux aguets» (p.220).
- Le «tortillard» de l'usine Ford «se tracasse pour passer entre les outils», et ce «petit hystérique», ce «fou clinquant», «va frétiller plus loin» (p.225).
- Dans la banlieue, «les maisons vous possèdent» (p. 238).
- La famille déshonorée par la «naissance clandestine» d'un enfant se demande «ce que le Destin pouvait bien avoir bu le jour où il leur avait fait une saleté pareille à eux» (p.272).
- Des «chairs rabâcheuses de mots [...] restaient à traîner dans la pénombre» (p.273).
- «Tout souriant le vent, se penchant à travers mille feuilles, en rafales douces» (p.288).
- «On a peut-être dégoûté l'existence?» (p.297).
- «La ville sortait de Paris» (p.298).
- « La herse pendue entre deux gargouilles n'en peut plus de rouiller» (p.298).

- «Tout le quartier tremble sans se plaindre au ronron continu de la nouvelle usine» (p.298).
- «Il n'y a jamais de fête véritable que pour le commerce et en profondeur encore et en secret. C'est le soir qu'il se réjouit le commerce quand tous les inconscients, les clients, ces bêtes à bénéfices sont partis [...] C'est le moment où le commerce recense ses forces et ses victimes, avec des sous.» (p.312).
- Bardamu constate que, à la fin de la fête, «tout est devenu assez net autour de nous, comme si les choses en avaient eu assez de traîner d'un bord à l'autre du destin, indécises, et fussent toutes en même temps sorties de l'ombre et mises à me parler. Mais [...] il faut se méfier des choses [...] On croit qu'elles vont parler les choses et puis elles ne disent rien du tout et sont reprises par la nuit bien souvent sans qu'on ait pu comprendre ce qu'elles avaient à nous raconter.» (p.312-313).
- «Tout à côté du pavillon des Henrouille besognait à présent une petite usine avec un gros moteur dedans.» (p.326).
- «Les souvenirs eux-mêmes ont leur jeunesse...» (p.330).
- «Ce corps à nous, travesti de molécules agitées et banales, tout le temps se révolte contre cette farce atroce du durer» (p.337).
- Le temps était si mauvais «qu'il aurait fondu le monde, dégoûté» (p.338).
- «Quand la bête à misère, puante, vous traque, pourquoi discuter?» (p.346).
- «C'est comme une femme qui serait affreuse la Peine, et qu'on aurait épousée. Peut-être est-ce mieux encore de finir par l'aimer un peu que de s'épuiser à la battre pendant la vie entière. Puisque c'est entendu qu'on ne peut pas l'estourbir?» (p.346).
- «L'ennui [...] est là tout le temps à vous épier d'ailleurs, il faut avoir l'air d'être occupé, coûte que coûte, à quelque chose de passionnant, autrement il arrive et vous bouffe le cerveau» (p.354).
- «La douleur s'étale, tandis que le plaisir et la nécessité ont des hontes» (p.361).
- La misère «tenait déjà» les danseuses «au cou, au corps [...] Au ventre, au souffle, qu'elle les tenait déjà la misère par toutes les ondes de leurs voix minces et fausses aussi. / Elle était dedans. Pas de costume, pas de paillettes, pas de lumière, pas de sourire pour la tromper, pour lui faire des illusions à elle, sur les siens, elle les retrouve où ils se cachent les siens ; elle s'amuse à les faire chanter seulement en attendant leur tour, toutes les bêtises de l'espérance. Ça la réveille, et ça la berce et ça l'excite la misère. [...] elle toujours, qui vient mentir dans votre bouche [...] Elle est partout, la vache, faut pas la réveiller sa misère [...] Pas de chiqué pour elle.» (p.363-364).
- «Si vieilles, si déchues qu'elles soient, les choses, elles trouvent encore, on ne sait où la force de vieillir. [...] Elles sont autres quand on les retrouve les choses, elles possèdent, on dirait, plus de force pour aller en nous plus tristement, plus profondément encore, plus doucement qu'autrefois, se fondre dans cette espèce de mort qui se fait lentement en nous, gentiment, jour à jour.» (p.373)
- «D'une fois à l'autre, on la voit s'attendrir, se rider en nous-mêmes la vie et les êtres et les choses avec, qu'on avait quittées banales, précieuses, redoutables parfois. La peur d'en finir a marqué tout cela de ses rides pendant qu'on trottais par la ville après son plaisir ou son pain.» (p.373).
- «Tout autour de notre passé, rien que des erreurs devenues muettes.» (p.373).
- «Il courait son cœur [celui d'Henrouille], on pouvait le dire, derrière ses côtes, enfermé, il courait après la vie, par saccades, mais il avait beau bondir, il ne la rattraperait pas la vie. C'était cuit. Bientôt à force de trébucher, il chuterait dans la pourriture son cœur.» (p.373).
- «Elle s'éloignait au passé notre trentaine sur des rives coriaces et pauvrement regrettées» (p.379).
- «L'insomnie vous barbouille en gris, des journées, des semaines entières» (p.382).
- «Le cancer qui nous monte déjà peut-être, méticuleux et saignotant du rectum» (p.382).
- «La guerre prête toujours [...] à monter de la cave où s'enferment les pauvres» (p.382).
- Les clientes de la pâtisserie de Toulouse sont «accompagnées jusqu'au seuil [...] par tous les sourires du magasin.» (p.384).
- «Les rivières ne sont pas à leur aise dans le Midi. Elles souffrent qu'on dirait.» (p.399).
- Le village de Vigny-sur-Seine, «Paris va le prendre» (p.422).
- «La Seine a tué ses poissons et s'américanise» (p.422).
- Des «maisons» rivales de celle de Baryton sont «embusquées dans les futaies voisines [...] à l'affût, elles aussi de tous les gagas de luxe» (p.423).
- «La peur me montait des intestins, m'attrapait le cœur et me le tenait à battre» (p.429).

- «La mort est là aussi elle, puante, à côté de vous, tout le temps à présent et moins mystérieuse qu'une belote.» (p.458).
- «La petite chanson» du «vieil oncle» «s'est éteinte à jamais un soir de février» (p.458).
- «Leurs persécutions revenaient travailler à domicile d'anciens malades» (p.465).
- L'"Institut psychothérapeutique" est «une maison boudeuse, craintive et louche» (p.473).
- «Le savoir hargneux des choses de ce monde» qu'avaient Bardamu et Parapine était «réfugié dans la cave de l'existence» (p.473).
- Alors que Sophie dormait, ses «organes n'en finissaient pas de s'extasier» (p.474).
- Lors de la fête, le «manège n'arrive pas à la vomir sa valse de Faust» (p.477).
- L'orgue «souffre de musique dans le tuyau de son ventre» (p.477).
- «L'autobus [...] est un tranquille. Il arrive en douce sur la Place Pigalle, avec plein de précautions, plutôt en titubant, à coups de trompette, bien essoufflé.» (p.483).
- Bardamu imagine qu'il y aurait tant d'amour que «la Mort en resterait enfermée dedans avec la tendresse et si bien dans son intérieur, si chaude qu'elle en jouirait enfin la garce, qu'elle en finirait par s'amuser d'amour elle aussi, avec tout le monde.» (p.500-501)

D'autres notations originales :

- Les yeux des Françaises seraient «animés par cette gentille vivacité commerciale, orientalo-fragonarde» (p.54).
- «Les falaises» de la ville de Fort-Gono sont «trépignées par des générations de garnisaires et d'administrateurs dératés.» (p.127).
- «La nuit martelée de gongs était partout, toute coupaillée de chants rétrécis et incohérents comme le hoquet, la grosse nuit noire des pays chauds avec son cœur brutal en tam-tam qui bat toujours trop vite.» (p.131).
- Les berges de la Seine sont «voilées du halo dansant des brumes qui montent de l'automne» (p.57).
- Bardamu se dit «cocu et pas content» (p.77), la formule habituelle étant «cocu et content».
- L'"Amiral-Bragueton" ayant jeté l'ancre, «tout le long du bateau vinrent se presser très vite cent tremblantes pirogues chargées de nègres braillards.» (p.124).
- «L'odeur de la poudre fumante» est «cette odeur fidèle à toutes les détresses, odeur détachée de toutes les déroutes de ce monde» (p.176).
- Les «débits» du village de Rancy sont «repris déjà par les glycines lasses qui retombent au versant des petits murs cramoisis d'affiches. Tout le quartier tremble sans se plaindre au ronron continu de la nouvelle usine. Les tuiles moussues chutent en dégringolades sur les hauts pavés bossus comme il n'en existe plus guère qu'à Versailles et dans les prisons vénérables.» (p.298-299).
- Séverine est «dégingandée à pleine chaise» (p.316).
- Les spectateurs du "Tarapout" «suintent un peu de monnaie et aussitôt les voilà tout décidés qui se précipitent en joie dans les trous de lumière» (p.351). «Après le spectacle», ils sont «gâteux, repus de visions, heureux et saufs et plus modernes encore» (p.352).
- «Les étudiants allaient [...] brouter plus ou moins de médecine, des bouts de chimie, des comprimés de Droit, et des zoologies entières.» (p.358).
- «Ces quinze cents francs me tracassaient la verve» (p.379).
- Le jardin public de Toulouse présente «une barquette de zinc, cerclée de cendre légères» (p.384).
- «Dans tous les coins des jardins publics, il y a comme ça d'oubliés des tas de petits cercueils fleuris d'idéal, des bosquets à promesses et des mouchoirs remplis de tout. Rien n'est sérieux.» (p.385).
- Dans le fiacre de Toulouse, «nous menions grand boucan de roues derrière ce cheval tout en sabots, de caniveaux en passerelles.» (p.385).
- Bardamu pouvait être «bon sentiment» (p.392).
- «Les petites bonnes» dont «c'est leurs cuisses marbrées vert et bleu qui ornent, comme elles le peuvent, les harnais des chevaux de bois», et qui «se tortillent [...] en attendant l'amour dans le fracas salement mélodieux du manège. Un peu mal au cœur elles en ont, mais elles posent quand même par six degrés de froid.» (p.482).

-Des tableaux impressionnistes :

-La route vers Noirceur-sur-la-Lys laissait discerner, «posés sur les côtés, sur le limon du sol, les grands carré et volumes des maisons, aux murs blanchis de lune, comme de gros morceaux de glace inégaux, tout silence, en blocs pâles.» (p.37).

-Le «bastion de Bicêtre» présentait des «remblais bouffis de ténèbres» (p.85).

-Bardamu quittant Topo vit «Alcide encore un peu sur son embarcadère [...] presque repris déjà par les buées du fleuve, sous son énorme casque, en cloche, plus qu'un morceau de tête, petit fromage de figure et le reste d'Alcide en dessous à flotter dans sa tunique comme perdu déjà dans un drôle de souvenir en pantalon blanc.» (p.161).

-«Les crépuscules dans cet enfer africain se révélaient fameux. [...] Tragiques chaque fois comme d'énormes assassinats du soleil. [...] Le ciel pendant une heure paradaït tout giclé d'un bout à l'autre d'écarlate en délire, et puis le vert éclatait au milieu des arbres et montait du sol en traînées tremblantes jusqu'aux premières étoiles. Après ça le gris reprenait tout l'horizon et puis le rouge encore, mais alors fatigué le rouge et pas pour longtemps. Ça se terminait ainsi. Toutes les couleurs retombaient en lambeaux, avachies sur la forêt comme des oripeaux après la centième» (p.168) : les couleurs sont comparées à des décors et des costumes de théâtre en bien mauvais état après la centième représentation.

-À New York : «Bien au-dessus des derniers étages, en haut, restait du jour avec des mouettes et des morceaux du ciel. Nous on avançait dans la lueur d'en bas, malade comme celle de la forêt et si grise que la rue en était pleine comme un gros mélange de coton sale» (p.192) - «Tout d'un coup, ça s'est élargi notre rue comme une crevasse qui finirait dans un étang de lumière. On s'est trouvé là devant une grande flaue de jour glauque coincée entre des monstres et des monstres de maisons. Au beau milieu de cette clairière...» (p.193).

-«La pluie en cinglant refermait la nuit» (p.219).

-Les environs de Detroit : «De petits tertres pelés, des bosquets de bouleaux autour de lacs minuscules, des gens à lire par-ci par-là des magazines grisaille sous le ciel lourd de nuages plombés» (p.231).

-«Sur le pavé gluant des petites pluies d'aurore le jour venait reluire en bleu.» (p.232).

-En dépit du battage des tapis, «il arrivait cependant aux pavés quelques taches de soleil mais comme à l'intérieur d'une église, pâles et adoucies, mystiques.» (p.242).

-«Les velours gris du soir [prenaient] déjà l'avenue d'en face, maison par maison, d'abord les plus petites et puis les autres, les plus grandes enfin sont prises et puis les gens qui s'agitent parmi, de plus en plus faibles, équivoques et troubles, hésitants d'un trottoir à l'autre avant d'aller verser dans le noir. / Plus loin, bien plus loin que les fortifications, des files et des rangées de lumignons dispersés sur tout le large de l'ombre comme des clous, pour tendre l'oubli sur la ville, et d'autres petites lumières encore qui scintillent parmi des vertes qui clignent, des rouges, toujours des bateaux et des bateaux encore, toute une escadre venue là de partout pour attendre, tremblante, que s'ouvrent derrière la Tour les grandes portes de la Nuit.» (p.262-263).

-La cour de l'immeuble où habitait Bardamu «était comme peinte d'ombres bleues [...] bien épaisses et surtout dans les angles.» (p.268).

-«Le soleil qui passe à travers trop de choses ne laisse jamais à la rue qu'une lumière d'automne avec des regrets et des nuages.» (p.276).

-«Un joli dernier soleil tenait encore un peu de chaleur autour de nous, faisant sauter sur l'eau des petits reflets coupés de bleu et d'or. Du vent, il en venait du tout frais d'en face à travers les grands arbres, tout souriant le vent, se penchant à travers mille feuilles, en rafales douces. On était bien. Deux heures pleines, on est resté ainsi à ne rien prendre, à ne rien faire. Et puis, la Seine est tournée au sombre et le coin du pont est devenu tout rouge du crépuscule. Le monde en passant sur le quai nous avait oubliés là, nous autres, entre la rive et l'eau. / La nuit est sortie de dessous les arches, elle est montée tout le long du château, elle a pris la façade, les fenêtres, l'une après l'autre, qui flambaient devant l'ombre. Et puis, elle se sont éteintes aussi les fenêtres.» (p.288).

-«La grande maison de l'autre côté de la rue pâlissait largement avant de céder à la nuit.» (p.295).

- Robinson «se recroquevillait tellement dans le noir pour tousser sur lui-même que je ne voyais presque plus, si près de moi, ses mains seulement je voyais encore un peu, qui se rejoignaient doucement comme une grosse fleur blême devant sa bouche, dans la nuit, à trembler.» (p.305-306).
- Le «groupe» de Séverine et des Arabes, éclairé par «le dernier bec à gaz», a «brièvement blanchi et puis la nuit les a pris» (p.317).
- «Un petit parc» est le «dernier enclos d'un bois d'autrefois où venaient à la nuit se prendre entre les arbres les longues brumes d'hiver douces et lentes.» (p.319).
- «Le long doigt du gaz dans l'entrée, cru et sifflant, s'appuyait sur les passants au bord du trottoir et les tournait en fantômes hagards et pleins, d'un seul coup, dans le cadre noir de la porte. Ils allaient ensuite se chercher un peu de couleur, les passants, ici et là, devant les autres fenêtres et les lampadaires et se perdaient finalement comme moi dans la nuit, noirs et mous.» (p.347).
- «Sa lampe boutonnait l'ombre dans le fond du couloir» (p.347) : elle se détachait sur l'ombre comme un bouton de fleur se détache sur une prairie.
- «Le truc à éclipse [...] pour l'essence» (p.349), c'est une publicité lumineuse qui s'allume et s'éteint.
- «Les gros quais d'ombre des fortifs qui s'avancent hauts dans la nuit pour attendre des bateaux de si loin, des si nobles navires, qu'on en verra jamais des bateaux comme ça.» (p.349).
- Du «Sacré-Cœur», on regarde «en bas la nuit qui fait le grand creux lourd avec toutes les maisons entassées dans son fond.» (p.366).
- «Les grands buissons de lumière des publicités» (p.366).
- À Toulouse, «au creux des rues d'ombre de la vieille cité le jour reste pincé entre les toits. [...] Dans ce jour de midi, de l'endroit où nous étions, tout devenait rose autour de nous et les pierres vermolues montaient au ciel le long de l'église, comme prêtes à aller se fondre dans l'air, enfin, à leur tour. [...] La chaleur nous dansait autour et tremblait au-dessus de la chaussée.» (p.385).
- Le train de Baryton partant, sa main «remuait là-bas dans la fumée, sa main, élancée dans le bruit, déjà sur la nuit, à travers les rails, toujours plus loin, blanche.» (p.441).
- «La grande plaine de Gennevilliers [...] une bien belle étendue grise et blanche où les cheminées se profilent doucement dans les poussières et dans la brume [...] l'espèce de long marécage aussi dont l'odeur sournoise revient [...] Elle n'en avait plus de couleur cette boue, tellement qu'elle était vieille et fatiguée par des crues. Sur les soirs d'été, elle devenait parfois comme douce, la boue, quand le ciel, en rose, tournait au sentiment. C'est là sur le pont qu'on venait pour écouter l'accordéon, celui des péniches, pendant qu'elles attendent devant le pont, que la nuit finisse pour passer au fleuve. Surtout celles qui descendent de Belgique sont musicales, elles portent de la couleur partout, du vert et du jaune, et à sécher des linge plein les ficelles et encore des combinaisons framboise que le vent gonfle en sautant dedans par bouffées. » (p.445).
- «À l'heure morte qui suit le déjeuner, le chat du patron est bien tranquille, entre les quatre murs, comme enfermé dans un petit ciel en ripolin bleu rien que pour lui.» (p.445).
- Bardamu observant Robinson remarqua : «Lui était monté sur la figure [...] comme un portrait, sur ses traits mêmes, avec de l'oubli déjà, du silence tout autour.» (p.450).
- Au «pont de Gennevilliers», «les brumes lentes du fleuve se déchirent au ras de l'eau, se pressent, passent, s'élancent, chancelent et vont retomber de l'autre côté du parapet autour des quinques acides. La grosse usine des tracteurs qui est à gauche se cache dans un grand morceau de nuit. Elle a ses fenêtres ouvertes par un incendie morne qui la brûle en dedans et n'en finit jamais.» (p.461).
- Mandamour et Parapine, portant la civière, «allaient comme s'étouffer parmi les écharpes du brouillard renouées lentement derrière eux. Au quai, l'eau poussait dur sur les péniches bien rassemblées contre la crue. De la plaine de Gennevilliers il arrivait encore plein de froid par bouffées tendues sur les remous du fleuve à le faire reluire entre les arches.» (p.500).
- «L'écluse commence à pivoter lentement sur la fin de la nuit. Et puis c'est tout le paysage qui se ranime et se met à travailler. Les berges se séparent du fleuve tout doucement, elles se lèvent, se relèvent des deux côtés de l'eau. Le boulot [celui, évoqué quelques lignes plus haut, que Bardamu se proposait de faire «pour aller crever bien magnifiquement un jour»] émerge de l'ombre. On recommence à tout voir, tout simple, tout dur. Les treuils ici, les palissades aux chantiers là-bas et loin dessus la route voici que reviennent de plus loin encore les hommes. Ils s'infiltrent dans le jour sale par petits paquets transis. Ils se mettent du jour plein la figure pour commencer en passant devant

l'aurore. Ils vont plus loin. On ne voit bien d'eux que leurs figures pâles et simples ; le reste est encore à la nuit. [...] Ils montent vers le pont. Après, ils disparaissent peu à peu dans la plaine et il en vient toujours des autres, des hommes, des plus pâles encore, à mesure que le jour monte de partout.» (p.503-504).

-«De loin, le remorqueur a sifflé ; son appel a passé le pont, encore une arche, une autre, l'écluse, un autre pont, loin, plus loin... Il appelait vers lui toutes les péniches du fleuve toutes, et la ville entière, et le ciel et la campagne, et nous, tout qu'il emmenait, la Seine aussi, tout, qu'on en parle plus.» (p.504-505).

* * *

Céline recourut même à des effets sonores :

-Des onomatopées originales : «*Bim ! Bim !*» (p.312) - «*Bim et Boum !*» (p.477) - «*boum, boum*» (p.388) - «*Clic !*» (p.479) - «*Cuic ! Cuic !*» (p. 375) - «*Flac ! Flac !*» (p.470) - «*Hop ! et Hop !*» (p.495) - «*houp !*» (p.419) - «*Ouf ! Et ouf !*» (p.474) - «*Ping et pong*» (p.478) - «*Rac*» (p.315) - «*Rron... et rron...*» (p. 487). «*Tzim ! Tzim !*» (p.479) - «*Vrroum*» (p.425) - «*Zim*» (p.477).

-Des allitésrations et des rimes : «*violés, volés*» (p.8) - «*grognon comme un cochon*» (p.9) - «*bouffer de la boue*» (p.19) - «*Il s'en tortillait de trotter*» (p.25) - le «*vide, avide autour de la ville*» (p.40) - «*Les vieillards de l'hospice [...] s'en allaient crachoter leurs cancans avec leurs caries*» (p.89) - «*engins électriques étincelants*» (p.89) - «*bruit lourd et multiple et sourd*» (p.223) - «*Je m'effarais et m'effondrais*» (p.205) - «*joie jeunette*» (p.254) - «*un bois d'autrefois où venaient à la nuit se prendre entre les arbres les longues brumes d'hiver douces et lentes*» (p.319) - «*la tante Hortense [...] à Coutances*» (p.330) - «*médire, mépriser, menacer*» (p.335) - «*cette corolle de chair bouffie, la bouche*» (p.337) - «*horde lourde*» (p.346) - «*On entend, on attend*» (p.383) - «*massifs bouffis*» (p.384) - «*il était obstiné comme un bourdon Robinson*» (p.391) - «*suprêmes et superflus scrupules humains*» (p.424) - «*ragouillasse dégueulasse*» (p.424) - «*débauché, dévoyé, dévoué*» (p.428) - «*vices, sévices*» (p. 431) - Sophie est admirée «*de la chevelure aux chevilles*» (p.473) - «*blafards bébés*» (p.480) - «*Les gars d'Auvergne [...] ne fricotent qu'en capotes*» (p.482).

-Des groupes ternaires : «*deux officiers gestionnaires, pelliculaires et surmenés*» (p.84) - «*L'Afrique [...] des insondables forêts, des miasmes délétères, des solitudes inviolées*» (p.112) - Le Directeur de la Compagnie Pordurière «*ne pensait que pour conspirer, épier, trahir passionnément [...] il volait, truquait, escamotait*» (p.141) - «*À force de tousser, crachoter, trembloter...*» (p.148) - la forêt se met «*à trembler, siffler, mugir de toutes ses profondeurs*» (p.168) - Bardamu voit Lola «*blêmir, faiblir, mollir*» (p.222) - «*un bruit lourd et multiple et sourd*» (p.223) - «*chuter, craquer, rebondir*» (p.265) - «*enfants, chiens ou chats*» (p.266) - «*vingt sous, des frites et la blennorragie*» (p.333).

C'est que Céline allait se vanter d'avoir introduit, dans la littérature française «*l'émotion du langage parlé dans la langue écrite*». Pour lui, «*un style, c'est une émotion d'abord, avant tout, par dessus tout*». Le rythme était donc essentiel à ses yeux, et il avait peut-être suggéré ce souci en décrivant la façon de parler de la vieille Henrouille : «*Sa voix cassée quand elle vociférait reprenait guillerette les mots quand elle voulait bien parler comme tout le monde et vous les faisait alors sautiller, phrases et sentences, caracoler et tout, et rebondir vivantes tout drôlement comme les gens pouvaient le faire avec leur voix et les choses autour d'eux au temps encore où ne pas savoir se débrouiller à raconter et chanter tour à tour, bien habilement, passait pour niais, honteux, et maladif*» (p.254). En tout cas, il le signifia à son traducteur anglais : «*Tâchez de vous porter dans le rythme toujours dansant du texte... Tout cela est danse et musique.*» Le prouve cette phrase qui joue de toutes les orchestrations du langage : «*Il avait l'air de la saluer lui, ce cavalier à pied, la guerre, en entrant*» (p.16).

Dans cette recherche, Céline allait aller encore plus loin, les phrases de ses romans subséquents allant être constamment syncopées par des points de suspension qui, substitués aux signes traditionnels de ponctuation, brisent le cadre de la phrase, fondement de toute langue écrite. Le texte de la préface de la réédition de «*Voyage au bout de la nuit*» en 1949 permet d'ailleurs de mesurer cette évolution stylistique : «*Vous me direz : mais c'est pas le Voyage ! Vos crimes là que vous en crevez, c'est rien à faire ! c'est votre malédiction vous-même ! votre Bagatelles ! vos ignominies pataquès ! votre scéléritesse imageuse, bouffonneuse ! La justice vous arquinque ? Zigoto ! Ah mille*

grâces ! mille grâces ! [...] C'est pour le Voyage qu'on me cherche ! Sous la hache, je l' hurle ! c'est le compte entre moi et "Eux" ! au tout profond... pas racontable... On est en pétard de Mystique ! Quelle histoire !»

* * *

"Voyage au bout de la nuit" est donc d'abord un roman d'une puissance narrative et littéraire exceptionnelle, jouant avec virtuosité sur tous les claviers de la langue française ! C'est aussi une œuvre d'une grande richesse documentaire, aux personnages significatifs, et qui, surtout, présente une vision du monde tout à fait essentielle, ce qu'on essaie de démontrer dans "CÉLINE, "Voyage au bout de la nuit", II".

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.com